Ms. ital.
Quart. 35.

I

Acc. 9766.

Memoires
Concernant la Vie et les Ecrits du Comte François Algarotti.

Nous sommes si naturellement portés à imiter [illegible] exemples que nous avons sous les yeux que c'est ordinairement ce qui regle notre conduite, et qui decide [illegible] toujours du bon ou du mauvais usage que nous [illegible] de la vie. Nos pensées et nos jugemens se forment [illegible] ceux des personnes avec qui nous vivons, et ce[illegible] de ressemblance et de conformité s'apperçoit dans [illegible], dans notre ton de voix, et jusques dans les mouve[illegible] exterieurs de notre visage. Les Philosophes legislateurs [illegible] qui ont donné des leçons de Politique et de [illegible] [illegible]dés de cette verité qu'ils inventerent les [illegible] [illegible] sacrées, les jeux solennels et les plus pompeu[illegible] [illegible] la Poësie, l'histoire la peinture et tous ces [illegible] [illegible] à perpetuer le souvenir des choses passées, en [illegible] d'autre vue que de garantir de l'oubli les [illegible] nobles et vertueuses qui pouvoient servir d'instruction [illegible], et de les derober à la nuit du tombeau qui couvroit [illegible] cendres de ceux qui les avoient faites. Ce sont ces mêmes [illegible]flexions qui m'ont confirmé dans l'idée où j'ai [illegible] qu'on ne

sçauroit

Acc. 17566

MS. Ital. Quarto 35.

Memoires Concernant la Vie et les Ecrits du Comte François Algarotti.

Ex Biblioth. Regia Berolinensi.

Nous sommes si naturellement portés à imiter les exemples que nous avons sous les yeux, que c'est ordinairement ce qui regle notre conduite, et qui décide presque toujours du bon ou du mauvais usage que nous faisons de la vie. Nos pensées et nos jugemens se forment d'aprés ceux des personnes avec qui nous vivons, et ce caractere de ressemblance et de conformité s'apperçoit dans nos actions, dans notre ton de voix, et jusques dans les mouvemens extérieurs de notre visage. Les Philosophes législateurs, et ceux qui ont donné des leçons de Politique et de Sagesse, etoient si persuadés de cette vérité qu'ils inventerent les himnes, les chansons sacrées, les jeux solennels et les plus pompeuses cérémonies, la Poësie, l'histoire, la peinture et tous ces arts qui servent à perpétuer le souvenir des choses passées. en cela ils n'eurent d'autre vue que de garantir de l'oubli les actions nobles et vertueuses qui pouvoient servir d'instruction efficace, et de les dérober à la nuit du tombeau qui couvroit les cendres de ceux qui les avoient faites. Ce sont ces mêmes réflexions qui m'ont confirmé dans l'idée que j'ai qu'on ne

sçauroit

MS. Ital. Quarto 23.

sçauroit mieux employer un loisir Studieux qu'a faire connoit[re]
au Public ce que les hommes illustres ont fait de grand et de
louable; que c'est répondre aux vues que s'est proposé la natu[re]
en nous unissant par les doux liens de la Societé; et que
conserver longtems et remettre sans cesse sous les yeux des
descendans les grands et lumineux exemples de vertu qu'ont
laissé leurs ancêtres, c'est par une leçon continuelle les porte[r]
à marcher sur ces glorieuses traces.

C'est dans ces principes que j'ose entreprendre d'ecrire les Mémo[ires]
et de donner une juste idée des ecrits d'un Philosophe eclairé
d'un Poëte ingenieux, d'un Sage qui formé par la Nature et
cultivé par l'etude réunissoit en lui presque tous les talens.
Né à Venise nous l'y avons vû faire l'ornement de sa patrie,
et en divers genres enrichir la République des Lettres des
ouvrages les plus excellens. C'est à son mérite persõnel qu'il
dut l'estime et l'admiration des plus grands Princes justes
appréciateurs de ses talens supérieurs qui lui concilierent
l'amitié des Savans de toutes les Nations qui se firent un
plaisir et un devoir de lui donner dans toutes les occasions
les eloges les plus sinceres.

Ce Philosophe, ce Sage dont je parle est le Comte François
Algarotti Chambellan de S.M. le Roi de Prusse et
Chevalier de l'ordre du mérite. Scrupuleusement asservi à
la vérité qu'exige l'histoire, je n'avancerai rien qui ne soit
tiré de ses papiers, des Lettres qu'il reçut de divers Sçavans
de l'Europe, et surtout des ouvrages qu'il a donnés au Publi[c]

je me

Je me flatte que ce public judicieux et instruit se persuadera sans peine que je n'ai pas la téméraire présomption de penser que je puisse rien ajouter à l'eclat de sa gloire, et qu'independamment de mes foibles efforts son nom subsistera toujours et vivra dans ses précieux ecrits.

Le seul objet que je me propose et l'unique motif qui m'anime dans cette entreprise est que le recit des honneurs qu'il reçût dans toute l'Europe, et le superbe tombeau que lui à fait elever le plus grand Roi de l'Univers, pourra inspirer le dessein de l'imiter à une nombreuse jeunesse de la plus haute espérance, dont abonde cette admirable et célebre Ville, si féconde en génies vastes et sublimes que la nature semble par leurs talens avoir crées pour perfectionner les arts et les sciences, et les porter à leur plus haut période.

D'ailleurs on voit parmi nous si peu d'ardeur et d'empressement à faire connoitre au dehors et nos grands hommes et les choses rares que nous avons sous les yeux, que cela même a ranimé mon courage, et m'a affermi dans ma résolution.

Car enfin nous avons encore de nos jours, comme nous avons eu dans tous les temps, des hommes respectables par les grandes qualités de leur esprit et de leur coeur; des hommes d'une constance à toute epreuve, des savans de l'erudition la plus vaste, des Philosophes et subtils et profonds; des Orateurs d'une eloquence sans egale, et nous avons le déplaisir de voir que ces hommes rares ne sont point assez connus, et que leur reputation est bien au

dessous

dessous de celle que sembloit devoir leur assurer leur mérite et leurs talens.

Il est encore à Venise et dans les agréables contrées de sa Domina[tion] des personnes de l'un et de l'autre sexe egalement spirituelles et instruites; il est même (ce qui ne paroitra peut-etre pas croyabl[e] à ceux qui ne connoissent pas l'influence de l'heureux Ciel d['] Italie) il est des familles entieres qui en ont reçu ce feu et ce[tte] vivacité d'imagination qui fait les Poëtes. Malgré leurs talens naturels et acquis, malgré la multiplicité de leurs productions qui en sont le fruit, il est peu de ces personnes et de ces familles qui soient parvenues à se faire un nom et à s'aquérir une répu[-] tation digne d'elles, et la pluspart restent dans l'obscurité et da[ns] l'oubli. Si elles etoient nées sous un Climat plus favorable à l[a] gloire, la voix des journaux et des autres feuilles périodiques, celle au moins des ecrits particuliers les annonceroit, et leur donneroit le rang qu'elles méritent d'occuper parmi les gen[s] de Lettres.

Que dire plus? dans ce libre et fortuné sejour des graces et des plaisirs, nous avons des Spectacles superbes et vraiment digne[s] de la magnificence des plus grands Rois. à peine une legere id[ée] en est-elle portée au delà des Alpes. Ailleurs donne-t-on un[e] fête un peu plus brillante qu'à l'ordinaire? aussitôt gravée par les plus habiles artistes on en répand mille estampés, on en publie mille rélations, et on croit devoir en informe[r] tout l'Univers. Loin de blâmer cet usage et d'adopter le sentiment de ceux qui l'attribuent à l'amour propre, et mê[me]

à un

à une vanité deplacée, je crois qu'il conviendroit de l'introduire et de le suivre par tout. Ce vif et tendre sentiment qui les porte à relever tout ce qui peut contribuer à l'honneur et à la gloire de leur pays les flatte, eleve leurs ames et les anime à former et à exécuter de grandes entreprises. Au lieu que nous n'appercevons parmi nous qu'une froide indifférence qui affoiblit le génie des Italiens. ils sont naturellement doués d'une noble hardiesse; mais ils se voient tristement privés de l'appui de genereux Mécenes, et même de ce puissant aiguillon qui nait de la gloire juste recompense des Vertus et des talens.

S'il n'est pas en moi de remédier au premier inconvénient, au moins pour arrêter autant qu'il me sera possible les mauvais effets du second, je proposerai à la spirituelle jeunesse de Venise le lumineux exemple d'un de ses respectables concitoiens dans la personne du Comte Algarotti. Je ferai voir que non content de se renfermer dans les bornes d'une philosophie sublime et d'une poësie ingénieuse qui pouvoient le captiver et l'occuper tout entier, il a cultivé les arts qui ont l'imitation pour objet, en à procuré l'avancement, y à joint l'erudition la plus profonde et la plus etendue. qu'introduit par les seuls charmes de son esprit dans les Cours les plus brillantes, il a sçu par sa douceur et par la sagesse de sa conduite remplir l'intervalle immense qui se trouve entre le trône et la condition privée, que simple Citoien il à merité la bienveillance et, si j'ose le dire, l'intime amitié des plus grands Rois, et que son nom connu dans toute l'Europe l'à fait jouir dès son

vivant

vivant de la reputation la plus grande et la mieux acquise.

Philosophie

Le Comte François Algarotti naquit à Venise le 11 Decembre 1712 de Roch Algarotti et de Marie Meratti, tous les deux d'honorables et riches familles. Il eut trois Soeurs qui par le Mariage avec des Nobles Venitiens entrerent dans des Maisons anciennes et distinguées. de ses deux Freres l'un mourut dans sa premiere jeunesse, et l'autre qui vit encor est le Comte Bonhomme Algarotti si connu et si fort estim par sa droiture, sa candeur, et plus encore par son caractere généreux et bienfaisant. J'aurai dans la suite plus d'une occa de parler de ses lumieres et de la finesse de son gout pour les beaux arts.

Ce dernier qui etoit l'ainé, aprés avoir fait ses etudes avec succés au College de la Trinité de Lion, fut destiné par son pere au soin des affaires domestiques. François le Cadet fut envoié a Rome au College de Nazareth, où il resta jusqu'à l'age de 14 ans. Son pere alors l'en retira dans le dessein de le faire elever sous ses yeux, et de veiller par lui même à l'education d'un fils qui dés l'enfance promettoit déja de fourn la carriere la plus brillante. La mort de ce pere dérangea de vues si sages; mais l'education du jeune Algarotti n'en souffrit point. Son frere ainé qui se fit un devoir de s'en char l'envoïa à Boulogne et le confia aux soins du Célebre Eustac Manfredi. ce grand homme surpris et charmé du génie et des rares qualités qu'il appercut dans son Eleve, conçut p lui une affection et une amitié si tendre que jusqu'à la fin ses jours il lui en donna les marques les moins equivoques.

La vie

La vie même de Manfredi ecrite et donnée au public par Jean Pierre Zanetti homme d'une grande réputation dans la littérature et la poësie, nous en offre une preuve complette. „Un de ces
„ Esprits, dit cet historien, qui faisoit la joie et les delices de son
„ coeur, etoit le Comte François Algarotti Vénitien, jeune homme
„ en faveur de qui la nature et la fortune ont été egalement
„ libérales, l'une en le faisant naitre dans le sein de l'opulence,
„ et l'autre en lui donnant autant d'esprit qu'il est possible d'en
„ avoir. aimé et estimé de tout le Mon[illegible] déja donné au
„ public des preuves eclatantes de son Sa[illegible]ir et de son talent pour
„ la poësie.

Entre les habiles maitres sous lesquels il etudia à Boulogne, il y en eut deux principalement qui s'attacherent à cultiver l'esprit de ce jeune eleve qui leur faisoit concevoir de si belles espérances, et par la véritable méthode faciliterent ses progrés dans les Sciences. L'un fut Manfredi qui lui enseigna la Géométrie, et l'autre François Zanotti qui lui expliqua la Philosophie, et tous les deux à ces instructions joignirent des Leçons de Mathématique

Comme le jeune Comte etoit presque toujours chez ses deux Maitres, leurs instructions familieres et les réflexions judicieuses qui suivoient toujours les conversations des gens de Lettres qui s'y assembloient, lui furent bien plus utiles que ne l'auroient eté les leçons publiques; Car il faut avouer qu'on tire peu de fruit de ces enseignemens fixés à certaines heures de la journée, que d'un ton pédantesque et d'un air magistral de graves professeurs font à de jeunes gens qui n'ouvrent presque jamais la bouche. L'education qu'on donnoit au Comte Algarotti retraçoit l'ancienne liberté académique qui regnoit dans les

ecoles;

ecoles de la Grece où dans des jardins et sous des Portiques l'esprit de la jeunesse se formoit par les simples entretiens et par le Commerce des philosophes.
Il avoit pour Compagnon d'etude Eustache Zanotti jeune ho[mme] de son age, aujourd'hui un des plus célebres Astronomes de l'Europe. La noble emulation qui s'excita entre eux ne contribua pas peu à lui donner cette subtilité si nécessaire dans les disputes philosophiques. Le jeune Comte adressoit souvent à Zanotti des dissertations, et celui-ci soutenant l'opinion contraire ne manquoit pas d'y repondre. Ces disserta[tions] qui furent comme les prémices de ses etudes, subsistent enco[re] en partie parmi ses papiers. Ecrites en très bon latin elles n[e] traitent pas des questions vagues et subtiles. elles roule[nt] toutes sur des matieres de Phisique, partie de la philosop[hie] qui à le plus de certitude et de réalité. Les maitres se reservoient le choix du sujet des dissertations. ils conoisso[ient] le génie et la portée de leurs eleves, et vouloient régler cet[te] impétuosité et ce feu de la jeunesse qui, si on ne l'accoutu[me] pas de bonne heure à mediter comme il faut sur les vérit[és] naturelles, se laisse eblouir par le merveilleux, et se livre aux vaines illusions d'une seche et stérile Meta-phisique, qui s'etayant de sophismes ne se nourrit que de chimeres.
Le Comte passa six ans dans ces exercices philosophiques, et pour joindre l'experience à la spéculation, il assistoit assiduement aux leçons de phisique experimentale que faisoit le celebre Docteur Beccari.

Son

Son inclination et son goût le portoit naturellement à la peinture et aux arts qui y ont quelque rapport. Nous verrons dans la suite que ses savantes instructions contribuerent beaucoup à leur avancement et à leur perfection.
Pour que rien ne pût arrêter ses progrès dans ce nouveau genre d'etude, il s'appliqua à celle de l'Anatomie, et laissant à la Medecine le soin d'examiner l'intérieur du Corps humain, il se borna à ce qu'il en faut sçavoir pour la correction du Dessein. Il en etudia donc avec une attention scrupuleuse la structure, la forme, les differentes modifications des parties extérieures, et généralement tout ce que peut exprimer le crayon ou le pinceau. Les dissections anatomiques que faisoit chaque jour le Docteur Caldani, aujourd'hui professeur de l'université de Padoue, lui laissant encore quelque chose à desirer, il consulta les plus grands maitres qui ont ecrit sur cette science, et pour son usage particulier il fit de leurs ouvrages un judicieux abregé qui s'est trouvé dans les papiers qu'il a laissés.
Toujours dans le même desir d'assurer ses progrès dans la connoissance du vrai, il voulut joindre l'etude de l'Algebre aux démonstrations géometriques et aux expériences phisiques qui jusques là avoient eté le principal sujet de son etude; sans s'effrayer de la secheresse et des difficultés dont cette science est herissée, il s'y livra tout entier, dans la vue de réunir bientôt en lui les trois sources des connoissances humaines, la juste application des sens, la science des dimensions, et celle des quantités numériques.

" je Sçais, lui disoit Son Maitre Manfredi dans une lettre qu'il
lui ecrivoit de la Campagne, " je Sçais que vous etes actue-
" lement enfoncé dans la Géométrie et dans l'Algebre, j'en
" Suis d'autant plus charmé que vous pouvez vous rappeller
" combien je vous ai recommandé une etude Si propre à
" déveloper vos talens, à les perfectionner, et à en faire
" admirer la Supériorité.
Ce ne fut donc point par un Sentiment de vanité, ni pour
S'attirer le nom imposant de Mathématicien qu'il S'attacha
à la Phisique, à la Géométrie et à l'Algebre; l'unique motif
qui l'y determina fut de trouver par le Secours de ces Sciences
un moyen Sur qui le mit en etat de juger des Sistemes
anciens et modernes dont il fit à Boulogne l'examen le
plus reflêchi. Ce fut là qu'emporté par le gout décidé qu'il
avoit pour l'Astronomie, il commença à calculer par lui-
même les mouvemens des Corps Celestes, et à pénétrer
les raisons phisiques d'où l'immortel Neuton qu'il avoit
pris pour guide avoit tiré les loix de l'attraction directrice
immuable de ces Corps lumineux. Dans le premier tome
des Commentaires de l'Académie de Boulogne on voit
quelques dissertations Astronomiques du Comte Algarotti,
et Manfredi Se faisant un vrai plaisir de rendre justice
au Sçavoir de Son eleve, lui ecrivit. " je pense à reprendre
" les observations Sur le Sirius et Sur la petite Ourse, et d'y
" joindre celles que j'ai déja faites Sur d'autres etoiles fixes.
" Vous avez eu tant de part à ces observations que dans le
" rapport qu'on en fera au public, on ne pourra Se dispenser de

parler

„ parler de vous. et dans une autre Lettre: à l'egard des —
„ découvertes de Bradlei je vous dirai en peu de mots que
„ je crois qu'il à trouvé la loi de l'aberration des etoiles fixes.
„ Ses observations s'accordent assez avec les vôtres. il n'en est
„ pas de même de la théorie. Mais plus que tout cela les
lettres de Messieurs Clairaut et Maupertuis sont une preuve
complette de l'etendue de ses lumieres dans la connoissance
de l'Astronomie. Ces deux Sçavans souhaitoient de se —
l'associer dans le voiage qu'ils firent en Suede pour déterminer
la figure de la terre. Il le leur avoit fait espérer ne prévöiant
pas les raisons qui dans le temps empêcherent par rapport
à lui l'exécution de ce projet; ce qui occasionna les plaintes
que ces Messieurs en firent dans les lettres qu'ils lui —
ecrivirent ainsi qu'à Madame du Chastelet. M.r le Marquis
Grimaldi alors Ambassadeur du Roi d'Espagne à la Cour
de Suede et actuellement son Ministre d'Etat auroit eté
charmé de le voir à Stokolm, et il lui avoit offert un —
appartement dans son hôtel; voici en quels termes ce
Seigneur Sçavant lui-même et protecteur declaré des Sçavans
lui ecrivit en 1750: „ S'il manquoit quelque chose aux
„ observations du Célebre Maupertuis, il ne manqueroit
„ rien à ma satisfaction, si vous vous determiniez à les
„ perfectionner, et que vous me procurassiez le plaisir de
„ vous avoir chez moi.

Une circonstance que je crois devoir observer au sujet de
ces etudes du Comte Algarotti, c'est que l'Italie n'avoit pas
encore bien ouvert les yeux à cet eclat de lumiere que

dabord

dabord Galilée, ensuite Descartes et puis Neuton ont répandu sur la philosophie. les observations et les expériences etoient presque inconnues, et on s'en tenoit ordinairement à ces hipotheses métaphisiques que nous devons aux Arabes obscurs commentateurs du philosophe de Stagire. on se bornoit à des questions idéales et chimériques, fruit barbare du loisir des Cellules. Mais enfin l'on commença peu à peu à abandonner ces Spéculations vagues, ces accidens, ces prédicamens, ces Catégories; on examina le poids, le mouvement la figure des Corps, leurs qualités sensibles que l'on conçoit aujourdhui avec cette clarté, et cette distinction qui fait la certitude de nos connoissances. Aristote et ses traités de Phisique tomberent dans l'oubli. on ne le connoit presque plus aujourdhui que par son histoire des Animaux, et par cequ'il nous à donné sur les Méteores. Je ne parle ni de sa Poëtique ni de sa morale; ce sont des ouvrages d'un autre genre, et tels qu'il n'est personne qui ne convienne de leur prix et de leur mérite.

Mais malgré les progrès que la raison faisoit tous les jours chez les Philosophes modernes, ils ne s'expliquoient gueres plus clairement que les Anciens. Contens de connoitre la nature des choses ils n'avoient point cherché à les rendre intelligibles à ceux qui n'etoient pas initiés aux misteres des calculs et des figures qui les couvroient. Le Comte Algarotti est le premier qui ait entrepris de faire comprendre le langage des philosophes, et à le mettre à la portée de tout le monde. Pour cet effet il choisit une des plus belles et des

plus

plus curieuses matiere de la phisique, mais en même temps une des plus difficiles. C'est celle qui regarde la lumiere et les couleurs, et au grand etonnement des Sçavans il dévelopa et nous mit sous les yeux le fameux Sisteme de Neuton, qu'on peut regarder aujourd'hui comme le sisteme universel. Ce fut le Comte Jean Rizzetti qui donna occasion à cet ouvrage. Voici comment.

Tandis que le Comte Algarotti etoit absorbé dans ce Sisteme, et que sans egard à la dépense il se procuroit à grands frais tous les instrumens nécessaires à vérifier les expériences de Neuton, le Comte Rizzetti publia son livre de luminis affectionibus il y attaquoit le philosophe Anglois dans ses principes sur l'Optique. en falloit-il davantage pour allumer le zele du Comte Algarotti, et l'engager à prendre la défense de ces principes? afin que personne ne pût révoquer en doute l'effet constaté par ces expériences, il crut devoir les faire sous les yeux de ses Maitres Manfredi et Zanotti, et de beaucoup d'autres Sçavans de l'Université de Boulogne que le plaisir de voir des expériences jusqu'alors inconnues en Italie y attiroit en foule. le succès en fut si heureux qu'on ne pût s'empêcher d'en conclure la certitude des principes dont le Comte Rizzetti contestoit la solidité, et la doctrine de Neuton demontrée par ces expériences avec cette clarté et cette evidence qui caracterise les Vérités naturelles, reçut en Italie le relief et l'eclat qu'elle y conserve encore aujourd'hui.

Le Comte Algarotti repeta ces expériences à Venise, et il le

fit

fit à la priere du Comte Vezzi et de l'Abbé Muazzo qui informés par la voix publique de cette fameuse dispute Souhaitoient de Se mettre en etat d'en connoitre et d'en decider Manfredi Son maitre lui ecrivit pour lui demander une rélation exacte de la maniere dont elles avoient réussi. L'A Conti Si connu par Ses oeuvres philosophiques et poëtiques, à la Suite du compte qu'il rendoit au Comte Algarotti d'u lettre de Monsieur Gozé Sur les couleurs lui disoit: ,, je ,, voudrois bien pour l'avantage et l'utilité du public que ,, vous repetassiez les expériences de l'an passé, et que vou ,, lui en fissiez part, cela vous feroit un honneur infini, qu ,, partageroit avec vous l'Université de Boulogne.

Après ces expériences Si duement constatées, il répondi au livre du Comte Rizzetti par une dissertation intitulée de colorum immutabilitate. elle fut lue dans une Séance d l'Académie de l'institut qui l'accueillit avec des applau dissemens tels qu'elle crut devoir S'assurer Son auteur, et l'admit dès lors au nombre des membres qui compose Son illustre Corps. Dans le premier tome de Ses Commentai cette Compagnie fit insérer un abregé de cette dissertatio qui dans la Suite fut imprimée en Son entier dans une edition du Neutonianisme, et on y joignit une lettre qu'il avoit ecrite Sur la même question.

Ces expériences et ces dissertations furent comme l'origine et le prélude de cet excellent livre dont il concut l'idée à Boulogne, et auquel il travailla à Rom

à Pari

à Paris et Surtout au mont Valérien Solitude près de cette derniere Ville, où eloigné du tumulte il Se livroit tout entier à la composition d'un ouvrage qui l'a couvert de gloire. en effet y avoit-il rien de plus extraordinaire que de voir un jeune homme de vingt et un an qui n'étoit pas ennemi des plaisirs, abbandonner les charmes d'une immense et aimable Ville, Se dérober à l'empressement d'un grand nombre d'amis que son mérite lui avoit procurés, pour aller philosopher avec Maupertuis ce génie rare et Sublime avec qui il fut uni jusqu'à la mort par les liens de la plus etroite amitié.

L'opposition que le Comte Algarotti vit entre les Sentimens de M. Dufay et ceux de Neuton, lui fit entreprendre deux dissertations françoises qui furent imprimées à la Suite de son livre, de ce livre Si estimable et Si précieux par l'art avec lequel l'auteur expose Si clairement les théories les plus abstraites et les plus elevées, et par son talent à revetir la philosophie de tous les agrémens et de toutes les graces dont elle peut etre Susceptible; l'ingénieux et galant Fontenelle avoit avant lui formé ce dessein, et l'avoit executé en France dans ses entretiens Sur la pluralité des Mondes qui eurent le Succès le plus brillant; Mais il y a entre cet ouvrage et celui du Comte Algarotti une difference bien Sensible que remarqua un

Anonime

Anonime dans une lettre qu'il ecrivit en 1763. à l'auteur de la Gazette Littéraire „ L'auteur françois avoit à traiter „ des fictions agréables, l'Italien avoit des Verités de „ calcul à démontrer.

Le Comte Algarotti sçut lever ces difficultés, et à l'exemple de Fontenelle il composa six Dialogues dans lesquels il entreprend d'instruire une Dame sur la nature de la lumiere et des couleurs. il commence par une histoire abrégée de la philosophie et des philosophes les plus célebres, il explique les principes de l'Optique, la conformation de l'oeil, et la maniere dont nous voïons les objets qui s'offrent à nous; il examine et rejette les hipoteses de Descartes et de Malebranche sur la lumiere et passant à l'exposition simple et exacte du Sisteme de Neuton qu'il appuie des preuves les plus solides, il applique à l'Optique le principe universel de l'attraction cause de tous les mouvemens; enfin il refute le sentiment de M. Dufay, et par de nouvelles raisons etablit contre cet Académicien la vérité du Sisteme de Neuton. Cet ouvrage est suivi d'un autre Dialogue Intitulé Caritée. l'Auteur y explique pourquoi les objets se peignent dans notre Oeil renversés et le haut en bas, nous les voïons pourtant droits et tels qu'ils sont en effet, et d'où vient que l'objet nous paroit unique, quoiqu'il fasse dans nos yeux une double impression, et y forme une double image

Voila

Voila le précis de l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui. les divers changemens que l'auteur y à faits n'ont servi qu'à le rendre plus clair et plus concis, et pour que le stile répondit mieux à la matiere qui y est traitée, il crut devoir en-retrancher quelques traits d'une eloquence trop fleurie, effet du feu de la jeunesse lesquels dans un age plus mur ne se montrent plus sous le même aspect et avec les mêmes graces.

Nous ne sçaurions donner une juste idée de la légéreté et de l'elégance du stile qui regne dans cet ouvrage. Ce tour aisé, vif et animé si propre à la conversation, cet art heureux qui rendant les descriptions agréables et riantes interesse et captive la curieuse attention d'une jeune Dame flattée de s'instruire, font sur l'esprit du Lecteur une impression qu'il seroit impossible d'exprimer. On est forcé d'admirer un jeune philosophe qui à l'aide d'une heureuse imagination, s'egayant sur les matieres les plus abstraites, les orne de toutes les graces de l'expression, et qui le premier a fait voir à ses Compatriotes que la philosophie etoit susceptible des charmes du Dialogue, et pouvoit faire le sujet des Conversations.

On convient que pour instruire en amusant il n'est point de métode comparable au dialogue. C'est par cette voie que le Divin Platon sçut dépouiller de leur sécheresse les questions epineuses de la Théologie, de la Morale et de la

Metaphisique

Métaphisique. aussi le Comte Algarotti crut-il ce moyen plus propre que tout autre à developer ses pensées et les mettre à la portée de la personne avec qui il feint de s'entretenir. il evite avec soin d'employer ces termes à demi barbares uniquement consacrés aux Sciences, et si quelquefois il est obligé d'en faire usage, il les eclaircit et les lie à des idées simples qu'il est difficile de ne pas saisir: il rend ses démonstrations sensibles par les exemples plus familiers, et par l'image des lieux et des choses que nous avons tous les jours sous les yeux: au lieu de lignes et de figures il ne nous présente que des objets rians, de claires fontaines, de grandes et belles allées, des Murs ornés et enrichis de peintures. C'est ainsi qu'il est parvenu à concilier deux choses qui jusqu'alors avoient paru si incompatibles, la profondeur des Sciences, et les graces légeres, tendres et naïves d'une eloquence presque poëtique.

Une de ses principales vues en publiant son livre fut d'arracher le beau Sexe à la lecture des Romans et de tant d'autres livres inutiles autant qu'insipides, de persuader aux Dames que, bien que par la délicatesse de leur Complexion elles paroissent eloignées d'une etude sérieuse, et d'une longue application, la nature ne les a pas exclues de la connoissance de ses secrets, et que tout esprit raisonable et capable d'une attention

médiocre

mediocre peut s'eclairer et s'instruire des verités philosophiques sans le secours des Sciences abstraites.
Dés que le Comte Algarotti eut achevé le livre dont nous parlons, il s'empressa de le lire à plusieurs Sçavans de ses amis, et particulierement à M. de Fontenelle de qui il fut reçu d'une maniere qui lui inspira le dessein de dédier son ouvrage à ce génie si eclairé. Ce fut dans cette vue qu'il lui ecrivit la belle Lettre qui se trouve dans les premieres editions de ce livre.
Comme il apprit dans la suite que M. de Voltaire ne s'etoit retiré à Cirey que pour s'y livrer tout entier à la philosophie, et que d'aprés les principes de Neuton il travailloit sur cette Science, le Comte partit de Paris transporté du desir de connoitre cet homme fameux dont les ouvrages répandus dans toute l'Europe l'avoient remplie de la gloire de son nom.
Voltaire dans un age mur et qui sçait apprécier le mérite des choses, fut surpris de voir un jeune homme de vingt-deux ans qui avec tout le feu d'un génie vraiment poëtique, et les charmes séduisans d'une conversation libre et enjouée réunissoit une profonde erudition, et qui dans un temps où l'on commence seulement à s'instruire, avoit déja composé un livre qui assuroit à son auteur le suffrage de tous les Sçavans. La lecture de cet ouvrage plus d'une fois repetée fut une source intarissable d'applaudissemens et d'eloges que Voltaire lui-même et Madame la Marquise du Chastelet

ne

ne croyoient pas pouvoir justement refuser à son mérite
et à ses talens. Cette jeune Dame qui dans cette retraite
avoit formé une société d'étude avec ce Poëte célebre, et qui
toute occupée de ses idées philosophiques sembloit n'aspir[er]
qu'au titre flatteur de femme sçavante conçut pour le Comte
Algarotti l'estime la plus sincere. Dans le grand nombre de
lettres qu'elle eut occasion de lui ecrire, et où l'on apperço[it]
aisément la fine raillerie et l'elegant badinage de son
ingénieux Maitre, il en est une où elle paroit desirer
qu'il lui dédie son ouvrage, et que les gens de Lettres croie[nt]
qu'elle est la Marquise de ses dialogues. „ Vous nous
„ avez promis lui ecrivit-elle à Paris, vos Dialogues sur
„ la lumiere, et nous les attendions avec impatience, ma[is]
„ vous ne nous avez pas tenu parole. apportez-nous le[s]
„ donc, vous avez l'esquisse de ma figure. j'aurai donc
„ l'honneur d'etre à la tête de cet ouvrage plein d'esprit,
„ de graces, d'imagination et de science. j'espere qu'en
„ mettant mon portrait à la tête vous laisserez sous entend[re]
„ que je suis votre Marquise, vous sçavez que l'ambition
„ est une passion insatiable, je devrois bien me contenter
„ d'etre dans l'estampe, je voudrois à présent etre dans
„ l'ouvrage, et qu'il me fut adressé. Mais ne croïez pas
„ que je prétende à cet honneur sans songer à le mériter.
„ j'apprens l'Italien non seulement pour l'entendre mais
„ peut-etre pour le traduire un jour.
Le Comte lui répondit obligeamment que lié par sa parole
il ne

il ne lui etoit pas possible de la retirer. elle repliqua à cette Lettre avec son enjouement ordinaire ,, je vous demande ,, mille pardons de mon indiscretion sur vos Dialogues. mais ,, comment voulez-vous que je devinasse que Fontenelle ,, seroit votre Marquise? vous ne les prenez pas jeune, raillerie ,, à part, je crois que Fontenelle sera bien glorieux.... je vous ,, demande la survivance en cas quil meure avant l'impression, ,, ce qui pourroit fort bien arriver, et sur tout de ne me ,, point préferer de Marquise. Voltaire lui même toujours empressé de servir à la gloire de son Emilie ecrivit aussi au Comte Algarotti: ,, Vous avez beau supposer une ,, Marquise Italienne, croïez-moi, la Françoise vous entendra ,, peut-etre encore mieux que le Cartésien à qui vous dédiez ,, Neuton; j'ai une bonne tracasserie avec lui pour avoir ,, commencé mon petit essai de Catéchisme Neutonien ,, par ces mots: Ce n'est point ici une Marquise, ni une ,, philosophe imaginaire. je ne lui en voulois pas; car ,, assurément je ne sçais point attaquer ce que vous ,, encensez. je me suis justifié en disant publiquement ,, que ce commencement n'est qu'une allusion aux ,, conversations que nous eumes à Cirei quand j'eus l'honeur ,, d'entendre vos charmans Dialogues. je vous prens donc ,, pour mon bouclier.

Sur les engagemens que le Comte avoit pris, ses Dialogues ne pouvoient guere etre dédiés qu'à M. de Fontenelle. Dès

qu'ils

qu'ils parurent, Voltaire les reçut avec les Sentimens d'admiration qu'il avoit pour un ouvrage qu'il connoissoit déja par la lecture que l'auteur lui en avoit faite à Cirei. il le lui témoigna par une Lettre qu'il lui ecrivit partie en Italien, partie en François: j'ai lu, dit-il, deux fois
„ votre Neutonianisme, je l'ai trouvé comme l'année passe
„ clair, elégant, plein de graces; les femmes le peuvent
„ lire avec plaisir, et les hommes y trouver dequoi s'instrui
„ je ne crains que la traduction françoise si vos fleurs sont
„ cueillies par des mains grossieres, elles perdront leur beau
„ j'imagine de le faire traduire à Cirei par un jeune homme
„ que j'enverrai chercher exprés, et qui copiera votre tableau
„ dans le gout françois .... il vous faudra un homme adroit
„ qui sache donner en françois la monnoie juste de votre
„ or italien, sans quoi ni les Sçavans ni les ignorans ne
„ vous rendront justice. Je m'interesserai toute ma vie à
„ votre gloire, et vous n'aurez point de meilleurs amis qu
Œmiliam et Œmiliæ Servum.

Et dans une autre Lettre toute Italienne il s'exprime ain
„ j'ai lu et relu votre Neutonianisme, et j'y ai toujours trou
„ un nouveau plaisir. Vous Sçavez que personne ne
„ s'intéresse à sa gloire aussi sincerement que moi.
„ Daignez vous souvenir que, même avant que vous l
„ doñassiez au public, ma voix a eté la premiere trompet
„ qui au milieu de nos Chalumeaux a fait retentir la

France

„ France du merite de votre livre. Votre lumiere aux sept
„ rayons a pendant quelque temps ebloui les yeux de nos
„ Cartésiens, et l'academie des Sciences encore envelopée
„ de ses tourbillons à été un peu rétive à donner les
„ applaudissemens que mérite votre livre aussi beau qu'il
„ est mal traduit. Mais il y a dans ce monde deux choses
„ qui tôt où tard Soumettent les rébelles, la vérité et la beauté.
„ Ce Sont ces armes qui ont assuré votre triomphe. Mais
„ je me plaindrai toujours que vous avez dédié le Neutonianisme
„ à un vieux Cartésien qui n'entendoit nullement les Loix
„ de la gravitation.

On n'auroit jamais fini si on vouloit raporter tous les eloges que Voltaire fait du Comte Algarotti, et les louanges qu'il lui donne dans les différentes Lettres qu'il lui à ecrites. elles Sont en si grand nombre que si on les recueilloit, et qu'on y joignit celles de la Marquise du Chastelet, il y auroit dequoi former un juste volume qui ne Seroit pas indigne de la curiosité du public, et qui feroit beaucoup d'honneur à la mémoire du Sçavant à qui elles Sont adressées.

M. de Voltaire Sans etre prophete avoit préjugé que le livre Seroit mal traduit en françois, ce qu'il craignoit arriva. l'ouvrage eut le malheur de tomber entre les mains de M.r du Perron de Castera qui le traduisit, et le fit imprimer à Amsterdam en 1740. Son Stile est froid, Sec et languissant;

on n'y

on n'y trouve ni les graces de l'original Italien, ni même l'ombre des beautés de la langue françoise. D'ailleurs on n'y rend presque jamais la pensée de l'auteur. on y trouve à chaque pas des contresens, et des fautes grossieres, de sorte que si le Sieur de Castera avoit pris à tâche de défigurer cet ouvrage et de le rendre ridicule, il n'auroit pas pu mieux réussir.

N'eut-il donc pas mieux fait de s'epargner la peine de cette traduction et de sauver à ses lecteurs l'ennui de lire ses fameuses notes qu'en plus d'un endroit il etaie de passages de Saint Augustin, et de véhémentes déclamations contre l'inoculation de la petite Vérole; choses qui ont assurément beaucoup de rapport au sujet du livre du Comte Algarotti. Nous ne nous arrêterons pas à observer en détail les endroits défectueux de cette traduction, nous ne ferions que repeter ce qu'en dit un anonime dans la lettre qu'il ecrivit à ce sujet à l'auteur des observations sur les ecrits modernes, et qui est rapportée dans ce Journal Le grand nombre de partisans que le Cartésianisme avoit encore en france y suspendit les succès du Comte Algarotti, et fit que son livre n'y fut pas dabord universellement applaudi: pour en juger sainement, il auroit fallu entendre parfaitement l'original

Italien

Italien, ce que tout le monde n'etoit pas en etat de faire et ceux qui s'en rapportoient à son habile traducteur, n'en pouvoient concevoir qu'une idée peu avantageuse. Nous sçavons bien que l'Abbé Guyot Desfontaines s'etoit offert d'en faire une nouvelle traduction; mais nous ignorons ce qui l'empêcha d'exécuter ce dessein. il ne reste qu'une de ses lettres dans laquelle il se plaint de la lenteur du Comte Algarotti. elle pouvoit peut-etre bien venir de ce que la Marquise du Chastelet lui avoit ecrit sur le compte de cet Abbé à peu prés comme en ont parlé dans leurs ouvrages M. de Voltaire et M. de la Lindelle, ce dernier dit en termes exprés. ,, il n'avoit ni assez de connoissance de la ,, langue Italienne, ni assez de gout pour porter un jugement ,, sain et exempt d'erreur.

Quoiqu'il en soit l'Abbé Trublet dans ses Memoires sur la vie de M. de Fontenelle avoue qu'il y a trés peu de françois qui aient lu le Neutonianisme dans sa langue originale, et que cet ouvrage n'est gueres connu que par la traduction de M. de Castera; ainsi on ne doit pas s'etonner que le Chevalier de Solignac parlant des Dialogues de Fontenelle ait dit ,, ouvrage si mal imité depuis par un ,, homme même de beaucoup d'esprit; et que ses vues aient eté de blamer le Neutonianisme, comme le reconnoit l'Abbé Trublet; Nous l'excusons volontiers, supposant qu'il ne le connoit que par une traduction infidelle; Quant à l'auteur du

livre

livre intitulé l'esprit de Fontenelle qui desapprouve un ouvrage qu'il n'a peut-etre pas eté en etat de lire dans la langue dans laquelle il a eté composé, nous aurions pour lui la même indulgence. S'il avoit sçu se renfermer dans les bornes que la modération prescrit aux gens de Lettres. Mais cet Anonime dans une préface Maigre et Seche, et presqu'aussi longue que son livre, se livrant à son aigreur naturelle s'emporte contre tous ceux qui osent s'elever contre le Stile de son héros. il ne garde aucun ménagement, pas même pour le respectable Rollin. peu content d'offenser le Comte Algarotti, il insulte tous les Italiens que, sans se souvenir qu'il est françois, il traite d'esprits naturellement legers. Nous faisons peu d'attention à ce que dit un Ecrivain qui en taisant son nom a voulu rester dans l'obscurité qui le couvre. Et d'ailleurs quelques egards qu'il pût meriter, nous serions aussi peu sensibles à ses reproches que les François, nation si recommandable par la durée de son gouvernement, par les grands hommes en tout genre qu'elle a produits, et par les avantages infinis qu'elle possede, se montrent peu touchés de ce qu'en disent César, Tite Live, Florus et tant d'autres auteurs anciens et modernes, Mais pour ce qui regarde le Neutonianisme, dont l'Auteur grossier et

indiscret

indiscret de l'Esprit de Fontenelle parle en termes si peu menagés et si indécens, nous déclarons qu'il n'y a point de reponse à faire à qui n'objecte rien, et c'est le seul parti à prendre envers ceux qui, comme lui, sans alléguer la moindre raison de leur jugement, et par un pur principe d'envie ou de mauvaise humeur, changent la Critique en injures, et à la voix mesurée d'une judicieuse censure substituent le vil croassement des Corbeaux importuns.

Il n'est pas hors de propos d'observer ici que la plupart des Ultramontains qui n'ont pas approuvé l'ouvrage du Comte Algarotti, ont été trompés par l'idée de comparaison qu'ils en ont voulu faire avec les Entretiens sur la pluralité des Mondes. Ces deux ouvrages n'ont de commun que la forme du Dialogue, et la nature même du Sujet n'admet aucune autre conformité. Celui de l'auteur françois est aisé, fleuri, varié. on peut s'y egayer et donner l'essor à l'imagination. L'Italien n'a pas eu le même avantage, il a travaillé sur un fond ingrat par lui même, rempli de difficultés epineuses, et il ne pouvoit pas dire comme Fontenelle „il se trouve heureusement dans ce sujet que les idées „de Phisique y sont riantes d'elles mêmes, et que dans „le même temps qu'elles contentent la raison, elles

donnent

» donnent à l'imagination un Spectacle qui lui plait autant
» que s'il etoit fait exprès pour elle.
Les seuls ouvrages qu'on pourroit raisonnablement mettre
en parallele avec les Dialogues sur l'Optique, sont les
Élémens de la philosophie de Neuton par M. de Voltaire
et l'essai sur la philosophie de Neuton par Henri Pembrock
qui l'entreprit pour tacher, dit-il de la rendre intelligible
» à ceux qui ne sont pas accoutumés à la maniere de
» raisonner des Mathématiciens.
Ces trois grands hommes de différentes Nations, ont véritablement
travaillé sur le même sujet; ils etoient animés du même
desir de mettre la philosophie de Neuton à la portée de
tout le monde. C'est donc entre eux qu'il faut décider, et
voir qui a le mieux rempli son objet, et dévelopé plus
clairement le sisteme abstrait du philosophe Anglois.
mais il n'y a absolument aucun rapport entre les
fictions poëtiques de M. de Fontenelle et les Théoremes
du Comte Algarotti
Enfin si quelqu'un trompé par cette comparaison
imaginaire, ou agité des mouvemens d'une basse
envie s'obstinoit à desapprouver le Livre du Comte,
nous lui opposerons le jugement favorable qu'en ont
porté tant de journalistes Nationaux et etrangers; il est
même à remarquer que la Société de Berne ayant sçu
que l'Editeur du journal avoit mal parlé des Dialogues,

Detesta

detesta cette faute (ce sont les propres termes du Docteur Bianchi de Rimini) et ordonna de la corriger dans les editions suivantes.

Nous lui opposerons l'autorité du Sçavant Père Paciaudi qui dans sa leçon phisique sur les principes de Neuton parle si avantageusement de cet ouvrage: et pour tout dire en un mot nous lui opposerons le grand Maupertuis qui de Berlin ecrivit au Comte Algarotti: „ apportez-„ moi vos Dialogues que je souhaite de voir réimprimés „ pour l'honneur et l'instruction du genre humain.

Si à ces flatteuses approbations on joint celles des plus habiles gens d'Italie, de France et d'Angleterre, dont nous parlerons dans la suite, on verra que la rauque et foible voix d'un petit nombre d'adversaires est etouffée par les applaudissemens et les acclamations des Nations Sçavantes, et que cet ouvrage est regardé comme le meilleur que nous ayons en ce genre, et qu'il se trouve entre les mains de toutes les personnes de bon gout.

Il parut d'abord sous le titre de Neutonianisme pour les Dames; mais dans la suite, et peut-etre par les conseils de M. de Voltaire qui ecrivit à l'auteur que ce titre n'etoit pas du gout des François, et qu'il en falloit un plus simple, il ne fut plus imprimé dans la suite que sous celui de Dialogues sur l'optique de

Neuton

Neuton. Nous en avons déja eu Successivement neuf editions. la premiere fut faite en 1737. à Milan Sous la date de Naples, et la même année elle y fut Suivie d'une Seconde. Il fut imprimé à Padoue en 1739 et la même année à Naples Sous la date de Milan, ainsi qu'à Venise où on le réimprima encore en 1746., à Berlin en 1750, à Naples en 1757. et enfin à Livourne en 1765. Ce grand nombre d'Editions obligea le Marquis Poleni si fameux par ses profondes connoissances dans les Mathématiques d'ecrire à l'Auteur en ces termes: „ la
„ necessité de faire tant d'editions de votre ouvrage est
„ une preuve evidente de son mérite et de sa bonté;
„ mais moi qui puis me flatter d'avoir etudié les oeuvr
„ de Neuton, je n'ai pas besoin de ces preuves etrangeres
„ pour me décider, et la lecture même de votre ouvrage
„ m'en à fait connoitre l'excellence; il est bien plus aisé
„ d'ecrire sur des choses difficiles et de les laisser telles
„ qu'elles sont, que d'ecrire sur des choses difficiles, et les
„ rendre faciles, leur prêter même des agrémens, comm
„ vous avez fait.

Outre la multiplicité des editions en Italien, ce livre a eté traduit en françois, ensuite en Allemand et imprimé à Brunswick. en 1745. mais cette traduction Allemande n'est ni plus heureuse, ni plus exacte, ni plu

fidele

fidelle que la françoise de M. de Castera d'aprés laquelle elle à eté faite, et non sur l'original Italien. en 1739 il en parut à Londres une traduction Angloise, mais si mauvaise que le Comte Algarotti s'en plaignit avec amertume. Enfin on l'à traduit en Russe et en Portugais, de maniere que nous osons assurer qu'il n'y eut jamais de livre Italien qui ait eté traduit en tant de langues, et qui ait joui d'une réputation si universellement répandue. L'eloignement qui nous prive des nouvelles littéraires de Russie et de Portugal fait que nous ignorons le succés qu'ont eu les traductions faites en ces deux langues; nous dirons pourtant que la traduction Russe faite par le Prince de Cantimir dans le temps qu'il etoit ambassadeur de Russie à la Cour de France, fournit au Comte Algarotti l'occasion de composer une Epitre en Vers à la louange de l'Imperatrice Anne Ivannona. Les images vives et brillantes qu'on y admire, le feu vraiment poëtique qui saisit et transporte, la font regarder comme un Chef-d'oeuvre de poësie digne de l'auguste Princesse à qui il l'adressa en lui dédiant ses Dialogues, dont le Prince de Cantimir lui avoit envoyé la traduction. Elle est imprimée avec ses autres Epitres.

On à inséré dans les dernieres editions des oeuvres du Comte Algarotti diverses pieces en vers que d'habiles gens tant d'Italie que de France et d'Angleterre composerent à la

louange

louange des Dialogues; on y voit entr'autres un Sonet de M. de Voltaire qui répond bien dignement au grand nom de son Auteur. Ce même Poëte dans un autre de ses ouvrages avoit dit en parlant de la phisique de Neuton

Tandis qu'Algarotti sur d'instruire et de plaire
vers le Tibre étonné conduit cette étrangere,
que de nouvelles fleurs il orne ses attraits.

Milord Hervey avec qui le Comte Algarotti avoit lié le commerce le plus intime, lorsqu'à Londres ils faisoient ensemble une etude appliquée de philosophie, de Politique et de Poësie, crut devoir lui donner à l'occasion de cet ouvrage une preuve publique de son estime. Ce qu'il fit par une imitation paraphrasée du distique d'Ovide à la louange de Lucrece.

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti
exitio terras cum dabit una dies.

Cette pensée exprimée en six vers Anglois mérite d'autant plus d'être ici rapportée qu'ils sont très heureux et l'emportent de beaucoup sur ceux du Poëte latin. Ovide dit simplement en termes assez généraux que les vers de Lucrece ne périront qu'avec l'Univers. Mais Milord Hervey parlant de la durée du Soleil source de la lumiere, et de la faculté visuelle de l'homme qui en reçoit l'impression, en fait une juste et heureuse

comparaison

comparaison avec la durée de l'ouvrage où le Comte traite des merveilleux effets que les rayons du Soleil font sur nos yeux: en voici la traduction. on à observé que le sens de chaque vers françois reponde au sens de chaque vers Anglois et Italien.

Quand le Soleil perdra sa lumiere eclatante
et n'affectera plus notre vue expirante,
l'Optique et les Couleurs tomberont dans l'oubli,
de tes rares talens s'eclipsera la gloire,
de Neuton chez l'Anglois perira la mémoire,
et l'on ignorera le nom d'Algarotti.

Ce que nous venons de rapporter des différentes pieces de poësie faites à l'occasion du Livre des Dialogues, et de la belle Epitre en vers que le Comte Algarotti adresse à l'Imperatrice des Russies Anne Ivannona semble nous donner droit de dire que de la même main dont il orna la philosophie d'une ceinture de graces et joncha des fleurs de l'éloquence poëtique l'epineux sentier des Sciences, il scut aussi elever la poësie Italienne à la sublimité des speculations les plus abstraites de la philosophie. Son stile soutenu et relevé par le neuf des idées et par les images les plus vives et les plus brillantes lui mérita le

nom

nom de Poëte qu'horace refuse à ceux qui ne connoissent
la poësie que par le mécanisme des Vers. Ce nom glorieux
ne convient qu'à ceux qui animés d'un feu divin peuvent
elever leur voix et chanter de grandes choses. Cependant
tout homme lettré, et assez souvent sans aucune connoissance
de la Littérature prétend au titre flatteur et à la qualité de
Poëte, sur tout en Italie. „ il est triste, écrit M. le Comte de
Bernis à present Cardinal „ qu'un talent qui ne s'aquiert
„ point, et qui se développe même avant la raison semble
„ etre commun aujourd'hui à tous ceux qui pensent. „
Mais le Comte Algarotti avoit des mains mêmes
de la nature reçu cet heureux et rare talent, et il
le possedoit à un tel degré qu'à l'age de dix sept ans
il avoit déja composé diverses pieces en Vers; à
peine en avoit-il vingt et un qu'il parut à Boulogne
un recueil de ses poësies, qu'à son insçu Jean Pierre
Zanotti avoit fait imprimer. L'Epitre dedicatoire que
cet Editeur adressa au sçavant Marquis Landi contient
un eloge de l'auteur, qui quoiqu'il paroisse au dessus
du mérite d'un Poëte de cet age, n'en est pas moins
conforme à l'exacte verité; je sçais, dit-il que je vous
„ offre des poësies d'une délicatesse et d'un gout digne
„ des plus heureux siecles de l'antiquité; L'auteur à sçu
„ non seulement imiter quelquefois les meilleurs Poëtes

Italiens

„ Italiens, et sur tout le divin Bembo son Compatriote,
„ vous verrez aussi qu'il a imité les Grecs et les Latins, et
„ il l'a fait avec d'autant plus de facilité et de succès qu'il
„ entend parfaitement ces deux langues. La renommée
„ n'a pas encore publié ce qu'elle doit à sa gloire, et quoiqu'elle
„ en puisse dire, jamais elle ne rendra le soin qu'il a pris de
„ multiplier et d'accroitre ses connoissances. Je crois devoir
„ vous dire que tout jeune encore il a déja aquis une vaste
„ et profonde erudition.

Dès sa premiere jeunesse le Comte Algarotti s'apperçut que pour tirer de ses talens naturels tout l'avantage qu'il avoit droit de s'en promettre, il devoit s'attacher à l'etude des langues Poëtiques, que le Citoyen de Geneve aussi distingué dans la Littérature que dans la Métaphisique fixe à trois, la Grecque, la Latine et l'Italienne. tout concourut à l'heureuse exécution de ce dessein, et il trouva dans les Manfredi et les Zanotti des Maitres qui philosophes profonds joignoient à cette Science une parfaite connoissance de la Langue Grecque et le talent d'écrire avec pureté et avec elégance en Latin et en Italien, comme il est aisé de le voir par les ouvrages qu'ils ont laissés en ces deux Langues.

Mais quelques progrès rapides qu'il eût fait sous ces

grands

grands hommes, De compagnie avec Eustache Zanotti il passa à Florence pour s'y perfectionner dans la langue Italienne, et y continuer l'etude de la Grecque sous le celebre Ange Ricci. Il voulut aussi prendre des leçons de l'Abbé Lazzarini professeur à Padoue qui supérieurement à tous les autres Maitres de son temps possedoit la littérat[ure] grecque, et dont la reputation attiroit un si grand nombre d'etudians à cette Université. Pendant le cours de quelque[s] années il lut avec soin les Auteurs Grecs et Latins. pour son usage particulier il en faisoit des extraits et en transcrivoit même les pensées les plus nobles et les image[s] les plus vives. Les Manuscrits qu'il à laissés sont une preuve de ce travail immense, et on y trouve quantité de ces traits frappans et sublimes tirés des anciens, et particuliérement d'Homere. Il fit une etude particuliere de Virgile, et rapprochant de l'incomparable poëme de l'Enéide la traduction Italienne qu'en a fait Annibal Caro, il y decouvrit des fautes essentielles, qui jusqu'alor[s] echappées à la Critique seroient peut etre encore ignorées si, sans se laisser eblouir par la haute réputati[on] du traducteur, et par l'estime générale dont jouissoit son ouvrage, il n'avoit pas jugé à propos d'en faire part au public.

Animé

Animé de l'esprit des premiers peres de la Poësie, dont les ecrits firent toujours ses plus cheres délices, ayant l'imagination naturellement pleine de feu, le Comte Algarotti s'attacha à la Poësie Lirique; il y transporta heureusement les graces des Grecs et des Latins dont on trouve de si brillantes imitations dans ses ouvrages. Quoique dans sa jeunesse il eût un gout décidé pour la langue Latine, et que Zanotti releve beaucoup l'elegance d'une Elégie qu'il avoit composée, il ne nous est cependant resté de lui aucune production Latine. Mais en Italien il parvint à cette sublimité de stile où le feu de l'imagination la plus vive soutenu par l'expression des images les plus brillantes peut elever un esprit fécond en idées philosophiques.

Dans les premieres années du Comte Algarotti la Poësie Lirique à peine echappée à la barbarie du siecle précedent se trouvoit en Italie en proie à deux Classes d'Ecrivains peu heureux. On peut même dire qu'elle est encore dans le même etat, si on en excepte quelques génies distingués que produisent assez souvent les principales villes, et qui par leurs sublimes productions en conservent le veritable esprit.

La premiere espece est de ceux qui denués de ce feu

d'imagination

d'imagination qui fait les Poëtes se bornent à etre froids et insipides imitateurs du Stile de Petrarque dont ils ne font que reproduire les pensées qu'ils tournent et retourne en cent façons. Asservis à leur Dictionnaire de rimes, ils n'oseroient prendre le moindre essor, ni s'ecarter en rien de leur modele. C'est le défaut de la plus part des Ecrivains du Seizieme Siecle, qui prenant en main la Lire de ce grand Maitre de la Poësie Lirique n'ont fait que chanter ses Amours en croiant chanter les leurs, et ne peuvent aspirer à d'autre gloire qu'à celle de Versificateur. L'autre Classe comprend ceux qui séduits par la nouveauté qu'ils croient propre à leur faire un grand nom, regardent comme au dessous d'eux de marcher sur les traces des Maitres les plus estimés, fuyant les jardins de Platon, où Pétrarque cultiva et nourrit son amoureuse Métaphisique ils s'abbandonnent aux fougues d'une indocile et capricieuse imagination. Sans respect pour la pureté de la Langue, et courans aprés des images orientales, le Stile empoulé dans lequel ils expriment leurs pensées entortillées, semble faire revivre parmi nous le Siecle de Neron dont Perse se moquoit avec tant de justice. Pour peu qu'on décompose leurs Vers, et qu'on en derange la cadence, on n'y trouve plus que la prose la plus triviale et la plus

barbare

barbare. Cependant sous le masque d'une grandeur apparente et par le nom pompeux de Pindariques qu'ils donnent à leurs vaines productions, ils ne laissent pas d'en imposer au Vulgaire, et de faire naitre cette espece d'admiration que produit plustôt la vue d'un géant que celle d'un homme d'une taille ordinaire mais bien prise. Et ce qui surprend encore davantage, c'est que ces ecrivains veulent à quelque prix que ce soit passer pour sçavans et pour philosophes. Oubliant que la Poësie est soeur de la peinture, sans discernement et sans choix ils entassent les uns sur les autres des termes qu'ils empruntent de la Mécanique de l'Algebre et de la Géometrie bien loin de rendre sensibles les idées abstraites, on diroit qu'ils n'ont d'autre objet, que de rendre abstraites celles qui sont les plus sensibles en les dépouillant de leurs images, et en répandant sur elles l'obscurité la plus impénétrable. Aveugles volontaires ils ne voient pas que c'est entierement s'eloigner des vues d'un vrai poëte qui abbandonne toujours un objet dés qu'il ne sçauroit le rendre avec ces coups de force qui remuent les passions, presentent des images, et font naitre dans l'ame les sensations les plus vives et les sentimens les plus tendres. Sans quoi il seroit assez semblable à un peintre qui se feroit un mérite d'avoir tracé sur la toile de simples caracteres d'Arithmetique.

Le Comte Algarotti qui connoissoit le defaut de ces deux

classes de poëtes, prit un sage et juste milieu entre la pusillanime timidité des uns et l'audacieuse témérité des autres; D'un côté il etudia le vrai génie de sa langue dans les ouvrages de Dante, de Pétrarque et des autres grands Maitres de la Poësie. Ce fut dans ces sources pures et fécondes qu'il puisa l'habitude de s'exprimer d'une maniere nette et concise, et qu'il se forma un stile aisé, exact et chatié. il apprit ensuite à reprimer et à contenir dans de justes bornes cette imagination qu'il avoit naturellement si hardie et si impetueuse. Son génie et son gout ne le porterent point à suivre Platon dans ses inventions Dramatiques sur l'amour, route trop battue par nos poëtes Liriques, et qu'il se contenta de friser dans quelques Sonnets qu'il composa comme par jeu dans sa premiere jeunesse. Il ne crut pas non plus devoir d'après les Liriques Latins chanter les charmes de l'himen, le prix de la fidelité, les doux larcins, les tristes plaintes, et le desespoir des amans malheureux, il s'attacha à des sujets instructifs et moraux qu'il traita en vers non rimés, et dans le nombre de ses epitres il ne s'en trouve que deux qui ont l'amour pour sujet.

Comme de tous les Poëtes latins, Horace etoit celui sur lequel il avoit le plus travaillé à se former, aussi rencontre-t-on souvent dans ses epitres de ces digressions assez semblables

celles

celles que le Poëte latin emprunte de Pindare et des excellens auteurs que nous à fourni la Grece. Le Comte Algarotti Scut employer ces digressions si à propos et les placer avec tant d'art et tant d'adresse que la plus petite ressemblance, le moindre mot lui suffit pour passer d'une matiere seche et aride à des idées riantes, à des descriptions intéressantes qu'il lie à son sujet de maniere à les faire regarder comme en etant une suite naturelle et nécessaire.

Cette méthode si familiere à Pindare, à Callimaque et aux autres Liriques grecs, fut adoptée par les Latins. nous en voïons de fréquens exemples dans les œuvres d'Horace et dans les elégies d'Ovide de Tibulle et de Properce. Nos poëtes Italiens la negligerent jusqu'à Chiabrera qui dans quelqu'unes de ses Odes en fit usage avec succès. Le Comte Algarotti qui la suivit dans ses Epitres, ne cessa jamais de la recommander aux autres. C'est là même une des raisons qui lui faisoient si fort admirer les Poesies de M. Le Cardinal de Bernis ~~qu'il le préféroit aux ouvrages de tous les autres auteurs ultramontains~~. Tout le monde scait que dans sa jeunesse ce grand homme cultiva les muses, et que par leur commerce il scut adoucir le travail qu'exigent ces etudes sérieuses qui l'ont elevé aux plus hautes dignités.

" j'ai provision de Livres, lui ecrivoit le Comte Algarotti, mais " j'en donnerois beaucoup et des meilleurs pour un de vos

chants

„chants qui peignent d'un pinceau délicat toute la variété
„de la nature. V. Ex.ce à réellement sçu traiter d'une manie
„bien neuve un Sujet aussi ancien que le Monde. Ces louan
Se rapportent aux quatre chants sur le matin, le Midi
le Soir et la nuit, où l'auteur à lié à son Sujet une fable
dont l'action trés propre pour l'Ode s'est passée dans cha
des temps qu'il decrit, et se trouve rendue sous des images
si vives et si charmantes, que la peinture auroit peine à
les egaler.

Mais pour revenir à la méthode des Grecs et aux ecarts
ingénieux d'Horace que le Comte Algarotti à si heureusem
imités dans ses Epitres, et pour ne point nous rendre
Suspects de partialité dans les louanges qu'elles paroisse
mériter, nous nous contenterons d'en donner un extrait,
et nous sommes persuadés que le Lecteur sera charm
de voir en abregé cette multiplicité de Sujets dans lesqu
on admire egalement et la justesse de la pensée et la
noblesse de l'expression.

L'Ordre exige que nous commencions par celle qui est
à la tête des autres, mais nous devons avertir en mêm
temps que le veritable auteur est l'abbé Gennari poët
Sçavant et d'une extreme délicatesse. Nous ignorons
pourquoi on l'à attribuée au Comte Algarotti, et pourquo
aprés sa mort elle fut imprimée sous son nom. peut-et
que l'Editeur de Livourne l'ayant trouvée sans nom

d'auteur

d'auteur dans les papiers du Comte, jugea qu'elle etoit de sa composition, ce qu'on pouvoit supposer avec d'autant plus de facilité, qu'il eut beaucoup de part dans la fameuse dispute qui fait le sujet de l'Epitre, et dont nous croyons devoir en peu de mots rapporter ici la source et l'origine. Cette petite digression servira tout au moins à dissiper les idées desavantageuses qu'on auroit pû concevoir du Comte Algarotti au sujet du parti qu'il avoit embrassé dans une question si vivement agitée.

Il y à quelques années qu'un nouveau Zoïle, n'importe quel qu'il soit, s'avisa de s'elever contre le Poëme de Dante, et pour le decrier il publia diverses lettres sous le nom de Virgile. il aracha à la poussiere qui les couvroit, et tira de l'obscurité où ils etoient tristement ensevelis quelques malheureux auteurs qui avoient autrefois ecrit contre ce divin Poëte et faisant revivre leurs anciennes objections, il y en ajouta quelques unes de son cru, qui n'avoient ni plus de force ni plus de solidité, mais auxquelles son stile léger et badin sembloit donner quelque relief. elles ne tendoient toutes qu'à exclure de ce poëme toute idée de sens moral. Le critique ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre que Dante à pretendu representer les trois etats differens où l'homme peut se trouver par rapport à la vie morale, que par l'Enfer il à figuré les inquiètudes, les agitations et le

trouble

trouble qu'éprouve le vicieux; que par le Purgatoire, il à entendu le changement de moeurs et l'heureux retou à la Vertu, et par le Paradis cette douce paix, cette tranquilité inalterable que goute l'homme Vertueux. Ce ne sont point là de ces vaines imaginations de Commentateurs qui ne s'occupent qu'à chercher et qui trouvent par tout des sens allégoriques. C'est l'aute lui même qui nous assure que c'etoit là son objet. D'ailleurs le critique auroit dû faire réflexion que Dante fut le premier de nos Poëtes qui osa rappeller la poësie à la fin qu'elle doit se proposer, et voulut par des fictions aussi agréables que flatteuses ramener l'homme à l'amour de la justice, de la paix, de la piété et de l'innocence, qu'ayant en vue d'eteindre les parti et les divisions qui déchiroient le sein de sa patrie, il crut dans ce poëme sacré, tel est le titre qu'il lui donne, pouvoir soutenir le merveilleux par tout ce qu lui fournissoit une réligion toute spirituelle. Les Grec et les Latins l'avoient soutenu par l'entremise de leurs Dieux materiels. Et si Dante donne quelquefoi dans toutes les subtilités de la Scolastique. C'est moin sa faute que celle de son siecle qui en faisoit sa principa etude, et qui portoit cet esprit pointilleux jusques dans la discussion de ce qui regardoit et interessoit la

religion

religion. Enfin dans un temps où notre langue n'avoit pas encore acquis une certaine consistence, qu'il avoit été obligé de recourir à la langue Latine et d'en emprunter plusieurs termes, et même de se servir des differentes expressions qui pour lors avoient cours dans les diverses provinces d'Italie, il ne s'agit donc pas d'alléguer quelques mots surannés, et d'en fatiguer les oreilles délicates de nos jours. Il faut se transporter jusqu'au temps où vivoit Dante, et laissant à part les façons de parler que l'usage a proscrites, ne s'attacher qu'à ces expressions fortes, nobles et Métaphoriques qui se trouvent à chaque pas dans ce Merveilleux ouvrage. personne a-t-il jamais eu l'imagination plus vive et plus brillante? qui mieux et avec plus d'art que lui a sçu peindre la nature et exciter dans les coeurs l'indignation, la pitié et toutes les passions qui peuvent nous affecter. Lirique sublime dans ses descriptions et ses eloges, tragique vehément dans l'expression de l'horreur, empruntant dans la douleur les tendres gemissemens de la plaintive elegie, il nous a representé par des traits vifs et pleins de force et avec les couleurs les plus ressemblantes les temps, les Lieux, les personnes et tous les mouvemens dont elles sont susceptibles. Michel Ange dont tout le monde connoit le génie et le

gout exquis, etoit si convaincu de cette vérité qu'il tira de Dante un nombre infini de nuds admirables et d'attitudes expressives qu'il dessina à la plume à la marge du livre de ce poëte. C'est le Comte Algarotti qui nous apprend cette particularité, et c'est un temoignage non suspect de l'estime que ce Divin Peintre faisoit de Dante, et qui par quiconque sçait quels doivent etre les effets de la poësie sera toujours regardé comme le plus grand eloge qu'on puisse faire du stile d'un poëme.

Mais c'est trop s'arrêter sur l'excellence d'un ouvrage que le temps à respecté, et qui triomphant de l'envie doit etre proposé comme un parfait modele. C'est trop parler des Lettres pseudo-Virgiliennes, qui dés leur naissance tomberent dans l'obscurité et dans l'oubli, et que les sçavans recurent avec autant de mepris qu'ils prodiguerent d'applaudissemens à la reponse qu'y fit le célebre Comte Gaspard Gozzi un des plus fermes appuis de la Langue, de la Littérature et de la vraie poësie Italienne.

Nous n'oserions dissimuler que le public attribua ces lettres au Pere Bettinelli. Mais pour nous, nous croyons devoir regarder le bruit qui s'en répandit alors comme l'effet d'une basse jalousie qui cherchoit à ternir la réputation et à obscurcir la gloire d'un Ecrivain ingénieux qui par sa

fécondité

fécondité de son imagination, et par ses talens vraiment poëtiques s'etoit fait un grand nom, même au delà des Monts. Nous sommes même persuadés qu'il a eté le premier à blamer cette profanation litteraire.

Quoiqu'il en soit, à la suite de ces Lettres et dans le même recueil qu'on en fit imprimer, on insera quelques poësies du Comte Algarotti jointes à d'autres du Pere Bettinelli et de l'Abbé Frugoni. Cela seul pouvoit donner lieu de penser qu'il avoit eû quelque part à la composition de ces Lettres, et ce prétendu Triumvirat paroissoit fournir aux françois, qui en général de tous nos poëtes ne connoissent gueres que Métastasio, un motif plausible de blamer le pere de la poësie Italienne, ce qu'effectivement les journalistes de Trévoux ne manquerent pas de faire.

Le Comte Algarotti se plaignit hautement de ce procedé. Il avoit fait une etude particuliere de Dante, et avoit extrait bien des choses de son poëme, se bornant à trouver mauvais, qu'on imitât servilement son stile, et qu'on fît usage des termes surannés, il en avoit d'ailleurs fait l'eloge le plus magnifique en plusieurs endroits de ses ouvrages, il l'avoit qualifié de Maitre de l'harmonie de pere de notre Poësie, d'homme qui avoit formé la langue, et mérité que peu d'années aprés sa mort on fondât une chaire pour un professeur qui expliquat ses

écrits

ecrits, lesquels avoient occupé les Commentateurs et les interpretes. Dans un avertissement qu'on voit au second tome de ses oeuvres diverses, il proteste qu'on a imprimé ses poësies dans le recueil dont nous avons parlé sans son aveu, et même aprés le refus formel qu'il en avoit fait au pere Bettinelli. Ce fut l'amou de la verité qui l'engagea à faire cette protestation, et non la crainte qu'il eût que ses vers ne fussent pas dignes de voir le jour, ou de paroitre avec ceux des deux autres, puisqu'on les imprimoit alors à Venise séparém et sous son nom. Il renouvella la même protestation dans la lettre qu'il adressa à Madame du Boccage, lorsqu'il lui dédia ses epitres. Dante, dit-il est un excell
„ poëte. quoique né dans des temps encore grossiers, il
„ mérite la plus haute estime, et quiconque parmi no
„ aspire à la poësie forte et sublime doit en faire une etu
„ sérieuse et soutenue. Peu content de ces démarches il ne parut reprendre sa tranquilité qu'aprés que le Comte Gozzi eut donné une pareille déclaration qui dissipa tous les soupcons. Ce savant qui avoit si hautem blamé les Lettres pseudovirgiliennes, et y avoit répon avec tant de force et de solidité, s'etoit d'ailleurs fait un vrai plaisir de rendre justice au recueil qui contenoi les vers du Comte Algarotti et ceux des deux autres.

„Ce sont

„ ce Sont, dit-il, trois génies inspirés par les Muses.
„ notre Siecle l'emportera Sur les autres par l'eclat que
„ lui donnent trois poëtes Si célebres dont on admire le
„ feu poëtique, les pensées naturelles, vives et enjouées.

Nous avons cru ce recit nécessaire tant pour ne pas laisser ignorer ce qu'un aussi bon juge que le Comte Gozzi pensoit des productions de notre poëte, qu'afin de faire connoitre quels etoient les Sentimens de ce dernier Sur la fameuse contestation qui s'etoit elevée au Sujet de notre ancien et respectable Maitre pour qui le Comte Algarotti témoigna toujours beaucoup d'estime et de Vénération. Ce Sont peut-etre ces temoignages Si autentiques qui porterent l'Editeur de Livourne à lui attribuer l'Epitre de l'Abbé Gennari contre les Censeurs de Dante. Mais nous qui en connoissons le véritable auteur, nous nous croyons obligés de la méconnoitre et de commencer par les deux Epitres qu'il adressa à Frederic le Grand. quelque courtes qu'elles Soient, on y admire cette noblesse dans les images, cette energie dans l'expression qui conviennent Si parfaitement à la Majesté et à la gloire d'un Si Auguste Monarque.

Dans la première il décrit l'atticisme des Grecs, et l'urbanité des Romains, l'eloquence et la poësie ranimées

par

par un Roi favori de Minerve et des Muses, Athénes et Rome qui renaissent à Berlin où le poëte voit de nouveaux Sostrates sous qui s'elevent de nouveaux théat de nouveaux Lisippes qui expriment sur le bronze la délicatesse des cheveux les plus fins et les plus déliés, de nouveaux Appelles qui parlent aux yeux, de nouve Horaces qui entourés des rians et folâtres amours condu sur le Pinde de nouvelles Lalagés, de nouveaux Virgile qui chantent de nouvelles armes et un nouveau hér Il voit la reine des Vertus la tendre et compatissante humanité assise sur le trône, et le temps qui marqu toutes les journées par les grandes actions de Frederic Sous la figure d'Appollon il loue dans la seconde les ver heroïques du Roi de Prusse. C'est une imitation d'Hora qui place Auguste au rang des immortels. il traduit fait entrer dans cette espece d'Apothéose quelques ver françois de ce Monarque Philosophe, dans lesquels on trouve d'excellentes leçons de Morale, caractere distinct de tous les ouvrages de ce grand Prince.

La troisieme adressée à l'Imperatrice de Russie lorsqu lui dédia ses Dialogues, contient l'eloge de cette grande Princesse en qui l'on voit revivre le génie de Pierre le grand. C'est la Minerve et le Jupiter de l'Empire des Russies. Elle admet prés d'elle sur son trône la

philosophi

philosophie qui restoit tristement assise sous les Portiques solitaires de Padoue et d'Oxford. Il glisse adroitement les louanges de Neuton, celles du Prince de Cantimir qui a traduit les Dialogues en langue Russe, et de la Ville de Petersbourg qui autrefois marais couvert de joncs et connu des seuls pêcheurs, est aujourd'hui le siege de l'Empire, et la plus riche pepiniere de héros. Il finit par quatre vers magnifiques dont voici à peu prés le sens: „ Cependant „ Auguste Princesse, tu entendras la verité qui sur les bords „ de la Neva s'exprime en termes italiens, tandis que la „ gloire attache aux murs de ton temple et y consacre les „ Drapeaux que le Mars de Russie enleve aux Turcs et „ aux Tartares.

Dans la quatriéme qui fut presentée à Auguste III Roi de Pologne en lui offrant les oeuvres de Benoit Pallavicini poëte de la Cour de Dresde que par ordre de ce Prince le Comte Algarotti avoit fait imprimer à Venise, d'un stile noble et sublime il commence par célébrer la gloire de ce Monarque généreux et bienfaisant. Il represente les muses Italiennes qui s'empressent à grossir son cortege à travers les Alpes couvertes de neige et qui quittent sans peine l'heureux Ciel d'Italie pour le suivre en Allemagne. Il exalte les poësies de Pallavicini, la Musique du fameux Hasse dit le Saxon, les sculptures de Matiello, les peintures de Silvestre et de Rosalba, et les industrieuses

fournaises

fournaises de Meissen bien Supérieures à tout ce que l'art des Chinois a donné de plus beau; Il finit par l'expression la plus vive du desir qu'il a de joindre ses Voeux et ses acclamations à celles de l'Italie pour honorer cet Auguste Monarque Divinité tutélaire des beaux arts.

La cinquième est adressée au Doge Pierre Grimani, Prince distingué par ses rares talens. Il y décrit l'heureux climat de la délicieuse riviere de Salo, toujours couvert de verds Orangers. Les flots du Lac de Garde qui dans leur agitation imitent le frémissement de ceux de la Mer, l'aimable paix et la douce tranquilité qui font les charmes de la vie champêtre dont il jouissoit alors. Il finit par ses etudes poëtiques et philosophiques qu'interrompoient quelquefois des avantures assez agréables.

La Sixieme est une imitation de divers passages d'Horace qu'il fait servir à louer Metastasio son ami et si célébre par ses tragédies en musique.

La Septieme à Phillis n'est qu'une courte et elégante exposition des modes que suivent les Dames de Paris et de Londres.

La huitieme est adressée à Ariste; on ne peut assez admirer l'eloge sublime qu'il y fait de la philosophie par l'enumération des biens qu'elle nous procure il fait assez voir quel est son gout et son attachement pour

cette

cette Science. transporté tout à coup par son entousiasme,
il célebre la patrie de Neuton, il croit etre sur les bords
Anglois, il croit voir les Campagnes Verdoyantes, mille
et mille vaisseaux qui couvrent le fleuve Royal jusqu'
au pont de Marbre, il salue affectueusement cette terre
heureuse et cherie des Dieux qui a produit le mortel
à qui seul la nature avare pour tout autre, a prodigué
ses dons les plus precieux, en lui découvrant les Loix
immuables sur lesquelles elle régit le vaste Univers.
La Neuvieme ecrite des environs de Verone à Eustache
Zanotti est un eloge pompeux du poëme de Fracastor.
il invite son ami à venir se joindre à lui pour honorer
le tombeau de ce poëte immortel. Il decrit l'avarice et
la téméraire audace de l'Europe qui bravant les perils
des Mers inconnues, va chercher un nouveau Monde,
et raporte à son retour l'horrible Maladie qui fait le
sujet de ce fameux poëme où sont etalées les plus profondes
connoissances de la philosophie et de la medecine; il y
rapelle l'idée de Catulle dont la naissance honora les
mêmes Climats, et imite quelques vers de Fracastor.
Il adresse la dixieme à Eustache Manfredi lorsqu'il lui
dedia les poësies de François Zanotti qu'à ses frais il fit
imprimer à Florence, et dont il envoya tous les Exemplaires
à L'auteur. C'est assurément une des plus belles pieces

qui &c.

qui soient sorties de l'heureuse plume de notre poëte. elle est pleine de douceur et de grace et véritablement dans le gout des Grecs et des Latins. On ne sçait pas pourquoi elle se trouve tronquée dans l'edition de Livourn nous ne pouvons pas nous empêcher de traduire ici ce beaux vers qui se trouvent dans l'edition de Boulogne de 1733, et qui sont tant d'honneur à la Majesté de notre langue; il y fait l'eloge de Zannotti comme mathématicien, et poëte Italien et Latin.

„ Il sçait pincer les cordes délicates de l'une et l'autre Lire
„ et en tirer les sons les plus harmonieux et les plus
„ doux accords. Je consens qu'il tienne renfermée dan
„ son cabinet la taciturne Algebre, et cette Déesse à
„ visage pâle qui d'une ardeur infatigable s'occupe à
„ tracer des figures deliées. Mais pour les himnes
„ majestueuses, les Odes sublimes et hardies, les accens
„ plaintifs de la tendre Elégie aux cheveux epars,
„ Ministre et Prêtre d'Apollon je les arrache à l'obscuri
„ de la nuit, et les produis à l'eclat du jour.

Dans la Onzieme à Eudoxe, il est facile de voir que si le stile du Comte Algarotti est sublime et majestueux quand il chante de grands sujets, il n'est pas moins gracieux et moins délicat lorsqu'il veut exprimer les tendres sentimens du coeur. Cette Epitre nous presente

l'image

l'image d'une jeune personne qui dans un Sombre et Solitaire bosquet vient à rencontrer son amant. Cette beauté accompagnée des graces et de la tendre compassion garde un profond silence, et craint de lever les yeux qu'elle tient attachés à la terre; Le touchant discours que l'Amant adresse à cette forêt consacrée à l'amour, l'invocation qu'il fait aux Nimphes et au génie du lieu sont remplis de sentimens si vifs et d'expressions si energiques qu'on croiroit entendre Tibulle. Voici à peu prés le sens des derniers vers que nous nous sentons bien eloignés de pouvoir rendre avec cette délicatesse qu'on admire dans l'original: „ Charmante allée conservez eternellement
„ le souvenir de ce doux secret! Gazons toujours verds
„ conservez les traces que son beau flanc laissa imprimées
„ sur vous. Vous etes l'asile du plaisir, le temple de la
„ paix. puisse l'amour amener ses elus sous votre ombre,
„ lorsque dans l'aimable désordre d'un beau visage il fait
„ voir le prix des maux qu'on a soufferts, où qu'il veut se
„ venger d'une beauté qui présume trop de sa vertu. heureux,
„ vous pour qui les arbres fortunés croissent et s'elevent
„ jusqu'au Ciel, et par un mélange si favorable confondent
„ leurs branches et leur ombre.

Dans la douzieme au Comte Gorani, il se plaint de la décadence de la poësie en Italie, et il en rapporte les raisons. il

loue Dante, Horace et principalement Homere. il recôman
la lecture des Poëtes grecs, à quoi il conseille de joindre
l'etude de la nature. Sur la fin de l'Epitre oubliant qu'il
est lui-même le poëte qui sçait allier les instructions de
la philosophie à la douceur, à la délicatesse, et même à la
plus noble hardiesse de la poësie, il forme pour les autres
des voeux que tout le monde appercevoit déja accomplis
en sa personne, » Puisse, dit-il, parmi nous s'elever quelqu
» qui avec une sage hardiesse prenant la vérité pour
» guide répande des fleurs sur ses vers et sache y cacher
» des fruits! puisse l'Italie produire un Poëte philosophe
» qui en fasse l'ornement et la gloire!

La treizieme est adressée à M. de Voltaire, il y loue ce
Savant, la nation françoise en général, et la ville de Paris
en particulier. Il rend à Racine, à Corneille, à Moliere,
à Me du Chastelet, Mad. D'Aiguillon, à Me Du Boccag
et à M. le Duc de Richelieu la justice qui leur est due
Ensuite pénetré du malheureux etat où sont aujourd'hu
parmi nous les Lettres et les arts, il se rappelle avec
transport le souvenir de L'Italie Mere des Colombs, des
Galilées, des Pétrarques, des Palladio, des Raphaëls, et d
tant d'autres grands hommes qui ont rempli l'Europe
de la gloire de leur nom. Il temoigne le desir qu'il à de
revoir Paris. comme il ecrivoit de Dresde, il saisit

l'occasion

l'occasion du Séjour qu'y avoit fait le Duc de Richelieu envoyé à cette Cour pour le Mariage de Madame la Dauphine. et s'etend sur les louanges de cette Auguste Princesse. „ C'est lui (le Duc de Richelieu) qui fit retentir
„ les rives de l'Elbe de cris de joie et d'applaudissemens;
„ C'est lui qui en fit soupirer les Nimphes, lorsqu'au
„ brillant eclat du flambeau de l'himen il vint à Dresde,
„ et de là accompagna en France la merveille de
„ l'Allemagne, cette aimable princesse à qui Pallas
„ à donné la connoissance de ses arts, que Venus à ornée
„ de sa ceinture, que Junon à revêtue de toute sa
„ Majesté, à qui Lucine sourit d'un air doux et flatteur,
„ et qui à enfanté des héros dont la naissance fait deja
„ la joie et le bonheur de l'Univers.

Dans la quatorzieme à Marc Foscarini Procurateur de Saint Marc et historiographe de la République que son mérite eleva depuis à la dignité de Doge, il fait naitre une espece de contestation entre Venise et Florence au sujet des hommes illustres que l'une et l'autre de ces Villes ont produits. Venise l'emporte de beaucoup sur son emule à qui il ne reste que l'avantage de la pureté de la langue Italienne. Le poëte ajoute même que cet avantage lui sera surement enlevé par

l'ouvrage

l'ouvrage sur la littérature Vénitienne que ce noble Vénitien doit donner au public, et qui effectivement à paru depuis ce tems-là avec une reputation digne de son auteur.

La quinzieme à Lesbie exprime les sentimens d'un fidel amant qui aprés quatre ans d'absence revoit pour la premiere fois l'objet de sa tendresse. Ornée des seules graces qu'elle à reçues de la nature, il les oppose aux mouches, au fard, et aux autres agrémens que l'art fournit aux Nimphes de la Seine.

Dans la seizieme qu'il ecrivit de Venise à M.r de Villie depuis Milord Hide, et pour lors Ambassadeur d' Angleterre à la Cour de Berlin, il chante les précieu avantages de la liberté. Il loue l'Angleterre et la constitution de son gouvernement. il rappelle le voyag que de compagnie avec Milord Baltimore il fit de Londres à Petersbourg. De là il prend occasion de louer Pierre le Grand qu'il compare à Solon par la sagesse de ses loix et à Romulus par la grandeur de son courage. ,, Sur un vaisseau leger, dit-il je m'embarqu ,, avec mon cher Baltimore, Ulisse Britanique, curieu ,, de voir ces nouveaux rivages que le héros de la Russi ,, malgré les ecueils des mers de Finlande, ouvrit à ,, l'industrie, aux arts, au Commerce, Aprés tant de

travaux

„ travaux tranquille dans les Champs Elisées il se promene
„ entre le pacifique Solon et le belliqueux fils de Mars et
„ d'Ilie.

La derniere adressée à Alexandre Zeno Procurateur de Saint Marc est une des plus belles pieces du Comte Algarotti. On ne peut assez en admirer la force, la noblesse et le brillant, et sur tout l'heureuse facilité qu'il avoit à orner et à embellir le stile didactique de toutes les graces et de tous les agrémens de la poësie. il y traite de la navigation, des arts et des manifactures. il peint la France sous différens aspects avant et aprés l'immortel Colbert, et cette peinture n'est pas moins vive et moins brillante que la description qu'il fait des avantages précieux que l'Etat de Venise retire de l'heureuse fécondité de ses Campagnes et de la multiplicité de leurs productions.

Cette Epitre fut trés bien accueillie non seulement en Italie mais encore en Allemagne et en France. Elle fut traduite en allemand et imprimée à Dresde en 1756. ensuite l'Abbé Roman qui à beaucoup d'esprit joignoit le gout le plus exquis et le plus délicat en donna un extrait, et traduisit en vers francois les endroits les plus lumineux. Voici le jugement qu'il en porte: „ On voit dans cette Epitre que
„ les connoissances philosophiques de M. Algarotti, loin
„ d'avoir eteint ou desseché son genie poetique n'ont fait au

„contraire que le nourrir et l'echauffer. On y voit avec
„etonnement une adresse singuliere à peindre noblement
„des détails et des opérations que Lucrece et Virgile n'auroi
„pas mieux exprimés. Il est beau de consacrer ses talens
„et ses lumieres au bien de son pays, et de rappeller
„l'age d'or de la Poesie. M. Algarotti nous permettra
„de lui adresser les deux derniers Vers de son Epître.

„ queste di te, Signor, opere degne
„ e queste son degne d'Atene e Roma

„Ces grandes entreprises sont dignes de vous, et elles
„seroient dignes d'Athenes et de Rome.

Nous avons cru devoir donner ce simple abregé des plus considerables poësies du Comte Algarotti. quand on les lit dans leur langue originale, on y voit du premier coup d'oeil le caractere noble et elevé du Poëte la riche fécondité de sa veine, la force et la douceur de l'harmonie, la vive expression du sentiment, et toutes les graces du stile simple, varié et brillant qui anime et embellit tous les sujets qu'il traite.

Outre ces Epitres on trouve dans l'Edition de Livourne quelques vers qu'il adressa à Elisabeth Reine d'Espagne lorsqu'il lui envoia ses Dialogues, quelques Odes

Anacréontiques

Anacréontiques, et ving-six Sonnets. Nous ignorons pourquoi on n'y a pas joint les autres poësies contenues dans l'excellent livre que Zanotti publia à Boulogne en 1733. et dont nous avons parlé ci dessus. elles auroient certainement mérité d'etre réimprimées à la tête des Epitres qui ne furent composées qu'après cette edition de Boulogne. De tous les Sonnets du Comte Algarotti nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de rapporter au moins celui qu'il fit à la louange de la tragédie d'Ulisse le jeune de l'Abbé Lazzarini. Tant que l'Italie préférera les images vives et le stile naturel aux pensées alambiquées et aux pointes froides et emoussées de nos Martials modernes, ce Sonnet sera toujours regardé comme un chef d'oeuvre de poësie et comme un des plus parfaits modeles que nous puissions avoir.

Nous allons donner à peu près le sens de ce Sonnet; car nous ne présumons pas pouvoir en rendre la beauté et l'energie.

Heureux génie par qui notre age revoit paroitre sur une scene lugubre et ornée d'un appareil sanglant et funeste le sublime coturne de Sophocle.

qui t'a donné ce stile patetique, cette voix touchante du Poëte grec qui n'est aujourd'hui qu'un peu de cendre

froide

froide et inanimée, ce Luth d'ivoire qui rend à l'Italie l'eclat dont elle brilloit autrefois, sans doute que c'est Melpomene elle même qui t'a ouvert le sacré tombeau qui renferme ce reste précieux, c'est elle qui t'a dit, prens ces armes, fais en usage, tu en es digne.

Quand je vois à Sama le nouvel Ulisse, je crois voir dans Thebes l'ancien Œdipe qui fit verser tant de larmes à la Grece.

Quoique le prospectus de la Néréidologie et le Congrés de Cithere soient des ouvrages en prose, nous croyons pouvoir les mettre au rang des poësies, puisque ce sont des jeux de l'imagination auxquels il ne manque que la mesure et la cadence des Vers. Le premier est une agréable et fine satire de l'etude inutile des minuties Littéraires et des pompeux manifestes dont les livres sont souvent accompagnés. Le Comte Algarotti suppose un auteur qui d'un ton grave et d'un air d'importance annonce au public d'immenses volumes qu'il à composés sur les Néréides, et qu'il a grossis par un grand nombre de dissertations, et divisés en cinquante sept chapitres.

Dans le congrés de Cithere, l'auteur feint que dans cette Isle, l'amour assemble son conseil composé de

l'espérance

l'espérance, de la hardiesse, et de la volupté, et y donne audience à trois Dames, l'une Italienne, l'autre Françoise et la derniere Angloise. Elles exposent chacune en particulier la maniere dont la galanterie se traite dans leur pays. Le Comte Algarotti à voulu dans cet ingénieux et charmant ouvrage nous donner un fidele portrait de la différence des Usages, des façons d'agir et surtout des Sentimens des femmes de ces trois Nations. Il y peint la sensibilité et la délicatesse du coeur des Italiennes, la vivacité et la légéreté des Françoises, et le serieux philosophique des Angloises. Ceux qui ayant voïagé ont connu par eux mêmes le génie et le caractere des diverses Nations sont enchantés de la force et de la verité des tableaux. Outre que cet ouvrage à eté imprimé avec les autres oeuvres, on l'à donné separément à Naples en 1745. à Amsterdam en 1746. à Postdam en 1751. à Paris en 1756. Ces deux dernieres editions sont de la plus grande beauté.

Le Comte Algarotti à souvent retouché cet ouvrage tant pour le stile qu'il à embelli de nouvelles idées et de descriptions agréables. Ce qui donna lieu à M. de Voltaire de lui ecrire. „ j'ai lu et relu et je relirai encore „ Votre Congrès que les graces mêmes ont dicté, et que vous

avez

„ avez ecrit avec une plume tirée des ailes de l'amour.
Nous en avons une traduction allemande imprimée à
Leipsic en 1747. il a aussi eté traduit en françois par
une jeune Demoiselle qui n'a pas cru devoir se faire
connoitre. Le Pere Bettinelli ecrivit de Paris au Comte
Algarotti. „ Une jeune personne de seize ans pleine
„ d'esprit et d'agrémens à traduit ici le Congrés de
„ Cithere et vous a amplement dédommagé du tort
„ que vous a fait l'auteur du journal etranger par sa
„ traduction pédantesque. Et cette même Demoiselle
ecrivit au Pere Bettinelli, lorsqu'il envoya la traduction
au Comte Algarotti. „ Vous voulez lui donner un
„ nouveau sujet de se plaindre; faites lui donc aussi mes
„ excuses, et dites lui que s'il n'a ni traducteur ni
„ traductrice plus infidele, au moins il n'a pas d'admirat[eur]
„ plus fidele, faites-moi la grace de lui cacher mon nom.
Nous ne connoissons pas par nous mêmes cette traduc[tion]
et nous ignorons le lieu où elle à eté imprimée; mais
il nous est tombé entre les mains une autre traductio[n]
ou plustôt une espece de paraphrase aussi libre
qu'informe faite sur l'edition de Naples et imprimé[e]
sous fausse date en 1749. Nous avons reconnu que
l'auteur ne sçait ni la langue Françoise ni l'Italienn[e]

est-ce

est-ce parler françois que de dire la Riviere d'Arnon au lieu d'Arne, implantée pour entée, corps humoreux pour corps hipocondres, Grand Vestiaire au lieu de grand Maitre de la Garderobbe, ~~les eaux Létées pour les eaux du fleuve Léthé~~ est-ce avoir une idée de la Grammaire que dire la froide auditoire, des œillades donnes et recus, le Vin de la Toccaie?

Il n'entend pas mieux l'Italien, souvent il corromp le sens en prenant pour enonciation absolue ce qui n'est qu'un simple souhait, et ces mots: non rigetta l'autorità della storia colui che non presta fede ai Romanzi, c'est a dire. „ Celui „ qui n'ajoute pas foi aux Romans, ne rejette pas pour „ cela l'autorité de l'histoire. Le Traducteur dit: „ Quiconque „ refuse d'ajouter foi à l'autorité des Romans, qu'on se „ défie de lui; car c'est autant que se refuser à la vérité „ de l'histoire. Sens directement contraire au texte.

On ne sçait ce qu'il veut dire par la maniere dont il rend ces deux vers. — Se l'odi fulminar nell'armi involto
Marte lo stimi, amor se il miri in volto

C'est a dire. „ Si vous le voyez combattre et foudroyer les „ ennemis, vous le prendrez pour Mars. Si vous jettez „ les yeux sur son visage, vous jurerez que c'est l'amour; Voici la traduction. „ Mars lui-même, amour, Mars „ seroit forcé à publier sa bravoure s'il avoit osé le regarder „ en face.

Après

Aprés de pareilles bevues on n'est pas surpris qu'il prenne Cornelius Gallus poëte Latin pour un François; que le terme Seicentisti dont les Italiens se servent pour exprimer les auteurs du Seizieme Siecle, signifie chez lui Six cent personnes. On ne peut pourtant s'empecher de trouver singulier qu'il confonde un Cable ou Cordage avec un Géant. Le Comte Algarotti dit qu'Enée troncò il Canape reo coupa le cordage qui tenoit son vaisseau attaché aux bords africains. Le traducteur dit: — „ Enée pourfendit d'un „ revers de sabre au beau milieu du corps le criminel et „ monstrueux Geant Canapé.

Il nous suffit d'avoir observé ce petit nombre de fautes grossieres, et nous nous epargnons un detail plus long qui seroit aussi ennuyeux pour le lecteur qu'insipide pour nous. Mais ce qui excite le plus notre indignation contre le traducteur, c'est qu'il ait osé de son chef ajouter au texte et y coudre des choses qui ne tendent qu'à diffamer d'honnêtes gens et de respectables auteurs. Nous croyons devoir nous elever contre une témérité licentieuse qui pourroit donner lieu au Lecteur de penser que les termes indecens qu'on voit dans cette traduction sont dans l'ouvrage du Comte Algarotti. Et ces additions, outre qu'elles defigurent le livre, ne serviroient qu'à ternir la réputation d'un ecrivain qui aimoit la paix, qui etoit poli et très homme de bien,

qui

qui dans son congrés de Cithere ne s'est jamais permis de dire le noir Crébillon, le hideux D'arias, qui n'a jamais designé M. de Voltaire par l'odieuse dénomination d'Epicure Moderne, de froid et languissant gazettier de fontenoi. Bien loin de vouloir jetter le moindre ridicule sur anacréon et sur Fontenelle, il n'en à jamais parlé qu'avec les eloges qu'ils meritent, et en à dit précisement le contraire de ce qu'avance le traducteur dont la plume peu mesurée met aussi en jeu l'Abbé Legnier, l'Abbé Le Blanc, Pajot, le medecin Chomel qu'il dit se mêler du galant métier de Mercure, Rochar, Armand et bien d'autres personnes que le Comte Algarotti n'a jamais pensé à nommer. Il etoit incapable d'outrager qui que ce soit, ni de vive voix ni par ecrit. Il avoit d'ailleurs trop de retenue et d'usage du monde pour employer les expressions obscenes, ni présenter ces images peu séantes qu'on trouve à chaque pas dans la traduction. Dans un ouvrage tel que le Congrés de Cithere il n'auroit pas parlé de la Sainte Ampoule de Clovis, ni de la Sainte Larme de Vendôme, ni des jarrettieres de la Pucelle d'Orléans. il n'auroit pas cru devoir s'egayer au depens de l'Université de Paris, et nous nous flattons que tout homme sensé conclura que dans cette traduction on ne

reconnoit

reconnoit ni l'esprit, ni le coeur, ni le gout du Comte Algar[otti.]
Il a connu lui même cette malheureuse production, et voici en quels termes il en parle au Comte Mazzucchelli dans une lettre qui est dans le huitieme tome de ses oeuvres: — „ plus de la moitié du livre est une pure
„ invention du traducteur. Il y parle mal de plusieurs
„ personnes, et de quelques corps trés respectables, sans
„ epargner même certains objets sur lesquels il ne
„ convient pas d'ouvrir la bouche; je n'ai pas pu
„ m'empêcher de me servir de la voie des journaux
„ pour déclarer que je n'ai aucune part dans un ouvrage
„ si mal digéré, et que je laisse volontiers au traducteur
„ toute la gloire d'un livre que les gens de bien detesteron[t]
„ et pour lequel les personnes polies et de bon gout auron[t]
„ un souverain mépris.

Beaux arts

Par ce que nous avons dit des poësies du Comte Algarotti il est facile de juger de la sublimité de son génie, et du rang qu'il mérite d'occuper parmi les grands hommes que l'Italie a produits en ce genre. Les succès qui lui attirerent tant d'applaudissemens, loin de le fixer à cette sorte d'etu[de] ouvrirent à son génie actif une carriere plus vaste et plus etendue. Il entre et marche à grands pas dans celle d[es]

beaux

beaux arts, et sur tout de l'art de peindre. La peinture est Soeur de la poësie et se propose le même but, par le ministere de celui de nos sens qui fait le plus d'impression et agit avec plus d'empire sur notre coeur, elle nous présente une illusion flatteuse, et qui intéressant notre sensibilité nous décide en faveur d'une science qui à toujours fait l'occupation des ames nobles et eclairées.

Il ne seroit pas possible de donner une idée bien précise de ce que les amateurs des arts et des sciences appellent bon gout. toujours rélatif aux dispositions de nos sens, et à l'inclination de nos ames, il ne sçauroit etre le même dans tous les hommes qui différent entr'eux dans les jugemens qu'ils portent, ainsi que varient à leurs yeux les objets qui les affectent. Ce qu'on nomme bon gout ne seroit donc que ce sentiment vif et tendre qui à la vue des chefs d'oeuvres de l'art saisit notre ame, l'enleve, et fait sur elle une impression toujours proportionnée à la délicatesse et à la justesse de ses dispositions naturelles et acquises.

Ce sentiment de précision et de justesse etoit comme héréditaire dans le Comte François Algarotti et dans le Comte Bonhomme son frere. Ils le devoient à un pere et à un oncle qui amateurs des beaux arts s'etoient fait un

plaisir de recueillir ce que les grands Maitres avoient produit de plus parfait, dés que l'occasion se présentoit de l'acquérir. Le Comte Bonhomme possede aujourdhui tant d'excellentes peintures, et de desseins originaux que tous les connoisseurs admirent cette immense collection faite avec un choix si judicieux.

C'est dans l'etude presque journaliere de ces merveilles de l'art qu'il à puisé de si vives lumieres et si bien perfection les idées qu'il avoit du beau, qu'il passe aujourdhui pour celui de nos amateurs qui a le gout le plus fin et qui juge le plus sainement des productions des arts qui ont l'imitation pour objet. Et son discernement va si loin à cet egard qu'il lui arrive souvent d'y reconnoitre et d'y faire appercevoir des défauts qui ont echappé aux yeux clairvoyans des meilleurs Artistes.

Le Comte François qui à des talens egaux joignit le loisir d'une vie littéraire, passa plus avant. Il voulut remonter aux premiers principes, il chercha, et à force de raisonnem il parvint à découvrir les vraies sources du bon gout.

S'il est vrai que ce gout soit un don de la nature, qu'il prévienne toutes nos réflexions, qu'il ne puisse s'aquerir ni par l'etude, ni par les leçons des Maitres, il n'en es pas moins incontestable que celui qui jouit du premier avantage d'en etre doué, peut le rectifier et l'épurer

par le moyen des connoissances que nous fournit la philosophie, et l'observation des vrais modeles du beau. Au Sortir de Boulogne où il s'etoit instruit des regles Solides de la plus judicieuse Critique, Le Comte Algarotti ne s'occupa plus que du Soin de chercher ces Modeles. Il n'eut pas de peine à les trouver dans sa patrie. Ces heureux climats ornés et enrichis par le pinceau des Titiens, des Tintorets, des Pauls, et de tant d'autres, lui offroient à chaque pas des chefs d'oeuvres de ces grands artistes qui furent moins les imitateurs que les emules de la nature. Son oeil formé à Boulogne et Son esprit rempli et Satisfait par l'etude qu'il y avoit faite des peintures délicates du Guide, du Guerchin, des Caraches, et de tant d'autres Maitres de cette celebre Ecole, vit et examina la maniere hardie de celle de Venise. Le même dessein le conduisit à Rome, à Florence, à Parme, et dans toute la Lombardie. Il considera tout avec la plus Scrupuleuse attention. Rien ne puts echapper à Son curieux empressement. Il admira les tableaux du Divin Raphaël, de Michel Ange du Correge, et de tout ce que la peinture nous a donné de plus grands Maitres. Il voulut tout voir par lui même, et pour connoitre tout il alloit jusques dans les plus petites Villes d'Italie qu'avoit illustré quelque Artiste de reputation, il les

parcouroit

parcouroit d'un oeil curieux, et quand il y trouvoit quelque morceau digne de mémoire, il en faisoit une exacte description qu'il communiquoit à ceux de ses Amis qui, comme lui, cherchoient à perfectionner leur gout en multipliant leurs connoissances. C'est ainsi qu'il a fait connoitre le mérite et le prix de ces précieu peintures qu'on voit à Fayence, à Forli, à Césenne, à Rimini, à Ravenne, à Pesaro, à Urbin et dans un grand nombre d'autres lieux de la Romagne, presqu ignorées avant lui il les a mises dans tout leur jour, et leur a rendu leur gloire. Dans les judicieuses et sçavantes rélations qu'il en faisoit, il ne se bornoit pas à une simple description du sujet; il entroit dan le détail de tout ce qui en caractérisoit le beau, et il le faisoit avec tant d'intelligence et de précision qu'en lisant ses lettres on croiroit avoir sous les yeux la peinture qu'il décrit. On croit voir l'expression, l'air, la Draperie, la delicatesse du Coloris; en un mot tout ce que le pinceau a de plus séduisant et de plus flatteur. C'est avec la même exactitude et les mêmes graces qu'il nous a rendu les beautés de la fameuse Maison de Campagne de Masera. Batie par Palladio, peinte par Paul, ornée de stucs par Victoria, elle faisoit alors le

Séjour

Séjour de Daniel Barbaro; qu'il exprima l'art ingénieux et l'heureuse imagination qui brillent dans le banquet des Dieux, et dans les nôces de l'amour et de Psiché ouvrage immortel du celebre Raphaël, qu'il nous décrivit les rares productions du Guerchin qu'il alla fouiller à. Cento patrie de cet excellent Maitre, et dans le reste du Boulonnois, et qu'il tira ainsi de l'obscurité et de l'oubli.

On n'admire pas moins la sagesse de son discernement dans les tableaux dont il fit l'acquisition pour la Galerie de Dresde, que dans l'heureux choix des sujets qu'il imagina, et dont il confia l'exécution à Tiepoletto, à Piazzetta, à Pittoni, à Amigoni et à Zuccarelli. Il distinguoit si bien leurs talens qu'il distribuoit à chacun d'eux le sujet suivant le genre auquel il etoit le plus propre. Ainsi Amigoni marchant sur les traces d'Apelle, et d'après le dessein dont Xénophon d'Ephese nous a laissé la description, a sçu par la tendresse de son pinceau nous rendre les traits touchans et les graces naïves d'Abra=come et d'Anzia, lorsqu'à la vue d'Ephese, de la Mer et du Temple de Diane, ils eprouverent pour la premiere fois les traits de l'amour. Ainsi Zuccarelli excellent paysagiste tantôt nous represente l'orateur

Romain

Romain qui non loin de Siracuse démêle et reconnoi
à travers les brossailles le tombeau d'Archimede à la
Sphere et au Cilindre qui y etoient gravés. tantôt
nous fait voir des temples rustiques, des Statues, des
bas reliefs historiés, l'Antre di Silene, le Satire dans
l'ivresse qui rit du tour qu'Eglé et les bergers lui ont
fait comme le raconte Virgile dans ses Eglogues.
A Rome le Comte se donna tout entier à l'etude de
l'Architecture, il y cherchoit, ecrit-il à Zanotti, ces
Superbes restes d'antiquité qui bien qu'en décadence
et presque détruits, laissent encore l'idée de la grandeu
et de l'ancienne magnificence de cette ville eternelle.
Mais sans se laisser eblouir par le nom pompeux
d'antiquité qui en impose toujours aux gens sans
gout et sans connoissance, uniquement touché de ce
que l'antique lui offroit de plus parfait, il ecrivoit à
Tiepolo: Voila à peu près les réflexions que nous
„ faisons sur les plus beaux ouvrages sans nous laisse
„ surprendre à la célébrité des noms. Nous ne cédons
„ qu'à l'empire que la Majesté du vrai a droit d'exercer
„ sur nous. Ensuite saisi et transporté par l'élégance
naturelle qu'il admiroit dans les edifices de Palladio
dont il fut toujours zelé partisan, il ajoute qu'après
avoir

avoir vu le Colisée, l'arc de Titus, le Panthéon, et les ruines du temple de la Paix, il etoit aussi peu touché à la vue des batimens de Bernin et de Borromini qu'il l'etoit de la lecture du Marini et du Testi après avoir lu Virgile et Théocrite.

Pour ne point trop perdre de vue dans la Suite les idées qu'il avoit prises du beau, il voulut avoir sous la main quelques uns de ces grands Modeles qu'on ne trouve que dans cette Capitale de l'Univers. Dans cette Vue il fit peindre le Panthéon par Pannini, et par Pesci la place Trajane, les ruines du temple de la fortune Prénestine et divers autres des plus beaux Monumens. Pour le même usage il fit dessiner par Foschino — quelques unes de ces peintures dont sont ornées les Eglises de la Romagne, et copier avec la plus grande exactitude par Pesci quelques perspectives de la main des meilleurs Maitres de Boulogne, et sur ces perspectives il ecrivit même une lettre où l'on voit une critique fine et judicieuse, et dans le gout à peu près de celle où par les plus fortes conjectures et par des preuves tirées de l'histoire, il fait voir que les anciens — artistes grecs n'ignoroient pas les regles de la perspective; Cette lettre fut bientôt Suivie d'une autre où après avoir

invinciblement prouvé son assertion, il détruit l'objection que la Colomne Trajane sembloit fournir contre lui.

Ces sortes d'etudes le lierent insensiblement avec les Maitres et les Artistes qui en Italie et ailleurs avoient le plus de réputation. Il entra en commerce de lettres avec eux, aussi bien qu'avec les personnes de considération qui amies des beaux arts s'occupoient de leur avancement et de leur perfection. Tantôt il ecrit à son frere qui possedoit un ancien plan de Venise attribué à Albert Durer, et examine qui en est le véritable auteur. Tantôt il exhorte le célébre Zannetti à dessiner les belles peintures dont les pinceaux délicats du Titian, du Giorgion, de Tintoret, de Paul et de Zellotti avoient décoré les façades des Palais de Venise, seul moyen de les conserver et de les garantir de l'injure des ans: Tantôt il se plaint avec amertume d'avoir vu de ses propres yeux à Fontainebleau détruire et anéantir les fameux ouvrages de Nicolino qui y avoit peint les erreurs d'Ulisse, et il détesta ce malheureux jour qui fit à jamais disparoitre le coloris de ce rival d'Homere. Tantôt il loue Beccari d'avoir employé la main d'un habile dessinateur pour nous conserver un morceau

peinture digne de toute la réputation de ce même Nicolino son auteur: Tantôt il condamne hautement l'impéritie de quelques artistes qui contre les principes de la Mécanique, sous pretexte de rafraichir les peintures, les retouchent, et par là ne font que les altérer et les dégrader, en détruisant ces premieres teintes qui lient et unissent les couleurs et forment toute la délicatesse et toute la douceur du Coloris: Tantôt il fait l'eloge de Milord Burlington dont les soins nous ont conservé les anciennes Thermes détruites presqu'aussitôt que découvertes. Tel est le destin de Rome qui autrefois Souveraine de l'Univers et Maitresse des arts est — aujourd'hui redevable aux etrangers de la conservation de ses plus précieux monumens: Tantôt il va lui même à Vicence prendre le dessein des Scenes du Théatre — Olimpique qui etoient pour lors en très mauvais etat: Tantôt dans le transport de son admiration pour Federic dont le génie universel saisit tout, et embrasse la connoissance de tous les beaux arts il ecrit; „ en Allemagne un grand
„ Prince décore sa Capitale qu'il a fait l'ecole de Mars,
„ d'edifices aussi superbes que ceux qui font l'ornement
„ de Rome et de Vicence, et de la même main dont il
„ manie avec tant de gloire la plume et l'epée, il ne
„ dédaigne pas de tenir la regle et le Compas.

C'est

C'est ainsi que le Comte Algarotti par ses instructions qu soutenoit par des exemples, par les eloges qu'il donnoit au bon gout, par la censure du mauvais, et par une brillante collection de morceaux d'elite qu'il forma, fortifia ses prop lumieres, et proposa aux autres un miroir fidele du beau et du vrai. Telles sont les preuves qu'il donna de ce sentim vif et tendre, de cette ardeur infatigable qu'il eut pour ce arts qui dans tous les temps ont eté l'objet de l'applicatio des nations les mieux policées et des personnes les plus spirituelles.

Il ne borna pas là son activité, peu satisfait des Artistes qu lui offroient les villes où il vouloit faire copier les excellens ouvrages qu'il y découvroit, il associa à son etude et à ses voyages Maur Tesi si estimé pour son habileté et son exactitude dans le dessein. Cet artiste plus connu sous le nom de Maurino, à l'aide des conseils de son généreux Mécene qui avoit pour lui les egards les plus marqués, et qui fournissoit abondamment à tous ses besoins, fit de si grands progrés qu'il parvint bientôt à la plus haute réputation, et ne se sépara jamais de son bienfaiteur, C'est ce qu'on lit dans la vie du même Tesi au troisieme tome de la Felsina.

Accompagné de cet habile artiste le Comte alla reconnoi ces rares morceaux de gout si propres à fixer l'attentio

d'un

d'un connoisseur, et à Satisfaire Sa curiosité, il lui fit dessiner des Temples, des Palais, des Maisons, des Arcs, des proportions de perspectives, et entr' autres l'ancien pont de Rimini dont il tira au naturel les plus belles formes. Dans le grand nombre de tableaux dont les Sujets inventés par le Comte furent exécutés par Maurino, il en est un dont nous ne sçaurions nous dispenser de parler. Il répresente le temple de Jupiter Sérapis orné de bas reliefs, de Sphinx et d'un autel, avec des appartemens Sur les cotés, des vues grotesques, un paysage en lointain parsemé de piramides et de palmiers. On ne peut assez admirer l'art avec lequel on a Scu allier les plus curieuses Singularités de l'Egipte à tous les agrémens de la Grece. Nous observerons aussi en passant que Maurino ne fut pas le Seul peintre qui profita des lumieres du Comte Algarotti dont les avis et la correction le firent atteindre à la perfection de l'art, et par conséquent à la réputation que lui acquirent Ses talens et la délicatesse de Sa touche. Le fameux Tiépoletto lui dut l'avantage d'avoir appris à réprimer le feu de Son imagination fougueuse et trop poëtique, et ce fut le fruit des Sages conseils et des judicieux entretiens d'un amateur qui Se faisoit un vrai plaisir de Se rendre utile

à tout le monde.

Lorsque le Comte Algarotti se fut inséparablement attaché Maurino, il voulut à la theorie joindre la pratique, et par le travail de la main exercer son gout et ses talens. Il commença par le dessein, et copia avec une exactitude et une précision surprenante un grand nombre de beaux desseins, entr'autres l'ancienne image de Dante qu'il tira à Ravenne sur le tombeau même de ce poëte. Il travailla aussi de fantaisie, et dessina avec succés des idées pittoresques qu'il avoit imaginées. Au dessein il joignit la gravure, et par la force et la délicatesse de son burin, cet artiste philosophe rendit avec la plus grande vérité les figures dont il exprimoit jusqu'à la finesse des cheveux les plus déliés. Les Bustes de Socrate et de Séneque que nous avons de lui, les têtes, les pierres, les groupes de Viellards qu'il grava sur le cuivre et sur l'etain en fournissent une preuve complette. Ces ouvrages précieux par la main qui les forma furent mis en estampes, et les planches originales où sont gravés le nom du Comte, le temps et lieu où l'ouvrage a eté fait, ne sont pas aujourd'hui le moindre ornement du riche Cabinet du Comte Bonhomme son frere.

il inventa

Il inventa aussi diverses especes de Vases dans le gout antique qu'il fit graver par Maurino. Ils sont tous d'une beauté achevée; On admire surtout celui où l'on voit les Parques assises et occupées d'une pompe funebre qui y est representée. Sur la planche on lit cette inscription en caracteres grecs: Inventé par Algarotti, executé par Maurino.

C'est avec ce fond de théorie auquel le Comte Algarotti avoit joint dans la pratique les observations les plus exactes, qu'il ecrivit son essai et ses lettres sur l'Architecture civile. avec la sagacité d'un vrai philosophe il developpa les principes de cet art, en explique les progrès, et fait voir les abus qui s'y etoient glissés. Il répond aux objections d'un Cinique de nos jours qui se piquant d'etre l'ennemi juré de tout ornement dans les edifices, se faisoit gloire de mepriser tous les batimens tant anciens que Modernes, ceux surtout qu'on regarde comme des Chefs-d'oeuvres, et qui passent pour les modeles les plus parfaits. Il traite des differens ordres, et entre dans le détail des moindres parties tant internes qu'externes qui composent les Temples, les Palais, les Arcs, les Ponts et les autres especes d'edifices. Par la solidité de ses sçavantes instructions il etablit les véritables regles de l'art, et amene l'artiste de

nos jours à ne plus courir après ces ornemens superflus qui anéantissent cette justesse de proportions, cette majestueuse simplicité que Palladio avoit puisée chez les Grecs.
Ces ouvrages furent suivis d'un essai sur l'Académie de France etablie à Rome. Il y combat l'opinion de ceux qui de vive voix et par ecrit soutenoient qu'il etoit inutile aux jeunes Artistes françois de venir en Italie chercher des modeles de dessein, de peinture et de sculpture, puisqu'il y avoit en France des Maitres qui ne le cedoient point à ceux d'en deçà les Monts. Le Comte Algarotti s'eleve avec force contre une prétention si mal fondée. Il fait voir toute la richesse de ces rares trésors enfans du génie de nos anciens Maitres d'Italie; il expose aux yeux des etrangers ces grands et parfaits modeles du vrai beau si peu commun dans leurs florissantes Capitales, si multipliés dans Rome riche héritiere des arts précieux de la Grece, et qui se trouvent même repandus dans les villes un peu considérables de nos heureuses Contrées.
Notre artiste philosophe composa ensuite son essai sur la peinture. Il y ramene l'art à ses vrais principes, et ouvre une voie sure qui peut conduire à la plus haute perfection. profond dans sa Morale, il explique et fait disparoitre les obstacles qui emoussent le bon gout et

retardent

retardent l'exécution et le progrés des beaux arts: Sçavant dans l'anatomie il fait voir de quelle nécessité il est pour un peintre de connoitre parfaitement la configuration des os sur quoi porte toute la structure du corps humain, leurs articulations et leurs jointures, et de sçavoir quel est le jeu et la souplesse des muscles. Sans ces secours il ne lui sera jamais possible de rendre et d'exprimer la force nerveuse d'un homme robuste, cette tendre délicatesse que la nature a donné au corps du sexe foible, et bien moins encore ce potelé qui fait le distinctif des membres des enfans: familiarisé avec les expériences phisiques il nous dit les raisons et nous apprend l'usage de la chambre obscure soit pour les fuites et la diminution des objets, soit pour les grandeurs apparentes de la perspective. Il donne des regles certaines pour la simétrie, l'ordre et la proportion que les parties doivent avoir entr'elles: Consommé dans la théorie de la lumiere, sur un petit nombre de principes clairs et aisés il nous propose une methode facile pour déterminer la force du jour et des ombres, et les nuances du Coloris: Critique judicieux il etablit les loix du costume rélatif aux temps et aux lieux et par ce moyen il fixe l'imagination et reprime les ecarts de l'artiste qui croiroit pouvoir

indifferement

indifferemment mêler dans un tableau les usages et les habillemens de differens Siecles et diverses Nations. Inventif et fécond il nous découvre toutes les Sources du beau qui nous plait et du merveilleux qui nous transporte conduisant Son eleve aux principes de la Mithologie, il fait voir la facilité qu'avoient les peintres de la Grece et de l'ancienne Rome de flatter les Sens par l'image des passions et des travaux de leurs Dieux Matériels et visibles. Ces Dieux, qui differens de figure et d'emploi avoient les mêmes penchans que l'homme et se laissoient entrainer au plaisir, ont fourni d'agréables Sujets aux grands Maitres qui ont travaillé d'après la Fable.

Tantôt ils ont peint les forêts de Diane, les amours furtifs d'Endimion, les chaines d'Andromede, les Coursiers ecumans de l'aurore. Tantôt laissant le pinceau pour le crayon ils ont dessiné les Sombres Cavernes de Pluton, le triste marais, la Sibille, l'impitoyable Nocher qui d'un air menaçant et la rame elevée ecarte au loin sur la rive les morts qui privés des honneurs de la Sépulture cherchent à le fléchir et tendent vers lui leurs mains Suppliantes. Ce dessein dont M. de la Fage est l'auteur, est entre les mains de M. le Comte Bonhomme Algarotti; il est si vif et si animé qu'il pourroit seul illustrer quelque collection que ce fut, il a eté gravé en

cuivre

cuivre par Charles Bianconi.

Toujours rempli de la juste idée qu'il avoit du beau, notre auteur n'oublie rien de ce qu'on peut dire à la gloire de la peinture, et le fait servir à l'instruction du peintre. Dans ses leçons qu'il etaie toujours de quelques exemples, il enseigne à placer avantageusement sur la toile les figures et les objets que l'invention à trouvés. Il donne à l'art de peindre les moyens de s'elever au dessus de lui même, et de passer de l'imitation des choses materielles jusqu'à donner de la couleur aux idées, aux passions et aux mouvemens de l'ame. Par l'attitude on exprime la douleur, la joie, le courroux, la crainte, la douceur. on ecrit sur le front de la figure la pensée, le sentiment de l'objet qu'elle représente. à la simple attitude de Médée, aux simples mouvemens de son visage on reconnoit la compassion d'une Mere tendre melée à toute la fureur d'une femme outragée et qui veut se venger.

Il indique ensuite les livres nécessaires à un jeune peintre. il lui recommande la lecture des poëtes, celle de l'histoire sainte et de la profane, surquoi il donne l'idée d'un tableau dont le sujet tiré de l'histoire Romaine réunit tant de noblesse et de majesté et une tendresse si vive qu'il en est peu d'aussi intéressans. Le Camp des Volsques, le Tibre, les sept montagnes, des soldats, des femmes et des enfans, et les deux principaux personnages Coriolan et sa mere. On peut

assurer

assurer que le Comte Algarotti décrit tous ces objets d'une maniere si forte et si animée que sans le secours de la toile et du coloris il nous les met sous les yeux et nous les rend presque sensibles.

Nous avons une nouvelle preuve de l'heureuse fécondité de son génie inventif dans la multiplicité des sujets qu'il fit exécuter par le crayon exact et précis de Maurino, par le hardi pinceau de Tiepoletto, et par les autres Maitres dont nous avons eu occasion de parler, et plus encore dans le grand nombre de ceux qu'il propose aux artistes, et dont il leur donne l'idée dans ses Lettres. C'est aussi sur son dessin que fut batie la petite Eglise des Religieuses qu'on appelle le dimesse. On admire l'invention et l'elégance de cet edifice, et la celebre Ville de Padoue le met au nombre de ses plus précieux ornemens. C'est lui qui imagina la belle et commode construction d'un Cabinet orné de galeries soutenues par des colomnes et des pilastres d'ordre Corinthien, et tel qu'il décrit dans sa lettre à Prosper Pesci. À la sollicitation du Comte Estherasi il inventa à Dresde des sujets de Statues et de Groupes pour des Porcellaines qu'on destinoit à l'Imperatrice Reine. Nous ne sçavons pas si ce projet a eté exécuté, mais nous en avons le détail dans la premiere de ses lettres sur l'Architecture, et on y trouve des devises —

ingenieuses

ingenieuses et de belles inscriptions, afin dit-il, que tout fût relatif à l'histoire de cette auguste Princesse et en tirât sa force et sa beauté.

Les instructions qu'il continue de donner aux peintres ne sont ni moins sçavantes ni moins judicieuses. Il insiste sur le besoin qu'ils ont de consulter des personnes eclairées, et d'imiter en cela Raphaël qui ne croyoit pas se deshonorer en demandant des conseils au Comte de Castiglione, d'après les idées de qui il travailloit très souvent. Il recommande les egards qu'on doit avoir pour le jugement du public, et fait voir combien l'etude de la bonne critique est nécessaire au peintre; il en donne lui-même un exemple admirable dans le jugement raisonné qu'il porte sur le mérite distinctif des maitres les plus célebres et sur la beauté de leurs ouvrages.

Il met au premier rang les divines productions du rival de la nature, l'Apelle d'Urbin; passant ensuite aux divers talens des autres grands artistes, il vante la délicatesse du naïf et gracieux pinceau du Correge, la douce elégance de Baroche; les vastes connoissances de Michel Ange qui sçut mettre tant de fierté dans ses attitudes, et introduire dans la peinture des sujets terribles. Il exalte la sublimité et la hardiesse de Jules Romain, la vérité et le gout du Titien

qu'on peut appeller le Maitre universel, le feu du Tintoret et la vivacité de son coloris. Il fait sentir le génie et la noblesse de Paul Veronese, la force et l'eclat du Coloris de Jaques Bassan, l'expression animée de Dominiquin, les graces affectueuses du Parmesan et du Guide, il nous rend sensibles la variété et la fierté des Caraches, la forte verité du Guerchin, la charmante légéreté de Salvator Rosa, la fécondité et l'entousiasme de Luc Jordans qu'il appelle le Protée et le foudre de la peinture.

En un mot c'est un ouvrage parfait que les peintres peuvent regarder comme un guide assuré. Il y donne pour l'imitation des regles aussi judicieuses qu'elles sont sures. D'aprés les ecrivains Grecs, Latins, François, Anglois, Italiens, il retrace les ouvrages de la plus célebre antiquité et dans l'exposition qu'il fait de l'heureuse condition des peintres, il emploie toute la force de l'eloquence pour animer la jeunesse à cette agréable etude. Par tout on voit un maitre consommé dans la théorie qui connoit parfaitement la finesse de son art; Un ecrivain pur, vif, elégant, animé qui par le coloris de son stile met la peinture dans son plus beau jour, et nous fait admirer les aimables traits du beau dont son esprit délicat connoissoit si bien tous les charmes.

Un livre si instructif et si classique acquit à son Auteur

une

une grande réputation, même au delà des monts. Nous ne finirions point si nous voulions rapporter les eloges et les applaudissemens dont les Sçavans et les connoisseurs s'empresserent de combler le Comte Algarotti à l'occasion de son essai sur la peinture. Nous nous bornerons à dire que l'Académie de Londres à qui il l'avoit dedié le reçut avec les traits les plus marqués de son estime et du cas qu'elle en faisoit, et que l'auteur reçut de tous cotés un nombre infini de Lettres où on le félicitoit sur sa Science et sur le zele qu'il avoit marqué pour rappeller à leur ancien eclat des Arts qui sembloient propres à l'Italie, et pour encourager le reste de l'Univers à les cultiver. M. Du Tillot Ministre si distingué par l'élévation de son génie, par son affabilité et sa politesse, et qui fait de Parme une nouvelle Athenes, ecrivant au pere Bettinelli au sujet de ce livre, lui dit, „j'y ai reconnu „la touche de son Sçavant auteur et les connoissances „d'un homme célebre qui allie le gout à un profond „Sçavoir. quant à moi je conserverai au milieu de mes „devoirs le gout que j'ai pour les arts, et l'admiration que „je dois à ceux qui, comme M. Algarotti, en parlent „si bien.

Le Comte Algarotti lui-même malgré sa modestie ne put

s'empêcher

s'empêcher de sentir tout le beau d'un ouvrage dont le prix etoit si universellement reconnu, et ecrivant au sçavant Marquis Paoluci, il lui dit au sujet de la dernière edition qu'on avoit fait en Toscane et qui etoit augmentée de beaucoup ,, je vous avoue que cet essai ,, est mon ouvrage favori, qu'il m'a couté bien du temps ,, et que j'y ai travaillé à plus d'une reprise.

D'après le détail que nous venons de faire, et où nous avons taché de donner une idée de la profondeur et de l'etendue des connoissances du Comte Algarotti et de la célébrité de ses ecrits sur des arts si nobles, on ne sera pas surpris qu'il ait eté généralment regardé comme l'homme du monde qui avoit le plus à coeur le progrès et la perfection des beaux arts.

Le premier qui reconnut en lui ces précieux talens fut le grand Frederic, lorsqu'etant encore Prince Royal il chargea le jeune Comte Algarotti qui se trouvoit alors à Londres de faire graver en cuivre des figures pour la henriade de M. De Voltaire avec des vignettes à chaque page, ainsi que le dit M. de Marmontel dans la préface qu'il a mise à la tête de ce poëme. Le Prince Henri de Prusse en avoit les mêmes sentimens et lui ecrivoit en ces termes; ,, Jugez que je rends hommage à la

patrie

„ patrie des beaux arts, et que je m'adresse à celui qui „ en fait le plus bel ornement.

Auguste III Roi de Pologne si connu par sa magnificence le chargea de chercher en Italie ce qu'il y avoit de plus précieux et de plus parfait pour l'ornement de sa galerie de Dresde, la plus riche qu'il y ait en Europe; par ce choix, sage effet de son discernement, ce Monarque crut devoir honorer l'incomparable auteur de ces excellens ouvrages que les préceptes de l'art developpés et etablis sur les principes les plus solides feront toujours regarder comme très utiles aux Peintres et aux Architectes. Ils ne le sont pas moins aux personnes dont l'esprit vif, veut au moins avoir une idée distincte des beaux arts qui répandent tant de charmes et d'agrémens dans la vie civile. Les Grands eux-mêmes peuvent y trouver un guide sur, soit qu'ils se plaisent à la noblesse et à la régularité des Batimens, ou qu'ils veuillent décorer leurs appartemens de ces tableaux à qui la verité de l'expression semble avoir donné la vie et le mouvement, et qui sont bien supérieurs à ces meubles riches et magnifiques qui occupent les yeux un instant, mais qui n'offrent aucune satisfaction à l'esprit.

Le Comte Algarotti lui même pour satisfaire la noble

curiosité

curiosité ne laissa echaper aucune occasion de se procurer
ce qu'il trouva de plus rare et de plus parfait en peinture,
sculpture et gravure. L'ample collection qu'il en fit, jointe
aujourd'hui à celle du Comte Bonhomme son frere, en
forme une si riche et si considérable qu'elle semble de
beaucoup au dessus de la condition d'un simple particulier.
Pour ne rien omettre au sujet de son essai sur la peinture,
nous croyons devoir observer que cet ouvrage a eté souvent
imprimé, et toujours favorablement acqueilli par les
journalistes tant etrangers qu'Italiens qui en ont fait
les plus grands eloges. Mais quand il s'est agi de le
traduire en François, il n'a pas eu un sort plus heureux
que les autres ouvrages du Comte Algarotti. La traduction
imprimée à Paris chez Merlin l'année passée, et à
laquelle on a joint celle de l'essai sur l'académie de
de France etablie à Rome, est remplie de tant de
fautes qu'il n'est presque pas possible d'en soutenir la
lecture. Pour que le lecteur ne nous accuse pas d'en
imposer, nous en rapporterons quelques unes, persuadés
qu'on nous tiendra compte de notre ménagement.
Que dire d'un traducteur qui rend i più de cinque centisti
c'est à dire la plus part des auteurs du seizieme siecle par
plus de cinq cent poëtes! del trecento, du quatorzieme
siecle

Siecle, par du troisieme Siecle. Morbidezza délicatesse par légéreté, Logorare, user, consumer peu à peu, par altérer. Durevolezza durée par dureté. Uomini di Scaltrito ingegno, hommes d'un esprit ~~adroit~~ rusé, par des hommes d'un merite distingué &c.

Mais ce n'est encore rien au prix de la confusion qu'il met dans les phrases dont il renverse entierement le Sens. pag. 212. le texte porte: dello Stile del Correggio traluce alcun raggio nelle opere del Barrochio, benche egli facesse Suoi Studj in Roma, et le traducteur dit: on voit quelques rayons du Stile du Correge dans les ouvrages du Baroche, quoique ce dernier eût etudié à Rome il ne travailloit que d'après la nature. À s'en tenir à la traduction, on croiroit que ceux qui etudient à Rome ne travaillent pas d'après le naturel, ce qui est très faux, puisque cette ecole se pique Sur tout d'une grande exactitude et s'attache principalement à la correction du dessein. Le Sens du texte est que bien que le Baroche eût etudié à Rome, il Suivit la maniere du Correge qui etoit de l'ecole de Lombardie. En parlant du même artiste, l'Italien dit nel dissegno la diligenza Superò il valore di assai, C'est a dire, il y a dans ses desseins beaucoup plus de travail et de Soin que de génie et d'habileté pag. 213.

on traduit

on traduit, l'on voit beaucoup plus de liberté et de facilité dans ses desseins que de correction.

Il y a dans l'original, i poemi di Virgilio, e di Omero sopratutto che de' Pittori è il Rè. C'est à dire les poëmes de Virgile, et sur tout ceux d'Homere qui est le roi des Peintres. Voici la traduction: Les poëmes d'Homere et de Virgile que l'on peut regarder comme les plus essentiels à un peintre. pag. 170. en quoi la faute est d'autant plus grossiere que l'expression dont se sert le Comte Algarotti pour relever la force des images qu'on trouve dans Homere est tirée de Lucien, et que le passage de cet auteur grec est cité au bas de la page: Τὸν αριστον τῶν γραφεων ὁμηρον

Pag. 182. il fait d'un nom appellatif de nation un nom propre et rend uno Spartano par un certain Spartanus ce qui est d'autant plus surprenant que Vegece qui est cité au bas de la page dit expressement Lacedemonium. Mais ce qu'il y a de plus singulier c'est que le traducteur a métamorphosé les deux freres Dossi célebres peintres de Ferrare en deux dos, dont par un excès surprenant de libéralité il fait un cadeau à Michel Ange à Raphaël et au Titien qu'il suppose en avoir grand besoin pour soutenir le poids immense de gloire dont ils doivent etre surchargés.

Voici

Voici les vers de l'Arioste cités par le Comte Algarotti

Due Dossi, e quel che a par Sculpe e colora
Michel, più che mortal, Angel Divino
Bastian, Rafael, Tizian che onora
Non men Cador, che quei Venezia e Urbino.

C'est à dire, Les deux Dossi, et celui qui réussit egalement et dans la Sculpture et dans la peinture, Michel Ange plustôt demi Dieu que Simple Mortel, Bastien, Raphaël et le Titien qui ne fait pas moins d'honneur à Cadore que les deux autres en font à Venise et à Urbin.

Et voici la traduction pag. 202.

Michel Ange cet Artiste qu'on peut mettre plustôt au rang des Dieux qu'à celui des hommes, et qui excelle egalement dans la peinture et la Sculpture auroit besoin de deux dos pour Soutenir tant de louanges; il en est de même de Raphaël et du Titien que Venise, la Pieve de Cadori et Rome honorent et respectent

Il est à remarquer que pour répondre au nombre de ces quatre vers, le traducteur a fait quatre lourdes fautes, y comprise celle des deux dos que nous venons d'observer. Il prend le mot onora dans un Sens actif rapporté aux Villes, au lieu

qu'il

qu'il doit etre rapporté aux personnes. Il a sans aucune apparence de raison, et contre le sens de l'Arioste qui a voulu distinguer la patrie respective de ces trois peintres, mis Rome pour Urbin. Enfin il ne dit mot de Bastien ou Sebastien del Piombo peintre Vénitien qui méritoit bien d'être mis au nombre de ceux qui ont besoin des deux dos dont il les gratifie si généreusement.

Nous n'aurions jamais fait si nous voulions rapporter en détail toutes les bevues qui sont dans cette misérable traduction. Il nous suffit d'en avoir indiqué quelques unes pour faire perdre au traducteur l'envie de faire une traduction complette des oeuvres du Comte Algarotti dont il semble menacer le public, et montrer quel tort on fait aux livres italiens, dont les François et les autres Nations ne peuvent former qu'un jugement désavantageux quand ils les lisent dans des traductions pareilles à celle qui défigure l'essai sur la peinture.

Erudition

Erudition

Si les Sciences sont tellement liées et comme enchainées entr'elles qu'il est bien difficile d'en posséder une sans avoir au moins une légere connoissance de celles qui y ont quelque rapport, on ne sera pas surpris que profond philosophe, poëte sublime, consommé dans la théorie des beaux arts, artiste lui-même, le Comte Algarotti ait à tant de connoissances joint l'erudition la plus etendue et la plus variée. La nature l'avoit doué d'une mémoire si prodigieuse qu'on se souvient encore avec etonnement de l'avoir vu dans sa jeunesse reciter des pages entieres de vers ou de prose qu'il n'avoit fait que parcourir dans le premier livre qui lui etoit tombé sous la main. À cette heureuse disposition il joignit celle de juger sainement de chaque chose, et cette faculté naturelle de son ame fit eclipser tout ce qui auroit pu etre un obstacle à ses progrés dans l'etude des anciens et des modernes. Loin d'imiter ceux qui contens de sçavoir ce que les autres ont pensé, se croient dispensés eux-mêmes de penser et de reflêchir, pour tirer plus d'avantage de l'etude qu'il fit de l'histoire des pensées des hommes, il crut devoir les examiner et les peser. Il voulut même remonter jusqu'à

leur

leur Source pour mieux juger des conséquences qui pouvoient naturellement en résulter.

Une etude si raisonnée supposoit nécessairement la connoissance des langues des Sçavans, c'est à dire, du Grec, du Latin, de l'Italien, du François et de l'Anglois. Nous avons déja vu ses immenses progrès dans l'étude des premieres. Son Iphigénie et surtout l'Epitre dedicatoire de ses Dialogues à Frédéric le Grand offrent à notre admiration une sublimité de pensées egale à la justesse de l'expression, et nous font voir à quel point de perfection il possédoit toute la finesse et toutes les graces de la langue Francoise, et à lire les lettres en Anglois qui subsistent encore aujourdhui dans ses papiers, on conviendra qu'il ecrivoit en cette Langue avec beaucoup d'elégance et de facilité.

Après s'etre rendu ces langues familieres, le Comte Algarotti s'appliqua d'abord à l'histoire des Nations, à laquelle il joignit l'histoire Litteraire; il s'attacha ensuite à la critique, aux belles lettres et à la Mithologie, et l'on peut dire qu'il ne negligea rien pour multiplier ses connoissances et s'acquerir une Science presque universelle. Ce qui nous paroit plus extraordinaire, c'est que la recherche de tant de matieres souvent arides et epineuses ne diminua jamais le feu et la vivacité de son

imagination

imagination, ne refroidit point cette verve poëtique qui brille dans tous ses ouvrages. Son esprit toujours le même conserva dans tous les temps une egale vivacité et une grande sensibilité aux graces du stile. Il avoit trouvé cet art si rare de répandre mille agrémens sur toutes sortes de sujets, et il sçut orner l'erudition la plus profonde des couleurs les plus brillantes.

Nous en avons des preuves incontestables dans les divers essais qu'il donna sur différentes matieres. Dans l'examen de la durée des regnes des Rois de Rome, d'après une exacte discussion de plusieurs passages des historiens grecs et latins, il combat l'opinion assez généralement reçue et confirme le sisteme chronologique de Neuton: Au sujet de la journée de Zama il s'eleve avec force contre le sentiment du Chevalier Follard sur la disposition de l'armée Romaine, et eclaircit le texte de Polibe sur cette importante action qui décida de l'empire du Monde entre Rome et Carthage: il nous apprend la façon de penser et de vivre des Incas, il nous décrit les moeurs et les loix politiques des Peruviens, et l'art avec lequel le premier Législateur du Perou arma la Réligion et la

fit

fit servir à ses conquêtes. Il nous découvre l'avantag
que la politique des Romains sçut tirer du Paganisme,
l'accroissement et l'eclat qu'en recut la majesté de
leur empire, et le lustre qu'il donna à leur vertu féroce
Il explique les différentes vicissitudes que le commerce
effet d'une noble industrie et source de la puissance et du
bonheur des etats, a eprouvées chez les nations ancienn
et modernes. Il expose en peu de mots les sentimens de
Descartes sur la philosophie et la géométrie, et faisant
un espece de parallele entre ce philosophe et Galilée,
Neuton, et quelques autres modernes il releve les
lumieres et les découvertes de ces derniers: Dans
l'essai sur Horace qui est dédié à Frédéric le grand,
il nous donne la vie de ce poëte dont il détaille les
principales maximes et examine quelques production
Voici ce que pense de cet essai M. de Voltaire, et ce
qu'il en dit dans une lettre à l'auteur: Vous parlez
„ d'Horace comme un homme qui auroit eté son
„ intime ami. Il est juste qu'on connoisse à fond les
„ caracteres de ceux auxquels on ressemble.

À ces essais le Comte Algarotti en ajouta beaucoup
d'autres. Par la difficulté qui se trouve à se servir des
langues mortes, il prouve l'indispensable nécessité
d'écrire en sa propre langue. Il démontre que la

rime

rime qui donne tant d'agrément aux productions de peu d'étendue, n'est propre qu'à enchainer l'esprit dans celles qui sont plus longues; qu'elle ne doit etre employée que dans des langues peu abondantes en expressions poëtiques et hardies, en termes sonores et harmonieux, et astraintes aux loix d'une Sintaxe trop sévere; qu'on doit la bannir de la nôtre qui par sa richesse l'emporte de beaucoup sur les autres. Il marque la cause de la lenteur des progrès de la langue françoise, en donne le caractere, et en détaille les proprietés. Il ajoute quelques réflexions judicieuses sur les Académies qui en France et en Italie décident des regles du langage. Il examine les deux fameuses questions, si les peuples doivent les qualités qui les distinguent aux influences du Climat ou à la force de la Législation, et pourquoi les grands génies ne naissent qu'à certains intervalles, et fleurissent dans le même temps. La premiere est discutée avec beaucoup d'erudition grecque et latine, et dans la seconde appuyé sur les conjectures les plus ingénieuses et les plus vraisemblables, il se déclare contre le sentiment de M. Racine.

Outre ces essais le Comte Algarotti rassembla et donna au public diverses pensées sur des matieres de philosophie et de

phisiologie

phisiologie. On y trouve d'excellentes leçons de Morale, et d'utiles préceptes pour la conduite de la vie. Elles sont tirées de l'exemple des anciens peuples et des moeurs de nos jours. On y découvre le caractere de l'auteur qui dans ces maximes rendues en peu de mots et d'un stile simple et sans les pompeux ornemens de l'eloquence n'a fait que nous donner ses propres sentimens.

Dans les lettres de Poliante à Hermogene qu'il ecrivit au sujet de la traduction de l'Enéide par Annib. Caro, dont nous avons déja eu occasion de parler, il fait une critique sensée et judicieuse des bévues qui ont echappé à ce traducteur qui souvent n'a pas rendu le sens de Virgile, ou qui l'a rendu mal, et avec une ennuyeuse prolixité aussi blamable que ses fautes grossieres contre les regles du costumé. C'est à l'occasion de cet ouvrage plein d'erudition et d'excellens préceptes sur l'art poëtique en général que Jaques Gray lui adressa des vers Anglois, dont voici à peu près le sens.

Veus-tu mettre Virgile à l'abri des Censeurs ?
à cette sage et profonde critique
qui te fit dans Caro remarquer tant d'erreurs

joins

joins ta divine Verve et ton feu poëtique,
prenant en main la trompete heroïque
du Chef des Phrigiens célebre les Combats:
ainsi tes chants, cher Cigne de Padoue
feront revivre en vos climats
le fameux Cigne de Mantoue.

Il publia aussi plusieurs discours sur des objets politiques et militaires. Il en adressa trois au Comte Bonhomme son frere, et les autres à differens amis. Ses réfléxions judicieuses sur la constitution des Etats, sur les causes et les evénemens de la derniere guerre et les conditions de la paix, jointes à l'Epigraphe tirée de Ciceron qu'il a mise à la tête doivent les faire regarder comme le fruit de l'etude immense qu'il avoit fait de l'histoire, et de ses entretiens avec les personnes les plus eclairées et les mieux instruites en ce genre.

Ces discours furent bientot suivis de ses lettres Militaires. Dans ce fameux ouvrage il développa la doctrine de Machiavel sur l'art de la guerre, et reduisant les regles de l'ancienne milice à un petit nombre de principes bien liés, et aux conséquences qui en resultent naturellement, il en forme un sisteme raisonné et

relatif

rélatifs aux usages de nos jours. Contre les imputations du Chevalier Follard il prend la défense de l'auteur Toscan, qui le premier a tiré de Végece, de Polibe et des autres historiens ce qu'il a ecrit sur la Science Militaire, et que depuis lui les ultramontains n'ont fait que copier dans les ecrits qu'ils ont donnés sur cette importante matiere.

Ces Lettres furent extremement applaudies par les Maréchaux Keith et Schwerin à qui l'auteur les avoit communiquées, comme à de parfaits connoisseurs dont il convenoit de s'assurer le suffrage avant que de les mettre au jour. Le Prince Henri de Prusse qui connoissoit si bien et la théorie et la pratique de l'art de la guerre, donna à l'auteur les eloges les plus mérités et lui en ecrivit en ces termes.

„ Les Lettres militaires sont enfin arrivées à ma
„ grande satisfaction. elles ont passé par la Silésie,
„ c'est pourquoi j'ai eté privé de l'agrément de les
„ recevoir plustôt, Mon nom que vous avez placé à
„ la tête de l'ouvrage orné des plus brillantes fleurs,
„ donne lieu à ma sensibilité de reconnoitre l'estime
„ que vous avez pour moi. J'ai ensuite le plaisir
„ d'admirer comment vous sçavez manier differens

Sujets

„Sujets. Après avoir mis Neuton à la portée des
„ paresseux et des ignorans, vous volez à Cithere, et
„ c'est là où le Sexe reclame en faveur de sa Nation
„ le prix de la beauté, que trois Nations les plus célebres
„ y tiennent le congrès pour apprécier la faveur que
„ les graces ont répandue sur chacune d'elles. Tout à
„ coup vous quittez les fleches de l'amour pour donner
„ carriere aux réfléxions que le livre de Machiavel
„ vous donne occasion de faire. Vous embellissez le
„ Sujet que vous traitez, par tout ce que l'érudition
„ a de plus sublime sur cette matiere. La tactique
„ militaire n'offre rien d'agréable en elle-même.
„ C'est un champ aride que vous cultivez. C'est l'art
„ de tuer que vous présentez sous toutes les formes, et
„ que vous rendez aussi intéressant que Polibe. Si vous
„ joigniez la pratique à la theorie que vous avez
„ acquise, vous trouveriez peut-etre que les sistemes
„ les mieux arrangés sont susceptibles de bien des
„ corrections, lorsque l'expérience nous eclaire. les
„ Canons que bien de grands Généraux ont prétendu
„ ne pas estimer, ont pourtant renversé plusieurs
„ ordres de bataille dont l'arrangement auroit paru

merveilleux

" merveilleux sur le papier. Actuellement les armées
" trainent trois à quatre cent pieces de Canon de tout
" espece de calibre avec elles. On tire à Mitraille
" jusqu'à mille pas de distance. On a les Obusiers
" qui font un effet qui n'est pas à mépriser. Lorsque
" les Canons sont mis en batterie, un Camp ne
" ressemble pas mal à une forteresse. Ajoutez-y les
" retranchemens qu'on fait dans les positions qu'on
" veut maintenir, et le choix du terrein qu'on veut
" occuper; Car je ne crois pas me tromper si je
" pense qu'on reflechit aujourdhui beaucoup plus sur
" le local du terrein que par le passé. Les Camps bien
" choisis pour defendre un poste considérable, sont
" quasi hors d'atteinte, à moins qu'on ne puisse
" entierement les tourner. Toutes ces circonstances
" donnent lieu à l'observation suivante que le choc des
" armées entieres est très rare, que la valeur emporte
" difficilement un poste quand il est bien choisi, que
" ceux qui s'y tiennent mettent leur cavallerie en
" reserve; d'où il s'ensuit que les combats de Cavalerie
" à moins qu'ils n'arrivent par escadrons, sont très
" rares dans un jour de bataille, où la Cavalerie
" Victorieuse donne dans l'infanterie, et celle du vaincu

fait

„ fait retraite. Il y a bien des exceptions dans le
„ détail, mais guere dans le tout ensemble. Insensiblement
„ je suis entrainé à parler sur la maniere dont on
„ s'egorge. Qu'il seroit heureux si on trouvoit l'art
„ de porter les hommes à s'aimer en freres! quelle
„ sagacité ne faudroit-il pas pour faire parler dans
„ leur coeur l'importante leçon que fit Cineas à
„ Pirrhus! c'est une entreprise digne de votre
„ attention, laquelle tiendroit une place distinguée
„ dans le reste de l'humanité. Je suis avec toute la
„ consideration, Votre très affectionné ami et serviteur
„ Henri.

Le Comte Algarotti publia ensuite un discours peu long à la vérité, mais sçavant sur le poëme de l'art de la guerre. Il en expose le sujet et la disposition, et dans un Commentaire lumineux il fait appercevoir toute la beauté des descriptions, et toutes les graces du stile de cet homme rare dont la moindre qualité est d'etre Monarque, ainsi que le disent avec tant de justice les auteurs de l'Enciclopédie, article Politique. Nous lui devons aussi un essai de l'histoire métallique de Russie, preuve complette de son gout pour les inscriptions de l'antiquité, la vie de Benoit Pallavicini qui est

ecrite

ecrite avec beaucoup d'elégance, et diverses Lettres qu'on trouve au Sixieme et Septieme tome de l'edition de Livourne. On admire Sur tout l'erudition répandue dans celles qu'il ecrivit au Sujet du César de M.r de Voltaire. elle est à la tête de cette tragédie dans toutes les editions qu'on en a faites; Mais elle est dans quelques unes en Italien telle que l'auteur l'a composée, dans d'autres on a cru devoir la donner traduite en françois. M. de Voltaire fut Si flatté de cette lettre que Sur la fausse Supposition que le Comte Algarotti l'avoit retirée, il lui en porta Ses plaintes par l'entremise de la Marquise du Châtelet. Voici les termes dont Se Sert cette Dame dans une lettre qu'elle lui ecrivit lorsqu'il etoit à Paris.

„ On mande à M. de Voltaire qu'on va lui envoyer
„ le jules César, et que la lettre Italienne n'y est pas.
„ Il avoit mandé que Sans cette condition il ne
„ vouloit pas qu'il fut imprimé. Il craint que ce
„ ne Soit vous qui vous Soyez repenti de l'honneur
„ que vous lui aviez fait. Il est certain qu'on ne
„ pouvoit lui faire un plus grand tort que de le
„ priver, de recevoir une marque publique de
„ votre amitié et de votre estime, et il le Sent
„ bien vivement.

Nous

Nous nous Sçaurions mauvais gré d'avoir passé sous silence les lettres qui contiennent la rélation de son voyage de Russie, dont une partie est adressée à Milord Hervej et l'autre au Marquis Maffei. Il y décrit les choses rares et curieuses qu'il y a vues, les lieux où il aborda, les qualités naturelles du pays qu'il a parcouru. Il y parle de l'importance des places de guerre et des principales Villes, de la Sanglante guerre qui s'eleva en 1735. entre les Russes et les Turcs. Il entre dans le détail de la conduite et des entreprises du Comte de Munich. Il nous y apprend quels sont les interêts, la puissance, les forces de terre et de mer de ce vaste Empire, quels sont les avantages qu'il retire du commerce. À son recit il joint quelques observations sur la Mer Baltique et sur la Mer Caspienne. Comme à son retour de Petersbourg il passa par Dantzic et par Hambourg, et qu'il eut occasion de voir Dresde et Berlin; il nous donne une juste idée de ces deux Cours, et la soutient par des réflexions judicieuses sur les richesses de la Saxe, et sur la maniere dont le feu Roi Fréderic Guillaume gouvernoit ses etats tant dans le militaire que dans le Civil.

Nous

Nous croyons pouvoir assurer qu'il y a peu de rélations de voyage aussi instructives et aussi amusantes que ces Lettres. Outre les graces et la beauté de son stile, on ne peut assez admirer la vivacité des descriptions, tout y est raconté en peu de mots et avec une grande clarté, on y trouve même une variété qui en rend la lecture très agréable.

Ces Lettres traduites en françois parurent à Paris en 1749 conjointement avec l'essai sur la durée des regnes des Rois de Rome. Il est vrai que cette traduction n'est pas si défectueuse à beaucoup près que celles du Neutonianisme pour les Dames, du Congrès de Cithere et de l'essai sur la peinture, desquelles nous avons rendu Compte; mais il faut convenir que l'inégalité du stile, son peu d'élégance et les expressions peu françoises qui s'y trouvent trop souvent, le déparent beaucoup aux yeux du Lecteur. D'ailleurs celui qui les a traduites n'entre pas toujours dans le vrai sens de l'auteur. Il ose même quelque fois ajouter au texte ou en retranc[her] en un mot cela sert à vérifier ce que le Comte Algarotti ecrivoit au Comte Mazzuchelli: à l'egard des

„ des traductions qu'on a fait de mes ouvrages,
„ je vous assure que je suis né sous une etoile
„ bien malheureuse.

Enfin le Comte Algarotti donna un essai sur la maniere de reformer le théatre de l'Opera. Il y expose dabord les progrès et les causes de la décadence de la Musique. Il etoit juge compétent dans cette matiere, et il possedoit parfaitement cette Science. Il en avoit appris la théorie dans les principes des rélations du temps et des loix du mouvement qu'il etudia dans Galilée et d'autres célebres Mathématiciens, et il y joignit la pratique soutenue par un exercice habituel. Il y etablit ensuite des regles pour le chant et la maniere dont on doit rendre un recitatif. Il décide quelle doit etre l'accompagnement et l'appareil des Danses et des Ballets, la forme des décorations, la disposition de la Scene et de tout ce qui peut contribuer à l'ornement du théatre. Il donne des préceptes rélatifs au Poëme Dramatique, sur tout au choix du sujet qui doit plaire et toucher. Il condamne tout ce qu'on pourroit y hazarder de contraire à la raison; défaut assez commun dans cette espece de production.

Plusieurs

Plusieurs grands Princes entrerent dans ses vues, et sur ses idées chercherent à donner au Théatre un nouvel eclat. en 1759 on mit sur la Scene de Parme divers sujets que l'on y exécuta avec un succès qui répondit parfaitement à la magnificence des décoratio[ns] dont il avoit fourni le plan et les desseins. Le Duc lui fit l'honneur de l'inviter à ces Spectacles qui furent pour toute la Cour un sujet de surprise et d'admiratio[n] Auguste III Roi de Pologne l'appella de Dresde à Huber=bourg pour regler la Scene et donner un plan de décoration qui convint à la Didon, qui y fut représent[ée] avec le plus grand succès, et à l'entière satisfaction de ce Monarque.

Frederic Le Grand qui connoissoit le gout du Comte Algarotti, voulut le consulter sur l'embellissement projetté de son theatre de Berlin. Ce Prince qui dans son loisir s'etoit amusé à former le plan d'un Opéra qu'il avoit porté jusqu'à la distribution des Scenes, le lui envoya avec la lettre suivante: Voici un Caneva[s] „ très en abrégé de l'Opéra de Coriolan, je me suis „ assujetti à la voix de nos Chanteurs, au caprice des „ décorateurs et aux regles de la musique, je vous „ prie de la faire etendre par Filati, mais d'avoir l'oeil

qu'il

„qu'il n'y ait de longs récitatifs que dans la Scene cinquiéme
„du troisieme acte. Quant aux pensées je vous prie de les
„lui fournir, et de faire que cette piece tienne un peu de la
„Tragédie françoise. Soyez le Promethée de notre poëte,
„Soufflez-lui ce feu divin que vous avez pris dans les
„Cieux, et que votre inspection suffise à produire d'aussi
„belles choses que les grands talens en ont pu mettre
„au jour. Le Public et moi vous aurons l'obligation
„d'avoir illustré notre Spectacle et de nous avoir fourni
„des plaisirs raisonnables.

Voila tous les ouvrages qui sont sortis de l'heureuse et féconde plume du Comte Algarotti, imprimés plusieurs fois séparément, et réunis aujourd'hui à ses Dialogues, aux poësies, aux essais, et aux Lettres sur la peinture et sur l'Architecture, ils forment les huit volumes de l'edition de Livourne. Il seroit à souhaiter qu'on y eût joint environ soixante et dix lettres ecrites à plusieurs Sçavans. L'auteur qui y avoit mis la derniere main les avoit fait passer à l'imprimeur, et on ignore pourquoi elles n'ont pas eté données au public. L'Erudition profonde et variée que l'on y admire nous fait esperer que pour l'honneur de l'Italie et l'avantage des gens de Lettres, on donnera bientôt une edition complette des oeuvres du Comte Algarotti, dans

laquelle

laquelle ces Lettres seront insérées dans l'ordre qui leur convient.

Il nous reste encore en manuscrit la vie de César ou l'histoire du Triumvirat de César, Crassus et Pompée. Cet ouvrage seroit des plus utiles tant parcequ'il eclaircit un point des plus intéressans de l'histoire Romaine, que par les réflexions politiques dont il est rempli, et par le parallele qu'on y trouve de ces temps et de celui de nos jours. C'est une veritable perte pour la république des Lettres que la mort prématurée de l'auteur ne lui ait pas permis d'y mettre la derniere main. Fréderic le Grand souhaitoit avec ardeur de le voir achevé. Voici la lettre qu'il ecrivit au Comte Algaro qui etoit alors à Londres occupé à y travailler.

Poursuivez vos travaux, aimable Algarotti,
Votre feu généreux ne s'est point ralenti,
et quittant le Compas, déja sous votre plume
pour l'honneur des Romains s'epaissit un Volume
L'Univers est pour vous un jardin bigaré
peint par l'email des fleurs, et de fruits decoré,
où toujours voltigeant en abeille légere
Vous butinez le miel de parterre en parterre,
et preparez pour nous des sucs si bienfaisans.

Que ne

que ne promettent point tous vos heureux talens !
pour vous le grand Neuton ressuscite à Venise,
Jules César renait aux bords de la Tamise.

» Je souhaite que Jules César conduit par son auteur
» puisse arriver bientôt à Berlin, et que j'aie le plaisir
» de l'applaudir en votre présence.

Nous avons aussi dans ses papiers un recueil de lettres importantes et secretes, des mémoires partie manuscrits et partie imprimés, des relations fideles, des plans de campemens et de batailles. C'etoient des matériaux qu'il avoit preparés pour l'histoire de la derniere Guerre qu'il s'etoit proposé d'ecrire. Ces pieces sont en si grand nombre et si precieuses qu'il est impossible de n'etre pas penetré de la plus vive douleur de les voir devenues presque inutiles. Tout ce qu'on pourroit souhaiter, seroit qu'elles tombassent entre les mains d'un ecrivain judicieux et eclairé. Il y trouveroit un fond excellent pour un fort bon ouvrage, et en ce cas l'Italie auroit obligation et à qui auroit disposé les matériaux, et à qui les mettroit en oeuvre.

Que ce souhait s'accomplisse ou non, il sera toujours vrai de dire que jamais personne n'ecrira les hauts

faits

faits de Frédéric le Grand aussi dignement que l'auroi fait le Comte Algarotti, à moins que cet Auguste Monarque n'ecrive lui-même ses Commentaires et ne devienne son propre historien.

honneurs recus de la part des Princes et des Scavans

L'Occasion que nous avons eu de parler des emplois que divers Princes confierent au Comte Algarotti, des Lettres qu'ils lui ecrivirent, de l'estim qu'ils eurent pour sa personne et pour ses talens, et des offres avantageuses qu'ils lui firent dans la vue de l'attirer chez eux, nous a conduit insensiblement aux honneurs qu'il a recus dans les Cours. Une experience constante nous apprend que les personnes d'un génie heureux, d'une imagination vive et hardie et d'un caractere noble et elevé, prennent rarement le parti d'une vie obscure et retirée. S'ils cherchent quelquefois la solitude, c'est uniquement lorsqu'ils veulent se livrer à l'applicatio qu'exige l'etude, ou dans ces momens inévitables mai courts, que dégoutés du tumulte et de la multiplicité de objets, ils croient trouver dans la retraite un remede

à leur

à leur ennui. Aussi voyons-nous que dans tous les ages, la pluspart des philosophes et des gens de Lettres se sont plûs dans la pompe et l'eclat des grandes Villes, et c'est moins à une vie eloignée du commerce du monde que nous devons leurs plus beaux ouvrages, qu'à la puissante et flatteuse protection dont les grands daignoient les honorer.

Le Comte Algarotti reunissoit en sa personne tous les talens propres à le rendre l'ornement de son siecle, qu'il pouvoit enrichir de tant d'excellens ecrits sur la philosophie, la poësie, les beaux arts, et presqu'en tout genre d'erudition. Il etoit donc bien juste que dès la fleur de son age, un bonheur egal à son mérite extraordinaire lui ouvrit une vaste et brillante carriere où les applaudissemens du plus Auguste des Mécenes soutinssent en lui le desir qu'il avoit de s'immortaliser.

Entre les glorieux avantages qui accompagnent la supreme puissance il y en est un bien précieux, mais que la flatterie et la dissipation qui regne dans les Cours ne rendent que trop souvent inutile. C'est de pouvoir exciter les particuliers et les porter aux

grandes entreprises, déveloper et faire germer les semences fécondes que la nature a mis dans quelques ames heureuses et choisies. Ces hommes rares dont la gloire fait le principal objet, poussés par une noble ambition, portent au loin leur renommée et inspirent en même temps de l'amour et de l'admiration pour le Prince qui les protege; digne prix de la généreuse bienfaisance des Souverains pacifiques. Pénétré de la vérité de ces principes, Fréderic Le Grand se fit un mérite de peupler son palais de Philosophes. Il voulut avoir auprès de sa personne les Maupertuis, les Eulers les Voltaires, les Dargens. Sa gloire n'avoit pas besoin de ces secours. Un Roi qui après les plus glorieux exploits a donné la paix à l'Europe, qui chérit et cultive les beaux arts, un Roi Philosophe, législateur, Poëte, Orateur, Critique, historien, ne doit qu'à lui-même l'eclat dont il brille, et qui rejaillit sur ses peuples fortunés. La posterité qui voudra juger du possible sur les temps les plus heureux de l'ancienne Rome aura peine à croire les merveilleuses actions de cet Auguste Monarque. Elle soupçonnera d'exagérations outrées le recit de tant de prodiges dont nous sommes les témoins, et elle ne sera que trop excusable.

Qu'on

Qu'on se rappelle les Antonins, les Marcs Aureles, les Severes, qu'on lise l'histoire des plus fameux Empereurs qui aux vertus guerrieres ont scu allier l'eloquence la plus persuasive, la connoissance la plus profonde de la philosophie, le zele plus ardent pour la justice, y trouvera-t-on l'idée d'un Prince Soldat et Capitaine, qui aux plus heureuses dispositions de l'esprit et du Corps ait joint l'intrépidité, l'activité, la prudence &c. d'un Prince d'une si grande egalité d'ame que dans l'incertitude des evenemens de la guerre, au milieu de cet embarras tumultueux qui accompagne la victoire, ou de ce triste et morne silence qui suit une défaite, il a eté assez maitre de lui-même pour ecrire des Lettres badines et des vers enjoués tels que ceux qu'en pareilles circonstances Fredéric a adressés au Comte Algarotti &c. d'un Prince infatigable qui dans le sein de la paix uniquement occupé du bonheur de ses peuples et du gouvernement de ses Etats dont il a reculé les frontieres, profite du peu d'instans que lui laissent tant de soins pour répandre l'aménité la plus riante sur les plus sublimes leçons de la morale, traiter dans une langue qui lui est etrangere des sujets que personne avant lui n'avoit osé toucher &c. Voila ce qu'on admire dans ses

Epitres en vers, dans ses Odes où brille le feu le plus poëtique, dans son divin poëme sur l'art de la Guerre, noble sujet que les Muses avoient reservé à Frédéric. Ce n'est pas seulement par la poësie que cet incomparable Monarque a fait tant d'honneur à l'humanité. Critique judicieux il s'est elevé contre les principes séduisans de Machiavel, et en a combattu les dangereuses erreurs. Zêlé partisan de la vérité la plus exacte, il a ecrit les memoires de son auguste Maison sans se prêter à l'illusion de ces généalogies fabuleuses dont les grands se laissent si souvent eblouir. Orateur véhément on sent dans ses discours une eloquence mâle et persuasive qui subjugue les esprits et entraine les coeurs. Sage Législateur, par un petit nombre de loix puisées dans les sources de la saine morale et de la vraie jurisprudence il a mis un frein à la ruineuse inquiétude des plaideurs, et un terme aux procés que la chicane avoit trouvé le moyen de rendre eternels: Enfin protecteur généreux et pere tendre des beaux arts, il a daigné les cultiver, il a travaillé à leurs progrès et à leur avancement avec tant de succés, qu'on voit aujourd'hui l'entier accomplissement de ce que dans les premiers jours de ce regne glorieux avoit predit le

Comte

Comte Algarotti : Athenes et Rome renaissent dans Berlin

Un Prince qui avoit un gout si decidé pour les Sciences et les beaux arts ne pouvoit guere avoir de l'indiférence pour ceux qui y excelloient. Mais il ne se contenta pas d'imiter les Souverains qui se bornent à jetter quelques regards favorables sur les Sçavans et à les honorer de leur protection. Fréderic au milieu des occupations inséparables de la Royauté, les appelle des Pays les plus eloignés, il pourvoit à leurs besoins avec une magnificence digne de lui, il les considere, il les aime, et le Comte Algarotti est celui qui reçut les temoignages les plus marqués de cette bienveillance et de cette considération.

A son retour de Petersbourg le Comte Algarotti passa par Berlin. C'étoit là que l'attendoit le génie des Lettres pour le présenter à Fréderic. Ce jeune Prince dans son loisir philosophique de Reinsberg s'occupoit à acquerir ces vastes connoissances et ces Vertus sublimes qu'aucun Siecle aucune Nation n'avoit encore vu réunies briller sur le même Trône.

Le Comte Algarotti parut dans cette Cour sans autre introducteur que la réputation qu'il s'etoit acquise par

son

Son Sçavoir et Ses ouvrages. Tout parloit en Sa faveur. une douce persuasion qui couloit de Ses levres, une eloquence vive et animée qui eclatoit dans Ses yeux et rehaussoit les agrémens de Sa personne, une heureuse phisionomie qui annonçoit la grandeur de Son ame et la douceur de Son caractere, une aimable modestie jointe à une noble hardiesse, cet air libre et degagé qui convient Si bien à un jeune homme aussi distingué par Son mérite que par les avantages de la fortune.

Il ne passa à Reinsberg que huit jours qui furent remplis par les conversations litteraires et philosophiques qu'il eut avec ce jeune Prince qui dés lors auroit voulu le fixer auprés de lui, et ce fut dabord aprés Son depart que commença ce commerce de lettres Si rare entre un Prince et un particulier, où Sans orgueil d'un côté, Sans bassesse et Sans flatterie de l'autre, ils Se communiquoient leurs plus Secretes pensées, et Se découvroient avec ingenuité les plus intimes Sentimens de leur coeur.

Ce fut deslors que ce Prince conçut pour le Comte Algarotti cette haute estime et cette bienveillance dont il l'honora toujours depuis. Comme elle etoit fondée Sur les qualités de l'esprit et du coeur qui chaque jour Se manifestoient avec plus d'eclat, pendant vint cinq

ans

ans qu'elle a Subsisté elle n'a jamais eprouvé le moindre changement. La mort même n'a pu la diminuer, et cet Auguste Monarque a voulu rendre les honneurs les plus eclatans aux froides cendres du philosophe qu'il aimoit. Nous en parlerons plus en détail.

Voici la premiere lettre dont Fréderic encore Prince héréditaire honora le Comte Algarotti. elle est dattée de Reinsberg et adressée à Londres: Heureux Sont les
„ hommes qui peuvent jouir de la compagnie des gens
„ d'esprit! plus heureux Sont les Princes qui peuvent les
„ posséder! je n'oublierai jamais les huit jours que vous
„ avez passé chez moi, beaucoup d'etrangers vous ont
„ Suivi, mais aucun ne vous a valu, et je crois bien qu'
„ aucun ne vous vaudra. Je ne quitterai pas Sitôt ma
„ retraite où je vis dans le repos et partagé entre l'etude
„ et les beaux arts. Je vous prie que rien n'efface de
„ votre mémoire les Citoyens de Reinsberg. Prenez-les
„ d'ailleurs pour ce qu'il vous plaira, mais ne leur faites
„ jamais injustice Sur l'amitié et l'estime qu'ils ont
„ pour vous. Je Suis, Mon cher Algarotti, votre très
„ fidellement affectionné Federic.

A cette premiere lettre nous ne Sçaurions nous

dispenser

dispenser de joindre la Seconde, parcequ'en même temp
qu'elle fait l'eloge du Comte Algarotti, elle est une
preuve autentique de la bonté, de l'esprit et du coeur
du Prince qui l'ecrit. Je compte d'achever dans trois
„ Semaines mon Prince de Machiavel, si vous vous trouv
„ encore vers ce temps à Londres, je vous prierai de
„ prendre sur vous le soin de cette impression. J'ai fait
„ ce que j'ai pu pour inspirer au genre humain de
„ l'horreur pour la fausse sagesse de ce politique. J'ai mi
„ au jour les contradictions grossieres dans lesquelles il es
„ avec lui même, et j'ai taché d'egayer la matiere aux
„ endroits qu'il m'a paru convenable. On instruit toujou
„ mal lorsqu'on ennuye, et le grand art est de ne point
„ faire bâiller le lecteur. Il ne falloit point la force
„ d'Hercule pour dompter les monstres de Machiavel,
„ ni l'eloquence de Bossuet pour prouver à des etres
„ pensans que l'ambition démesurée, la trahison, la
„ perfidie et le meurtre etoient des vices contraires au
„ bien des hommes, et que la véritable politique des Roi
„ et de tout honnête homme est d'etre bon et juste. Je
„ suis ravi de ce que vous conservez encore le souvenir du
„ endroit où l'on eternise votre mémoire. Vous etes imort

chez

„ chez nous, et le nom d'Algarotti périra aussi peu
„ à Reinsberg que celui du Dieu Terme chez les
„ Romains. Je regarde les hommes d'esprit comme des
„ Séraphins en comparaison de ce troupeau vil et
„ méprisable des humains qui ne pensent pas. J'aime
„ à entretenir correspondance avec ces intelligences
„ Supérieures, avec ces etres qui seroient tout-à-fait
„ Spirituels s'ils n'avoient pas de corps. Ce sont l'elite
„ de l'humanité. Je vous prie de faire mes amitiés à
„ Milord Baltimore dont j'estime véritablement le
„ caractere et la façon de penser. J'espere qu'il aura reçu
„ mon epître sur la liberté de penser des Anglois. Souvenez-
„ vous des amis que vous vous etes faits ici en vous
„ montrant simplement, et jugez de ce que ce seroit si
„ nous avions le plaisir de vous posséder toujours. Je suis
„ avec une véritable estime, mon cher Algarotti, votre
„ très affectionné Federic.

Telles etoient les gracieuses et tendres expressions dont se servoit ce prince incomparable dans ses lettres au Comte Algarotti, et jamais ni le tems, ni le plus haut degré d'élévation n'y ont apporté le plus léger changement. A peine y avoit-il quatre jours que l'heureux destin de la

Prusse l'avoit fait monter sur le Trône, que de sa propre main il ecrivit au philosophe son ami pour lui faire part de son avénement, et lui temoigner dans les termes les plus affectueux l'impatience qu'il avoit de le revoir. Sur une invitation si honorable et si flatteuse le Comte partit de Londres et se rendit à Berlin. Ce fut là qu'il continua d'etudier à la Cour et, pour ainsi dire, aux côtés de ce Monarque dont il admiroit les ingénieuses productions, et à qui il communiquoit ses ouvrages. Dans le séjour brillant de la Cour, dans la douce tranquillité des maisons de plaisance, dans les voyages publics et particuliers le Comte Algarotti fut toujours l'inséparable compagnon, le confident intime, le fidele interprete des pensées de Fréderic, qui se dépouillant pour lui de tout l'eclat de la Majesté, l'associa à ses etudes, l'admit à ses conversations, à sa table, le conduisit avec lui aux spectacles. Ses bontés allerent si loin qu'elles semblerent avoir approché du trône les vertus et les talens d'un philosophe, et réuni deux etats entre lesquels la fortune avoit mis un intervalle infini, la grandeur suprême, et la condition d'un particulier. On a autrefois admiré la gloire d'Areus philosophe d'Aléxandrie, parceque César l'avoit distingué de ses concitoyens par les marques d'une estime et d'une considération particuliere, et qu'il avoit voulu l'avoir à ses

côtés

côtés lorsqu'après ses Victoires il fit son entrée dans cette Ville. Nous ne sçavons pas si la Vénération que l'on doit à la jalouse antiquité permet de comparer notre philosophe à celui d'Alexandrie, et de mettre en parallele César triomphant avec toutes les forces de l'Europe et Frédéric dont M. D'Alembert a dit avec tant de Vérité

On voit l'Europe réunie
pour le combattre et l'admirer.

Mais nous pouvons assurer que le grand jour où le Comte Algarotti eut en 1740. l'honneur d'accompagner le Roi qui alloit se faire couronner à Konisberg, fut pour lui un jour bien brillant et bien glorieux. Il y parut sur la galerie à côté de ce Monarque, mêlé et presque confondu avec les Princes du Sang Royal de cette puissante et belliqueuse Nation. Là au milieu des cris de joie et des applaudissemens de tout un peuple accouru pour voir et admirer son auguste Maitre, il jettoit à pleines mains de l'argent marqué au coin de Frédéric, ou plustôt à celui de la philosophie couronnée.

Ce fut cette même année à jamais mémorable par le commencement d'un regne si glorieux, que ce Monarque le créa Comte du Royaume de Prusse, grace qu'il etendit à son frere et à leur posterité: de sorte que la Maison

Algarotti déja distinguée par ses richesses et par ses alliances dut aux Lettres et à la vertu, le nouveau lustre qu'elle reçut, et le titre de Comte qu'elle prit alors en vertu des Lettres Patentes du Roi reconnues et autorisées par le Sénat de Venise.

Tant de bienfaits si propres à exciter dans le Coeur du Comte Algarotti les Sentimens les plus vifs de la reconnoissance, n'empêchoient qu'il ne fut encore comme etranger à la Cour de Berlin. Le Roi voulant l'y fixer entiérement et se l'attacher par les liens les plus forts, le declara Chambellan en 1747. et en même temps le nomma Chevalier de l'ordre du Mérite; graces d'autant plus flatteuses qu'il y joignit celle de les lui annoncer par les vers suivans qu'il lui adressa à Dresde où il etoit alors en qualité de Conseiller intime de Guerre

Vous que les graces et les ris
formerent pour flatter et plaire,
pour instruire par vos ecrits,
et non pour conseiller la guerre,
recevez ces titres nouveaux
plus dignes de l'auteur du Congrès de Cithere.
ces titres dans les Cours excitent des rivaux
animent les ressorts des Complots et des Brigues

et deviennent

et deviennent par des intrigues
la décoration des Sots.
dans les lieux Simples que j'habite
on les Sçait refuser aux enfans des héros,
ils ne s'accordent qu'au mérite.

Aprés des graces si distinguées il Seroit Superflu de parler des riches et magnifiques présens en porcellaines, montres, tabatieres enrichies de diamans dont le Roi le combla en tant d'occasions: exemple de magnificence et de générosité que Suivirent les Princes de la Maison Royale, qui par les dons les plus précieux cherchoient moins à etaler leur bienfaisance qu'à lui donner des marques de l'estime qu'ils faisoient de Son esprit, de Son Sçavoir et de Son caractere egalement noble et modeste.
Quelque Sensible que dût y etre le Comte Algarotti, il le fut infiniment davantage à la bienveillance que le Roi avoit pour lui et dont on a des preuves autentiques dans Soixante et quinze lettres, la pluspart ecrites de cette main victorieuse qui fut tant de fois arbitre de la destinée des Royaumes. Les originaux de ces Lettres Sont conservés avec un Soin inexprimable par le Comte Bonhomme comme un gage précieux des Sentimens du

Roi

Roi pour le Comte François, et comme la marque d'honneur la plus capable d'illustrer Sa maison.
Il Seroit effectivement impossible d'ajouter quelque chos à la maniere dont le Roi y exprime Son estime par le talens et les Vertus du Comte Algarotti, la confiance qu'il avoit en la bonté de Son caractere, et le cas qu'il faisoit de ses admirables qualités. En 1741 ce Monarque l'honora d'une commission Secrete pour la Cour de Turin. Il n'etoit pas encore arrivé à Sa destination que ce Prince qui faisoit alors la guerre en Silésie lui ecrivit d'Ormachau en ces termes. Dans tous ces Soixante mille
„ que j'ai faits, je n'ai trouvé aucun humain comparable
„ au Cigne de Padoue, je donnerois volontiers dix lieues
„ cubiques de terre pour un génie Semblable au vôtre.
„ mais je m'apperçois que je vais vous prier de revenir
„ me rejoindre, lorsque vous n'etes pas encore arrivé,
„ hatez-vous donc d'arriver, d'executer votre commission
„ et de revoler à moi.

Nous n'entrerons pas dans le détail des autres lettres où ce Monarque lui fait des relations de Batailles, lui Specifie l'etat où il Se trouve, et lui marque la position des armées. Nous ne dirons rien des Vers qu'il lui envoye, ni de la dénomination de Cigne harmonieux, de

Cigne

Cigne de Padoue; nous passerons sous silence les consolations qu'il lui donne dans ses maladies, les assurances de la part qu'il y prend, les tendres invitations qu'il lui fait de venir le joindre à Egra dont les medecins jugeoient que les eaux pouvoient lui etre salutaires.
Mais nous ne sçaurions nous dispenser de rapporter la derniere Lettre que ce Prince bienfaisant lui adressa à Pise, où le Comte à la derniere extremité n'attendoit plus que la mort; à peine eut-il la force d'ordonner qu'on la lui lût, et cette lecture lui fit verser des larmes de reconnoissance et de tendresse.
Les termes dans lesquels cette lettre est concue font bien voir que le temps ni l'eloignement n'avoient rien diminué de l'amitié et de l'estime dont le Roi l'honoroit depuis vint cinq ans. La voici: J'ai jugé de votre mal par la lettre que
„ vous m'avez ecrite. Cette main tremblante m'a surpris, et
„ m'a fait une peine infinie. Puissiez vous vous remettre
„ bientôt! avec quel plaisir j'apprendrois cette bonne nouvelle!
„ quoique les medecins de ce pays n'en sachent pas plus
„ long que les vôtres pour prolonger la vie des hommes, un
„ de nos Esculapes vient cependant de guérir un etique
„ attaqué des poumons bien plus violemment que ne l'etoit
„ Maupertuis quand vous l'avez vu ici. Vous me ferez

„ plaisir de m'envoyer votre Statum morbi pour voir si la
„ consultation de ce medecin ne pourroit pas vous etre
„ de quelque secours. Je compterois pour un des momens les
„ plus agréables de ma vie celui où je pourrois vous procurer
„ le rétablissement de votre santé. Je desire de tout mon
„ coeur qu'elle soit bientôt assez forte pour que vous
„ puissiez revenir dans ce pays-ci. Je vous montrerai
„ alors une collection que j'ai faite de tableaux de vos
„ compatriotes. Je dis à leur egard et à celui des peintres
„ françois ce que Boileau disoit des Poëtes,

Jeune j'aimois Ovide, Vieux j'estime Virgile

„ Je vous suis bien obligé de la part que vous prenez
„ à ce qui me regarde. Au reste soyez persuadé que
„ la nouvelle la plus agréable pour moi sera d'apprendre
„ par vous même que vous etes tout à fait retabli.

Telle etoit l'expression des sentimens qu'excitoit dans le coeur de ce tendre Monarque la maladie du Comte Algarotti, tel etoit l'interêt qu'il prenoit au rétablissement de sa santé; interêt aussi vif que s'ils avoient eté unis par les liens du sang, ou qu'ils eussent eté revêtus d'egales dignités.

Mais quelqu' eclatans que fussent ces témoignages de

bienveillance

bienveillance et d'affection, sa générosité et sa grandeur d'ame ne s'y borna pas. Il voulut laisser aux siecles à venir un monument durable de son estime pour le Comte Algarotti. À peine eût-il appris sa mort qu'il ordonna que dans le Cimétiere de Pise où il avoit eté inhumé on dressât un superbe Mausolée avec cette inscription, Ovidii Æmulo, Neutoni Discipulo. et il permit au Comte Bonhomme de faire graver sur ce monument le nom auguste du Monarque qui l'avoit consacré à la gloire du philosophe qu'il aimoit — Fredericus Magnus. on a cru devoir y joindre ces mots tirés d'horace. Algarottus, non omnis, qui aux termes de son testament devoient etre gravés sur le tombeau que le célebre Maurino etoit chargé d'eriger, si ce Roi magnifique et bienfaisant n'avoit prevenu l'exécution de cette derniere disposition.

C'est ainsi que par un monument moins précieux par l'art et les riches matieres qui y sont employées que par le nom glorieux du Prince qui l'a fait elever, ce Monarque incomparable transmet aux races futures et consacre à l'immortalité la mémoire d'un homme que ses talens et ses vertus rendoient si estimable et si cher à ses contemporains. quelle reconnoissance,

quelle

quelle satisfaction n'eprouveroit pas le coeur sensible du Comte Algarotti, si susceptible de sentiment il pouvoit encore etre touché des honneurs que l'on rend à sa cendre mais quel avantage et quelle gloire pour Venise et pour l'Italie entiere, qui dans l'histoire trouve peu — d'exemples de pareils honneurs rendus à ses enfans par un monarque sage et eclairé!

Mais si la mort empêche le Comte Algarotti d'être — sensible à ces glorieuses marques de distinction, au moins a-t-il eu pendant sa vie le bonheur inestimable de recevoir du Grand Fréderic un honneur encore plus durable que les statues et les mausolées. Ces ouvrages de la main des hommes deviennent tôt ou tard la victime du temps qui les consume et les détruit. Mais le monument qui subsistera plus que le marbre et l'airain, qui sans — craindre l'outrage des ans passera jusqu'aux siecles les plus reculés, c'est d'entrer pour quelque chose dans l'histoire d'un Roi dont le nom durera autant que l'univers; c'est d'avoir eté célébré non seulement dans ces lettres particulieres, mais encore dans ces livres marqués au coin de l'immortalité dont Fréderic a enrichi les lettres en les donnant au public. Nos — derniers neveux verront que dans le petit nombre de

ceux

ceux à qui il a adressé ses incomparables Epitres en vers, il a daigné y comprendre le Comte Algarotti, et quoiqu'ils soient presque tous Princes de son sang, il n'y en a pourtant aucun dont il fasse un eloge aussi pompeux et aussi magnifique

„ Aimable rejetton de l'antique Ausonie
„ en qui l'on reconnoit tout le brillant génie
„ l'urbanité, le gout de ces esprits ornés
„ que Rome produisit en ses temps fortunés.

Tels furent les honneurs que dans la personne du Comte Algarotti le Grand Frédéric rendit aux lettres et à la vertu. Les Princes Henri, Frédéric et Guillaume que la valeur et la victoire ont toujours fait si glorieusement marcher sur les traces de leur Auguste Frere, l'imiterent aussi dans ces sentimens d'affection et de bienveillance. Il n'est point de marque d'estime et d'amitié que ces Princes n'aient donné au Comte Algarotti. A la Cour ils vivoient avec lui dans la plus intime familiarité. S'il etoit obligé de s'eloigner, ils lui ecrivoient de leur propre main des lettres dont toutes les lignes sont autant de temoignages de leur estime et de leur bienveillance, preuve incontestable du mérite réel de celui à qui elles etoient adressées; car enfin l'heureuse condition des

Princes

Princes les met à l'abri de la triste nécessité d'user de dissimulation, et de recourir à la flatterie. Et comme si ce Princes avoient voulu laisser à l'Univers une marque assurée que le Comte Algarotti s'etoit acquis l'affection de toute la Maison Royale de Brandebourg, ils n'employer jamais dans la Souscription de leurs lettres que les termes de très Sincere et très affectionné ami.

Ces mêmes Sentimens de considération pour le Comte ne parurent pas moins dans les deux Soeurs du Roi, la Margrave de Bareith que ce monarque appelle Sage Minerve, dans une Epitre qu'il lui adresse, et dans la Reine de Suede qui ainsi que l'ecrit le Sçavant Marquis Grimaldi, née dans le Sein des graces, s'etoit par une etude continuelle rendu la personne de son sexe la plus Sçavante. Cette derniere lui fit présent d'une tabatiere enrichie de pierreries.

Il reçut les mêmes temoignages d'estime et de bienveillance du Roi de Dannemarc, et particulierement d'Auguste III. Roi de Pologne que toute l'Europe sçait avoir porté le plus loin cette magnifique et généreuse bienfaisance qui fut toujours le caractere de l'auguste maison de Saxe. Ce Prince qui, comme nous l'avons deja dit, l'avoit chargé de chercher en Italie les plus précieux morceaux de peinture qu'il y trouveroit dignes de paroitre dans la Gallerie de Dresde, et de faire imprimer à Venise les

oeuvres

oeuvres de Benoit Pallavicini, fut si content de ses soins et si charmé de ses rares qualités qu'il le retint à sa Cour en qualité de son Conseiller intime de Guerre. Ce fut dans ce temps là qu'il se concilia l'estime du feu Electeur alors Prince Royal et de sa respectable epouse aujourdhui Electrice Douairiere, Princesse egalement distinguée par ses connoissances supérieures dans les arts et dans les Sciences, et par cette délicatesse que l'on admire dans les poësies italiennes et françoises qu'elle a donné dans ces deux langues qu'elle possede aussi parfaitement que sa langue naturelle. A ces grands noms joignons ceux de la Reine Willelmine Princesse sçavante elle-même et protrectrice declarée des Sciences et des arts, qui lui donna à Londres des marques particulieres de distinction, et voulut avoir avec lui de fréquens entretiens: du Duc d'Yorck qui passant à Pise en 1764 et ayant appris que la maladie du Comte ne lui permettoit pas de quitter le lit, daigna l'honorer d'une visite: du Prince de Brunswick qui à l'intrépidité et à la valeur a sçu allier tous les charmes de l'urbanité et toutes les graces de la politesse. Ce héros entretint avec le Comte un

long

long commerce de lettres, où il lui détailloit les opérations de ses Campagnes, lui communiquoit des plans de marches et de Campemens; ~~confiance qui Suppose que ce Prince reconnoissoit en lui autant de théorie pour les opérations de la guerre,~~ qu'il lui Supposoit de connoissance des médailles antiques lorsqu'il lui en envoya plusieurs cassettes.

C'est ainsi que le mérite connu du Comte Algarotti fut distingué et recompensé par les plus grands Princes de l'Europe, justes appréciateurs de ses talens. Il avoit même penetré jusques dans les parties les plus reculées du Septentrion, et sans la mort prématurée qui enleva l'Impératrice Iwannona il n'auroit pas été longtems privé des marques de distinction que cette grande Princesse lui avoit destinées; et si le destin lui eût accordé à lui même une plus longue vie, il en auroit reçu de l'héroïne qui occupe aujourd'hui si dignement le trône.

C'est ce que lui ecrivit le Comte de Woronzow grand Chancelier avec qui il etoit uni des liens de la plus etroite amitié; Ce Seigneur avoit en 1764 fait parvenir à la Cour de Petersbourg l'essai de l'histoire Métallique de Russie depuis Pierre le Grand jusqu'à

l'Auguste

l'auguste et sage Législatrice qui fait le bonheur de cet Empire. Le Comte Algarotti l'avoit composé et on le voit au cinquieme tome de ses ouvrages. Il etoit même si pénetré des rares qualités et des vertus de cette Princesse que transporté des sentimens d'admiration qu'il avoit pour elle, il dit Minerva venusque in unâ. et par ces mots exprima la verité de ce que tout le monde reconnoit, que cette incomparable Souveraine réunit en sa seule personne les attributs que la Fable attribuoit à deux Divinités. Si les Princes du Nord à la Cour desquels le Comte Algarotti à passé la plus grande partie de sa vie l'ont ainsi estimé, aimé, honoré, il n'a pas eté moins consideré par ceux d'Italie. Le Pape Benoit XIV dont la mémoire sera toujours chere et précieuse en fit un cas particulier; il le pria souvent d'employer son crédit et son intercession en faveur des Catholiques de Berlin et des Etats du Roi de Prusse. Ce fut aussi par lui que ce grand et zelé Pontife fit parvenir au trône ses remercimens et sa reconnoissance des graces qu'avoit accordé ce Monarque juste protecteur et pere impartial de tous ses sujets dont la conduite est conforme aux loix.

Le Comte Bonhomme conserve un grand nombre de lettres ou le Pape se plaint de voir sans effet l'espérance qu'il avoit conçue d'honorer à Rome le Comte Algarotti le prie de ne plus differer à lui donner une satisfaction si ardemment desirée, et rend justice à son esprit et à son sçavoir, louange d'un prix d'autant plus grand que Benoit XIV etoit lui même très sçavant et par conséquent bon juge en matiere de Littérature.

Pendant le sejour qu'il fit à Turin, il sçut se concilier l'estime et l'affection du jeune Duc de Savoie qui prit un gout décidé pour lui et pour ses ouvrages. Le Chevalier de Fleuri directeur des etudes de ce Prince ne cessoit de lui en recommander la lecture, les regardant comme très propres à servir à son instruction. Si c'est une grande satisfaction pour les gens de lettres de voir leurs productions estimées et recherchées, il faut convenir que le Comte Algarotti a eté amplement dédommagé de ses veilles, lorsque dès son vivant il a eu le plaisir de voir ses ouvrages à peine publiés devenir les livres classiques des Princes.

L'Infant Don Philippe que ses lumieres et son humanité ont rendu si cher à ses sujets, n'etoit pas moins prevenu en faveur du mérite du Comte Algarotti. Par des invitations réiterées il l'appella de Boulogne à sa

Cour

Cour où il se rendit en 1759. il y fut accueilli avec une distinction digne du Prince qui l'avoit si fort souhaité, logé au Palais on lui assigna un Carosse, et il ne fut servi que par des Domestiques de la Cour. tous les soirs il eut l'honneur de souper avec le Duc qui, le présentant à sa fille que nous avons vu depuis Reine des Romains, voulut qu'il jugeât des progrés qu'elle avoit faits dans l'etude de la musique et de la poësie, les riches présens qu'il reçut à son départ le toucherent moins que la maniere gracieuse dont il avoit eté traité. Il y laissa une idée si avantageuse de son mérite que dans les lettres fréquentes que le Colbert de Parme lui ecrivit dans la suite, ce ministre ne cessoit de lui dire que les charmes de son entretien avoient fait paroitre bien courts au Duc les jours qu'il avoit passés auprès de lui, et que son Altesse Royale par les eloges qu'elle faisoit de son esprit et de son sçavoir, témoignoit assez le desir qu'elle avoit de le revoir.

Nous ne finirions point si aux honneurs que le Comte Algarotti reçut des Rois et des Princes, nous voulions joindre ceux que s'empresserent de lui rendre les personnes les plus distinguées par leurs dignités, leur naissance et leur sçavoir. Le nom seul de ceux qui etoient en commerce de lettres avec lui formeroit un juste volume, et si l'on faisoit

un choix

un choix judicieux de ces lettres, le recueil qui en résulteroit ne seroit pas moins honorable au Comte Algarotti qu'utile à la Littérature Italienne.
Nous ne sçaurions pourtant passer sous silence l'estim[e] que lui marquerent les Cardinaux Valenti, Archinto, Orsini, Branciforte si distingués par leurs talens dans le ministere et dans la Politique; bien moins encore tairons nous les Cardinaux Orsi, Quirini, et Passionei si célebres par l'etendue de leur sçavoir. Entre les Préla[ts] liés avec lui par l'estime et l'amitié nous n'en nommer[ons] que deux, M. Archinto jeune homme qui à un génie vaste et eleve sçait allier tous les charmes de la politesse, et que Rome regarde comme son principal ornement et l'objet de sa plus grande esperance: et M. Giacomelli qui à la Science des Mathématiques et à la connoissance parfaite de la langue grecque joint l'heureux talent d'ecrire en latin dans la plus grande pureté. On a trouvé dans les papiers du Comte Algarott[i] un cahier de notes grecques que ce prélat vouloit insére[r] dans une nouvelle edition du Commentaire qu'il a donn[é] sur l'Electre de Sophocle. Il y a aussi un grand nombre de lettres remplies de passages grecs et d'observations su[r] le Théetete de Platon avec l'idée d'un Commentaire sur

même

même Dialogue. Si M. Giacomelli avoit exécuté ~~cet~~ ce projet, nous aurions quelques lumieres de plus sur cette ancienne doctrine que le divin philosophe expose dans ce Dialogue. Nous sçavons qu'Homere en a parlé, qu'elle a eté suivie par Héraclite, Empédocle, Epicarme, et qu'enfin de nos jours l'auteur de l'esprit a cherché à l'eclaircir, et l'a etayée par des raisonnemens métaphisiques, par des raisons phisiques et par des exemples.

Entre les Sçavans d'Italie qui reconnurent son mérite et rendirent justice à ses talens, nous joindrons au Marquis Tannuci si distingué par sa profonde connoissance dans la jurisprudence, la politique et les belles Lettres, le Marquis Grimaldi, le Marquis Poleni, Antoine Conti, le Pere Pacciaudi, le Comte Gozzi et le Pere Bettinelli. Nous avons déja eu occasion de parler de ces derniers; les Sçavans de Boulogne qui dans leurs lettres familieres imprimées dans la même Ville chez Lelio della Volpe font presque à chaque page l'eloge du Comte. Nous nommerons le célebre Pere Ricchini, et deux Toscans dont l'eloquence et les connoissances philosophiques suffiroient seules pour illustrer l'Italie et la mettre en etat de ne porter envie à aucune autre Nation, Antoine Cocchi et Jean Lami. Ce dernier dans ses journaux parle

souvent

Souvent du Comte de la maniere la plus honorable: le fameux Pere Stellini, le Pere Frisio si grand Mathématicien, le Pere Louis Mingarelli connu par ses ouvrages, et qui à l'etude des Langues joint la plus vaste erudition, l'Abbé Taruffi homme d'un esprit très etendu, et d'un Sçavoir extraordinaire. Flaminio Scarselli, Augustin Paradisi et Jean Montanari si estimé par l'aménité et l'elégance de leur poësie, le Pere Roberti qui cultive si heureusement les belles Lettres, l'abbé Spallanzi qui lui dédia ses réfléxions sur la traduction de l'Iliade d'Homere par Salvini, et enfin l'Abbé Frugoni à qui ses poësies ont acquis en Italie une si grande reputation. Se Sentimens d'estime pour le Comte Algarotti etoient tels qu'il se crut souvent obligé de recourir à lui comme à une homme consommé dans toutes les Sciences et de lui demander son secours et son assistance. Voici une lettre qu'il lui ecrivit en 1758: je suis chargé, dit-il

„ de faire un discours à l'ouverture de notre Académie
„ de peinture, de Sculpture et d'Architecture, je dois parler
„ de l'excellence et de l'utilité de ces arts. Je dois y faire
„ entrer les louanges de l'Infant Duc qui en est le
„ protecteur, et même le fondateur de l'Académie, je dois
„ enfin inspirer aux jeunes eleves l'amour de ces arts,

encourag

„encourager à la recherche de ce point de perfection
„qui fait la gloire et le bonheur de ceux qui peuvent y
„atteindre. peu accoutumé à ecrire en prose, et pour
„vous dire le vrai, n'ayant point de connoissance de ces
„arts, il ne me seroit pas possible d'en parler avec la
„dignité que cette matiere demande; Je vous prie de
„vouloir bien m'envoyer une ebauche de ce discours, et
„de l'enrichir de quelques uns de ces traits brillans
„tirés de l'histoire de la peinture. Je vous prie surtout
„de me fournir les couleurs qui peuvent donner plus
„d'eclat à l'eloge du Souverain; je ne sçais faire que des
„vers, et je souffre quand de poëte il faut que je —
„devienne orateur. Venez de grace, à mon secours, et
„comme vous excellez egalement en prose et en vers,
„communiquez beaucoup de votre heureux génie
„dans une occasion où je ne puis en mettre que très
„peu du mien.

Dans ce grand nombre de lettres que le Comte reçut des etrangers qui se firent honneur d'entretenir — quelque correspondance avec lui, nous nous rappellerons toujours avec un nouveau plaisir celles que lui ecrivit avec de si grands sentimens d'estime et de bienveillance

L'Abbé de Bernis ce philosophe aimable qui aujourd'h
décoré de la Pourpre fait l'honneur de la France et
l'ornement de Rome; en voici une qu'il lui adressa en 176
„ Je vais lire avec avidité l'Epitre sur le Commerce. La grand
„ réputation de l'auteur exciteroit seule une vive curiosité
„ pour cet ouvrage, mais j'ajoute à ce motif le sentiment
„ le plus sincere d'amitié et d'estime pour la personne. Vou
„ me ferez le plus grand plaisir du monde. M. de vouloir
„ bien me communiquer les ouvrages dont vous illustrer
„ encore votre patrie. Je l'estime bienheureuse de vous
„ posseder, et je ne désespere pas que quelque circonstanc
„ ne me rapproche encore de vous, et ne me mette à port
„ de vous renouveller, M. l'hommage des sentimens d'
„ estime et d'admiration avec lesquels je vous suis attac
Celles des deux fameux généraux Keith et Schwerin
qui etoient ses plus chers et ses plus intimes amis, e
dont la mort lui couta tant de larmes: celles du Prin
de LobKovitz: celles de ces deux grands hommes aussi
eloquens que philosophes et politiques profonds Pitt
aujourdhui Comte de Chatan et Chesterfield: Celles de
Hyde et de Tailor how si distingués par leur erudition,
et du sçavant Hervey qui composa même à sa louange de

Vers

vers grecs: Celle de David Hume dont le mérite est au dessus de tout eloge: Celle d'Edmond de Montaigu si bien instruit de ce qui regarde l'Arabie, qui lui envoyant d'Alexandrie la notice des médailles trouvées en Egipte, le prioit de corriger les fautes qui pourroient lui etre echappées dans les descriptions et dans le recit des faits: Celles du Celébre M. de Voltaire qui n'a jamais cessé de louer le Comte et qui nous donne une juste idée du caractere de son esprit dans ce peu de mots d'une lettre qu'il lui ecrivit en 1761. „Mais
„vous homme aimable et universel, quels sont vos
„plaisirs et vos travaux? Vous ne sçavez pas à quel
„point j'aime tous vos ouvrages. Il me semble que depuis
„Galilée il n'y a que vous qui instruisiez avec agrément
„vous etes né avec un talent bien rare que vous avez
„perfectionné, et ce talent c'est le gout, Divinité très
„inconnue à la pluspart des philosophes.

Cette lettre quelque glorieuse qu'elle soit à la mémoire du Comte Algarotti ne sçauroit nous faire perdre de vue celles de ces deux génies si eclairés Euler et Clairaut, non plus que celles de son fidele et sçavant ami M. Formey qui prit toujours tant d'interêt à sa

gloire

gloire, ni enfin celles du grand Maupertuis qui aux termes de cet hémistiche de Virgile gravé sur la Médail frappée en son honneur a été, extra anni Solisque vias. Ce philosophe sublime uni au Comte Algarotti par les lien de la plus etroite amitié ne cessa jamais de lui donner des marques de ce sentiment. On peut en juger par cette lettre qu'il lui ecrivit de Berlin en 1747. „ La Cour est „ très brillante. Vous devez donc en venir profiter et la „ rendre plus agreable; mais enfin si vous refusez ce que „ j'ai tant souhaité, n'allez pas vous en retourner en „ Italie sans que je vous voie, car je ferai le voyage de „ Dresde si je ne puis pas vous voir autrement. Mais „ songez que je n'ai pas les mêmes raisons d'aller à „ Dresde que vous avez de venir ici, où il y a un Roi qui „ vous aime et qui vous desire.

Soit dans le Corps de ses ouvrages, soit dans ses dédicac ses Epitres en vers ou ses lettres en prose on trouve les noms de beaucoup d'autres personnages illustres qu'il avoit pour amis, et avec qui il etoit en Commerce de lettres.

Il n'auroit pas suffi à la gloire du Comte Algarotti que les particuliers, les plus sçavans de l'Europe eussent rendu à son sçavoir l'hommage le plus merité. Nous

aurions

aurions quelque chose à desirer si les plus célebres Academies d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre ne s'etoient pas fait un honneur en se l'associant de partager avec lui la réputation qu'il s'etoit acquise par la supériorité de ses talens. Souvent consulté par des Societés litteraires, celle de Berne entr'autres lui ecrivit en 1758, pour le prier de ne pas lui refuser le même secours qu'elle attendoit de Rousseau, d'Helvetius, de Hume, et d'autres sçavans de cette volée. Elle renouvella les mêmes instances en 1762, et dans sa lettre elle s'exprime ainsi: Permettez-nous d'espérer la même „ faveur de vous. Un Républicain ami d'un Roi philosophe, „ un favori des Muses, qui sçait répandre sur les traits „ séveres de la Morale le sourire des graces. Que de titres „ pour nous faire espérer la faveur de votre correspondance! Nous finirons cette enumération si glorieuse au Comte Algarotti par le nom de cinq Dames célebres qui ne furent pas moins touchées de son estime et de son amitié qu'il se crut honoré de la leur. Madame D'Aiguillon, Mad.^e du Boccage, et Mad.^e du Chastelet, trois françoises si distinguées par leur littérature: Miladi Montaigu qui a rendu un si grand service au genre humain et

composé

composé tant de vers à la louange du Comte Algarotti et Madame la Baronne Sophie Dankelman Gouvernan[te] de la Princesse de Prusse aujourdhui Princesse d'Orange. Cette Dame si estimable par sa grandeur d'ame et par sa fidélité à observer les loix de l'amitié, lui ecrivit régulièrement pendant l'espace de sept ans. Ces lettres remplies d'anecdotes de la derniere guerre, lui auroient été d'un grand secours dans l'exécution du projet qu'il avoit formé d'en ecrire l'histoire. Si l'on pouvoit donn[er] à ces lettres l'agrément qu'elles auroient emprunté de la plume aisée et delicate du Comte Algarotti, nou[s] n'aurions pas besoin d'autres mémoires, tant on trouve d'exactitude et de précision dans le narré des evénemens, des faits d'armes, de l'etat des armées, des combats et des Victoires remportées par le Roi e[t] par le vaillant Prince Henri. C'est de ce dernier que cette Dame recevoit la plus grande partie de ces nouvelles et de ces détails qu'elle communiquoit ensuite au Comte Algarotti.

Moeurs et Caractere.

Mais le Comte Algarotti ne seroit jamais

parvenu

parvenu à ces honneurs, il ne se seroit jamais attiré cette bienveillance constante, tribut volontaire que tous les coeurs rendent au mérite, si à la vaste etendue de ses connoissances il n'eut pas allié un fonds inépuisable de probité, et un caractere de bonté et de douceur qui lui concilierent l'estime et l'amitié de ceux qui et dans toute l'Italie, et dans les Cours etrangeres, et dans les Villes où il eut occasion de faire quelque séjour dans ses Voyages, eurent l'avantage de le connoitre.

Par quelle fatalité voyons-nous aujourd'hui si peu de philosophes et de gens de lettres qui, comme lui, aient eprouvé une si douce satisfaction? C'est qu'il est peu de Sçavans dont la bonté du coeur réponde aux qualités de l'esprit. Il n'en est que trop qui par l'irrégularité de leur conduite dementent les belles maximes qu'ils etalent dans leurs ecrits. Desorte que les Sçavans sont presque par tout regardés comme le fleau de la Societé et que tout le monde se fait une espece de devoir de les eviter et de fuir leur commerce. Le philosophe dont nous ecrivons la vie etoit bien eloigné de ces défauts qu'on reproche avec tant de

fondement

fondement à la pluspart des Sçavans de notre Siecle. né avec un naturel heureux, dés sa plus tendre jeunesse il prit les plus gens de bien pour ses modeles. Pendant tout le cours de sa vie rigide observateur des loix de la probité et des regles de la bienséance, ami declaré de la tranquilité et de la paix il ne sortit jamais des bornes que prescrit la modération. Flatté par les plus magnifiques eloges, etayé par un grand nombre de partisans zelés et d'admirateurs, il n'offensa jamais personne ni de vive voix ni par ecrit, et ne donna à qui que ce soit le moindre sujet de désagrément ni de plainte. Il remplit scrupuleusement les devoirs de la justice et de la reconnoissance, surtout il ne manqua jamais à tout ce qu'avoit droit d'exiger de lui, un Roi qui par ses bienfaits et ses bontés se l'etoit inviolablement attaché.

Les sentimens qu'il concut pour cet Auguste Prince, dés le premier instant qu'il eut le bonheur de l'approcher, ne souffrirent jamais la plus legére altération. toujours et en toute occasion il donna des marques de son respect, de son devouement, de son zele pour la gloire et les interêts de ce Monarque dont les differens succès regloient les mouvemens du Coeur du

Comte

Comte Algarotti, ses ecrits nous en fournissent mille preuves, et dans ses lettres particulieres on le voit alternativement agité par la joie, l'espérance, la crainte, le trouble et la tristesse, effet des vicissitudes de la guerre et des divers evenemens des Campagnes. Surtout sa fidélité etoit inaltérable; rien au monde n'etoit capable de l'ebranler, et il etoit d'une délicatesse infinie sur tout ce qui pouvoit intéresser ses devoirs et sa fidelité pour un Prince qui la méritoit par tant de titres.

Dans le Voyage qu'il fit à Parme, le bruit se répandit qu'il pourroit bien s'y fixer; dès qu'il en fut informé, il se hâta de désabuser ses amis, et dans la lettre qu'à ce sujet il ecrivit à son frere il s'exprime en ces termes: je crois que M. le Sénateur Balbi ne
„ tardera pas d'arriver à Venise. Je serois bien aise que
„ vous le vissiez, parcequ'il ne manquera pas de vous
„ parler d'un long entretien que nous avons eu ensemble,
„ à l'occasion de certains propos tenus par des personnes
„ qui s'etoient imaginé que les bontés dont m'honore
„ Son Altesse Royale pourroient avoir quelques suites.
„ Je souhaiterois que tout ce que je lui ai dit et qui est

fondé

„ fondé sur la plus exacte vérité, eût fait sur son esprit
„ toute l'impression que j'en attendois et que naturellemen
„ il y devoit faire. Il est vrai qu'ainsi que bien d'autres
„ il paroissoit porté à penser que l'Infant Duc
„ me proposeroit de rester à sa Cour à des conditions
„ avantageuses. Sur cela je lui ai répondu comme il
„ convenoit à un homme qui a de l'ame et des sentime
„ et de plus qui est Chambellan du Roi de Prusse, à
„ qui il n'est pas moins attaché par l'admiration qu'i
„ a pour ses vertus que par la reconnoissance qu'il a pou
„ les bienfaits qu'il en a reçus. Si j'entre dans ce détail
„ avec vous qui connoissez mieux que personne ma façon
„ de penser, c'est pour que dans le besoin vous fassiez bien
„ entendre à M. Balbi que je suis et serai toujours
„ Chambellan du Roi de Prusse, qu'on ne m'a fait aucune
„ proposition et que mon oreille sera toujours fermée à
„ toutes celles qu'on pourroit me faire. Déclaration nette
et formelle qu'on ne sçauroit soupçonner de déguisemen
puisqu'elle est faite à un frere en qui il avoit la plus
parfaite confiance.

Ces sentimens juste effet de la justice et de la raison,
ne furent jamais produits par cet aveugle esprit de parti
qui dans les dernieres guerres d'Allemagne s'etoit glissé

jusqu'en

jusqu'en Italie, où les partisans des puissances belligérantes le porterent jusqu'au fanatisme. plein de vénération pour la vertu il lui rendoit hommage par tout où il la voyoit briller. Nous en avons une preuve dans la lettre qu'à son passage par Vienne il ecrivit au Comte son frere. Cette Reine admirable, lui disoit-il, a sçu réunir
„ aux charmes de sa personne le courage des Scipions et des
„ Scaurus, et une fermeté qui feroit honneur à l'ancienne
„ Rome; je ne parle ni des graces ni des vertus qui la rendent
„ la plus aimable princesse de l'Univers.

C'est ainsi que sans manquer à ce qu'il devoit à son Roi, il se montroit ami de la vérité et rendoit justice au vrai mérite. Et ce Prince connoissoit si bien le caractere du Comte, que dans le plus fort de la guerre, il lui ecrivit que si pour aller en Italie il ne pouvoit pas passer par Cobourg, il n'avoit qu'à prendre sa route par Vienne où il n'avoit rien à craindre d'un homme tel que lui.

Fidele aux droits de l'amitié il ne négligea aucun des devoirs qu'elle impose; conseils, avis, consolations, bons offices, secours de toute espece, rien ne lui coutoit. Il rendit à Maupertuis malade à Berlin les services les plus essentiels, et comme la Cour n'etoit pas alors dans

cette

cette Capitale, il demanda Souvent la permission de s'absenter pour voler à son ami et le consoler. Voici un billet qu'il ecrivit à ce sujet au Roi, et qui ne temoigne pas moins la sensibilité de son coeur que la haute estime qu'il avoit pour ce Sçavant: Maupertuis me mande „ que malgré la belle saison il n'y a aucun changement en „ bien touchant sa santé; Il souhaiteroit que je fisse un tour „ à Berlin, et j'espere que Votre Majesté voudra bien que j'aille „ voir un homme dont la cendre sera honorée des larmes de „ Votre Majesté.

Ce Monarque à qui l'amour de la philosophie rendoit les jours des philosophes précieux répondit au bas du billet en ces termes: Si vous parlez à Maupertuis, je vous prie de „ lui dire qu'il ne boive point de Caffé, point de liqueur, et „ qu'il s'assujettisse aux loix d'Hippocrate.

Un homme aussi exact aux devoirs de l'amitié pouvoit-il manquer à ceux que prescrivent le sang et la nature? dès sa plus tendre jeunesse privé de son pere, il conserva toujours pour sa mere des sentimens d'amour et de respect qui ne se démentirent jamais. Ses longs et fréquens voyages qui l'en séparoient souvent ne l'empecherent pas de lui en donner les preuves les plus convaincantes. Quoique les biens de sa maison la fissent vivre dans le sein de

l'abondance

l'abbondance, ce fils aussi tendre que généreux ne laissoit pas de lui faire regulièrement à chaque année une pension qu'il augmentoit à proportion des avantages qu'il recevoit de la fortune.

Dans l'union la plus etroite avec son frere il lui ecrivoit toutes les semaines, et on voit dans ces lettres l'expression de l'estime et de la tendresse la plus sincere; on y trouve même souvent de sçavantes dissertations qu'il lui adressoit, comme faisoit autrefois Ciceron à son frere Quintus. Cette amitié que cimentoit la bonté mutuelle de leurs coeurs et la candeur de leur caractere n'a jamais eprouvé la moindre altération, elle a même triomphé de ces tracas domestiques, de ces vues, et de ces discussions d'interêt qui divisent si communément les familles.

Il n'y a jamais eu que deux occasions où de legers nuages parurent un peu l'obscurcir, mais ils furent dissipés dans l'instant, et elle reprit son premier eclat. La premiere, lorsqu'à l'age de vint-deux ans le Comte François entreprit le voyage de Paris et de Londres, villes immenses et dont le séjour est souvent ruineux pour un jeune homme que son inexpérience porte d'ordinaire à la prodigalité. Son frere crut pouvoir lui faire de tendres reproches sur ses dépenses qui montoient effectivement

à des

à des Sommes si considérables qu'elles sembloient excéder les forces d'un particulier. La Seconde, lorsque languissant à Pise, et prêt à succomber sous le poids d'une longue et pénible maladie, presqu'environné des horreurs de la Mort, il fut sur le point de céder aux pressantes sollicitations de gens adroits et méchans qui le tenant comme assiég[é] cherchoient à surprendre sa signature, et sous une pensio[n] viagere d'abord de vingt mille sequins, et ensuite de di[x] mille à lui extorquer une cession de tous ses droits.

Cet acte devoit etre passé au profit d'une Maison de Florence. Nous croirions faire tort aux sentimens que la Noblesse doit inspirer à ceux qui composent cette illust[re] famille, si nous imaginions qu'ils fussent capables de pareille indignité, et que nous soupçonnions que pour assouvir leur cupidité, ils aient voulu tendre des pieges à un homme mourant, abuser de son etat et de sa foibless[e] et frustrer un héritier. Nous sommes même persuadés qu'ils n'ont pas profité des boucles de Diamant de la valeur de quatre cens sequins qu'on a extorqué au Com[te] Bonhomme comme le prix du désistement des droits qu'on prétendoit avoir acquis par un traité proposé à Verité, mais qui n'a jamais eté conclu. il est bien plu[s] naturel de penser que les auteurs de cette intrigue etoi[ent]

des

des ames intéressées et d'une bassesse egale à l'obscurité de leur naissance qui ont abusé du nom respectable de ces gentilshommes.

On ne Sçauroit attribuer le premier de ces evénemens qu'à l'inconsidération d'une jeunesse sans expérience, et le Second fut l'effet d'une maladie accablante, etat qui ne laisse pas toujours, même aux plus grands hommes, toute la liberté et toute la force d'esprit nécessaire pour tenir contre des Suggestions réitérées. aussi ne produisirent=ils aucune aigreur dans le coeur du Comte Bonhomme qui ne discontinua point d'ecrire à Son frere, et de lui donner dans ses lettres les témoignages de cette amitié tendre qui avoit toujours regné entr'eux.

Au reste les voyages du Comte Algarotti ne furent pas l'effet d'une Simple curiosité. Il les fit en philosophe qui cherche à s'instruire par la vue des moeurs et des usages des differens peuples. Il parcourut l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Il alla à Paris et à Londres, il porta Son attention jusqu'aux provinces et aux Villes les plus considérables de France et d'Angleterre. Peu Satisfait encore de Son premier Séjour à Paris et à Londres, il alla deux fois dans la premiere de ces Capitales, et trois fois dans la Seconde. Ce fut au Second Voyage qu'il fit en

Angleterre

Angleterre qu'il s'embarqua avec Milord Baltimore pour aller à Petersbourg.

On voit dans ses oeuvres et dans ses Lettres particulier que la forme du gouvernement Britannique lui paroissoit préférable à tout autre, et qu'il s'etoit form une idée très avantageuse de la nation angloise. en toute occasion il en exalte la liberté et l'intrépidité, il loue les philosophes et les sçavans qu'elle a produits sur quoi François Fabris homme d'un profond sçavoir et jaloux de la gloire de l'Italie lui ecrivit de Boulogne en 1734: Vous paroissez prevenu en faveur de l'Anglete
" que vous appellez par rapport aux Sciences l'Egipte
" moderne. Faites renaitre en Italie l'heureux siecle de
" Trajan, Ubi et sentire quæ velis et quæ sentis dicere
" liceat, et sur ma parole vous verrez qu'il est inutile
" de s'exposer aux fatigues d'un si long voyage pour
" s'entretenir avec un sçavant Anglois.

Le fruit qu'il recueillit de ses voyages fut de nourrir et d'enrichir son esprit de reflexions philosophiques et de maximes de politique et de morale. On voit et dans ses oeuvres et dans ses lettres particulieres une partie de ce qu'il crut mériter ses observations. De tou ce qu'il avoit pu se procurer chez l'etranger, les Prisme dont Neuton s'etoit servi pour faire ses experiences etoie

la cho

la chose qui lui donnoit le plus de satisfaction. Mad.e de Conduit niece et héritiere de ce grand philosophe lui en avoit fait présent à Londres, et le Comte Bonhomme le conserve encore comme une rareté précieuse aux yeux des Sçavans.

On auroit peine à concevoir le grand nombre d'amis que son mérite lui concilia, et l'accueil gracieux que partout on s'empressoit de faire à un philosophe d'un age si peu avancé, d'un esprit aisé, poli et orné des plus brillantes et des plus aimables qualités, dont l'entretien etoit egalement instructif et amusant. C'etoit là son caractere distinctif qu'on apperçoit dans tous ses ecrits. Voici ceque lui ecrivoit là dessus la Marquise Elisabeth Rotta qui dans ses lettres familieres se plaisoit quelquefois à substituer la semplicité des Latins à la vanité des titres modernes. . . La paix et la satisfaction de ton esprit enjoué

„ et gracieux. tu as tant de belles qualités que la moitié

„ rendroit tout autre homme heureux et satisfait. D'ailleurs

„ tu es d'une politesse infinie, et tu sçais l'allier aux lettres

„ et aux sciences que tu possedes si parfaitement.

En effet dans ses lettres aux Rois, aux Princes, aux grands, aux Sçavans et à ses amis, on decouvre partout la

profonde

profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie et de la poësie jointe à celle des beaux arts, en quoi il l'emportoit sur tous les connoisseurs de son temps. Mais d'un aveu unanime ce qui le distingue le plus, c'est la noblesse de son ame, l'elévation de ses sentimens la franchise de son caractere, l'agrément et les charmes d ses manieres polies et enjouées. Personne n'est plus „ touché que moi de l'universalité de ses talens et des „ graces de son esprit. Il est aussi aimable dans la „ Societé que dans ses ecrits, dit M. de Voltaire dans un lettre ecrite à Joseph Pecis.

Mais sans recourir à ces témoignages eloignés, nous avons la satisfaction de publier ces mémoires dans un temps où une infinité de personnes encor touchées de sa perte se feront un devoir de s'elever en faveur d la vérité que nous avançons, et nous sommes persuadé qu'il n'en est aucun qui ose démentir ces rares qualit cette délicatesse de sentimens, et sur tout la bonté de ce coeur fortifié par la philosophie, et poli par l'amén des lettres et des beaux arts. Ami de la concorde et de la paix il evita de son côté et desapprouva toujours dan les autres ces disputes, ces contestations litteraires qui

peuvent

peuvent dégénérer en aigreur. Dans une de ses Lettres à Zanotti il condamne hautement cet esprit de parti et ces divisions trop communes dans une célebre université d'Italie, et qui n'aboutissent qu'à des Cabales et à des haines personnelles souvent irréconciliables. ce qui, ajoute-t-il, rend méprisables aux yeux du public ceux qui sont nés pour l'instruire.

Pénétré de ces sentimens il est facile de juger qu'il etoit bien eloigné de se livrer à une basse envie et de se laisser aller à ces médisances et à ces détractions, armes dont se servent trop souvent ceux qui courent la même carriere et qui ont la même science pour objet de leurs etudes. Il aima les philosophes, les poëtes et les artistes. il entretint avec eux un commerce de lettres, et y conserva toujours cette politesse qui gagne les coeurs, il eut quelquefois recours à leurs conseils. Si l'on en excepte ses dissertations contre ceux qui avoient attaqué l'Optique de Neuton et desquelles il à banni jusqu'à l'ombre de l'animosité et de l'aigreur, il n'a jamais ecrit contre personne, et soit en matiere de littérature, soit pour autre sujet, il n'eut jamais de démêlé ni de discussion avec qui que ce soit.

Ennemi irréconciliable du faste indocile et du sourcilleux

orgueil

orgueil, partage de la foiblesse et de l'ignorance, il se soutint et parut toujours le même. Boulogne qui l'avoit vu jeune ecolier, ne le revit dans la suite homm fait, profond philosophe et enrichi des plus vastes connoissances, que pour admirer sa douceur et sa modes qui sembloit tirer un nouveau lustre des honneurs qu lui avoit procuré son mérite. L'eclat de la fortune ni la faveur des Princes et des Grands ne le séduisirent jamai. Le sejour même qu'il fit dans les Cours les plus brillante ne put altérer le gout naturel qu'il avoit pour la verite et la noble semplicité. Aussi n'etoit-ce pas l'ambition où le desir de s'elever au dessus de sa condition qui y avoit conduit ses pas. Il s'y bornoit à une vie douce, tranquille et honorable, et tout occupé de son etude, il y vivoit près d'un Roi qui connoissoit son caractere, et qui l'invitant à sa Cour lui avoit ecrit qu'il y trouvero la liberté pour devise. Il ne connut jamais ni les voies obliques, ni ces menées sourdes et clandestines, cette duplicité, cette flatterie qu'on voit si souvent dans les Cours. Il ne demanda jamais rien pour lui-même, et n'employa son crédit qu'en faveur des autres. pouvoit-agir autrement? Son désintéressement etoit sans exemple, et rien ne lui coutoit surtout dans ce qui

pouvoit

pouvoit contribuer au progrès de ses etudes ou à la satisfaction de ses amis, à qui il prodiguoit ses livres et généralement tout ce qui pouvoit leur faire plaisir. Si nous ne craignions de blesser la délicatesse ou de mortifier l'amour propre de certaines personnes en leur rappellant le souvenir du besoin qui les força de recourir à ses bienfaits, nous serions en etat d'en citer plusieurs, sur qui il répandit ses libéralités et à qui ne pouvant donner de secours plus présent, il assigna une pension viagere sur son propre patrimoine.

Jamais il n'affecta l'air distrait d'un Géometre pensif, ni la serieuse gravité qu'etalent ces philosophes qu'Horace nous peint si agréablement, et dont il se moque avec tant de raison. toujours ouvert, toujours enjoué toujours egal, jamais il ne prit le ton décisif et imposant de ces gens qui ne parlent que par sentences. Il exposoit et soutenoit ses sentimens avec une aimable modestie, une eloquence vive et insinuante, et surtout avec une telle clarté que, quelque difficile que fût la matiere qu'il traitoit même sans préparation et comme au hazard, on auroit cru qu'il avoit sous les yeux un livre où il lisoit simplement ce qu'il disoit. C'etoit le rare

effet de l'ordre et de l'arrangement de ses idées et de la précision de ses raisonnemens qu'il sçut toujours proportionner à l'esprit et mettre à la portée de ceux avec qui il s'entretenoit. Les philosophes, les poëtes, les amateurs des beaux arts et des Sciences, les politiques, les curieux des nouvelles de ce qui arrive dans les pays etrangers ou dans la République des Lettres trouvoient dans ses conversations et l'utile et l'agréable. Les Dames même qui se plaisent aux idées ingénieuses et plaisantes, à un recit vif et léger, à un trait badin et enjoué ne pouvoient s'arracher aux charmes de son entretien; c'est ce qui le faisoit admettre, souhaiter rechercher dans les assemblées des grands, et que les personnes un peu moins distinguées se croyoient honorées quand elles pouvoient se procurer le plaisir de le voir et de l'entendre. tous les applaudissemens se réunissoient en faveur de l'esprit, du mérite et des manieres d'un homme à qui la nature avoit prodigué ces graces séduisantes, ce charme flatteur que l'art ne sçauroit donner, et qui même à la premiere vue nous décident pour des personnes que nous n'avons jamais connues. C'est ce feu qui brilloit dans ses yeux, la

finesse

finesse et la regularité de ses traits, un certain air aisé, noble et degagé qui lui mériterent le compliment que lui fit à Paris le Cardinal de Fleuri, lorsqu'il lui dit obligeamment: Vous ne démentez pas le beau sang de Venise.

Il est facile d'imaginer que tant d'avantages réunis dans un jeune homme et rehaussés par une façon de se mettre où sans luxe et sans ostentation brilloient egalement la propreté, le gout et la magnificence, ne manquerent pas de procurer au Comte Algarotti de ces liaisons dont il est bien difficile à une jeune coeur tendre et délicat de se défendre. Mais nous n'en dirons pas davantage sur ce point et nous ne nous exposerons pas aux reproches que Léonard Aretin fit autrefois à Bocace, qui ecrivant la vie d'un homme tel que Dante, s'etoit amusé à de pareils détails. Tout ce que nous observerons, c'est que dans aucun temps elles ne purent ni captiver ni distraire de ses occupations sérieuses un homme aussi studieux et aussi laborieux que l'etoit le Comte Algarotti. Souvent il passoit les nuits entieres à lire, à faire de sa propre main des extraits de ce qu'il avoit lu, à transcrire des passages, à

ecrire

ecrire à ses amis. Avare du temps, il en faisoit une si heureuse et si juste distribution que l'on ne s'appercevoit pas qu'il en donnât la plus grande partie à l'etude. Sans jamais manquer à ce qu'exigeoit de lui et son etat et les bienséances, il passoit avec facilité de ses livres aux devoirs de la vie civile et à des conversations spirituelles et enjouées, et de là il revenoit à ses etudes avec la même tranquilité. Son gout pour la perfection etoit si exquis qu'il etoit rarement satisfait de ses ouvrages, il les retouchoit sans cesse et les corrigeoit avec l'exactitude la plus scrupuleuse. C'est de là que vient la différence sensible qu'il y a entre les premieres editions et les dernieres.

La nature l'avoit fait naitre d'une compléxion forte et vigoureuse, et il la conserva dans sa jeunesse. Mais dans la suite sa trop grande application, la fatigue des voyages, la diversité des climats, la differente nature des alimens altérerent son tempérament. Il eprouva de violens maux d'estomac, de vives douleurs dans les nerfs ; il tomba dans une espece d'hipocondrie, maladie qui affecte assez ordinairement les personnes d'une grande sensibilité, de beaucoup d'imagination, et qui

portent

portent l'etude jusqu'à l'excès. Ces infirmités l'obligerent de quitter les froids climats de l'Allemagne pour venir respirer l'air temperé et gouter la douceur de l'heureux Ciel d'Italie. Il vecut d'abord à Venise dans la maison paternelle, mais ensuite il se fixa à Boulogne, les agréables collines dont cette Ville est environnée, le grand nombre d'amis qu'il s'y etoit faits, et cette tendre predilection que l'on conserve toujours pour les lieux où l'on a passé sa jeunesse et qu'on regarde comme une seconde patrie, déterminerent son choix, et il jugea que c'etoit l'endroit le plus convenable au rétablissement de sa santé. De tems en temps il venoit à Venise voir son frere et sa famille, et il y faisoit quelque séjour. Mais enfin on s'apperçut qu'outre les maux dont nous avons parlé, il etoit tombé dans une phtisie qui le minoit peu à peu. on croit que cette maladie lui avoit eté communiquée par Maurino, qui effectivement en mourut peu de temps après. La mort du frere de cet artiste qui suivit de près confirma cette conjecture

M. de Voltaire informé du dépérissement de la santé

d'un

d'un ami qui lui etoit si cher, lui proposa, le pressa même de venir à son chateau de Ferney, où il seroit à portée de consulter M. Tronchin, et de profiter des lumieres et de l'expérience d'un medecin si fameux. Le Comte Algarotti ne se rendit point à ces instances persuadé que l'air doux et tempéré de Pise seroit plu[s] favorable que tout autre à sa frêle santé, il partit pou[r] cette ville. Mais ses espérances furent trompées, et son mal ne fit qu'empirer. Il le soutint avec une fermeté inaltérable. Dans un age si peu avancé, sa triste situation ne lui arracha ni plainte ni soupir. il vit venir la mort de l'oeil d'un philosophe qui connoit l'immutabilité des loix de la nature. Il se fit un plan de vie qu'il garda jusqu'à ses derniers momens. Pour mourir dans le sein même des arts qu'il avoit aimés et cultivés, il passoit la matinée avec Maurino à raisonner de peinture et d'Architectu[re] l'après midi il se faisoit lire ses ouvrages qu'on imprimoit alors à Livourne, et il y faisoit quelque correction ou quelque changement. Il assistoit ensui[te] à un concert de voix et d'instrumens qui tous les soirs se tenoit dans son appartement.

C'est

C'est ainsi qu'à l'age de cinquante deux ans, le trois de Mai 1764 cessa de vivre à Pise le Comte François Algarotti. Il institua pour heritier le Comte Bonhomme son frere qu'il chargea de plusieurs legs. Il laissa au Roi de Prusse pour marque de sa reconnoissance un beau tableau de Pesne: à M. Pitt deux tableaux, une pierre gravée antique et un portefeuille de desseins choisis et précieux que Maurino avoit exécutés sous sa direction: au Cardinal Malvezzi et au Général Monti chacun un beau service de porcelaine. Il legua à diverses autres personnes des tableaux rares et de grand prix, des bas reliefs, des montres, des tabatieres enrichies de diamans. Il n'oublia ni ses amis qui à Pise lui avoient donné des marques de leur attachement, ni les domestiques qui l'avoient servi. Il laissa deux mille sequins à partager entre certaines personnes, trois mille à Maurino auquel il en assigna mille autres pour les frais du tombeau que de son gout et de son invention il l'avoit chargé de lui elever dans le Cimetiere de Pise où il devoit etre inhumé. Cette derniere disposition ne fut pas effectuée dans

son

son entier, parceque le Roi de Prusse voulut faire les frais de ce Mausolée et chargea le Comte Bonhomm de veiller à l'exécution. Maurino en ébaucha le dessein, mais la mort l'ayant empêché de l'achever, il fut perfectionné par Charles Bianconi peintre et Architecte célebre. Cet artiste fit aussi les beaux modeles de la Minerve qu'on voit affligée et tristeme appuyée sur l'urne, ceux de l'amour et de Psiché entr lesquels paroit la figure du Comte ayant à ses pieds une Lire et un Compas. On a voulu par ces figure simboliques faire allusion à ses oeuvres philosophiqu et poëtiques, et à l'inscription qui est au dessus

Algarotto Ovidii æmulo, Neutoni Discipulo.

Ce superbe Mausolée fait du Marbre le plus fin et le plus précieux est d'une architecture noble et simple, et dans le gout des Grecs. Les statues qui en sont le principal ornement furent executées par Cibe et les Modeles s'en conservent dans la Maison Algarotti.

Sur le dessein historié de Bianconi le Comte Bonhom a fait graver une grande planche par l'habile Jean Volpato, et tirer un grand nombre d'Estampes qu'il a

envoyés

envoiées au Roi de Prusse et dans les autres Cours où le Comte son frere avoit reçu tant de marques de distinction. Il eut aussi soin d'en faire passer tant à ses amis d'Italie qu'à ceux qu'il a dans les Pays etrangers, et à bien d'autres personnes considérables qui par estime pour le mérite de celui à qui est dressé ce monument parurent les souhaiter. Elles sont d'une grande beauté, et sont devenues aujourdhui très rares.

Telle est l'honorable carriere qu'a fourni le Comte François Algarotti, qui par l'excellence de ses ouvrages et par les brillantes qualités de son esprit et de son coeur triomphera de l'envie et du temps. la haute réputation qu'il s'est acquise et les honneurs que lui ont mérité ses vertus et ses talens feront à jamais le lustre de sa famille, la gloire et l'ornement de sa patrie et de l'Italie entiere.

C'est sur le Comte Bonhomme dont nous avons eu occasion de parler tant de fois, et dont le mérite est si universellement reconnu que réjaillissent tant d'avantages et tant de gloire, et il les fait refluer sur sa fille unique la Comtesse Marie Algarotti digne

niece

Niece d'un tel oncle. Pourvue des dons de la nature elle unit à toutes les graces de son sexe le caractere le plus heureux, la délicatesse de l'esprit, le gout et l talent le plus decidé pour la poësie, la musique et les belles lettres. Elle est mariée a M. Marin Cornia homme de beaucoup d'esprit, d'erudition et de politesse Tous les Sçavans de l'Europe ont versé des larmes sur les cendres du Comte Algarotti. Tous les journalistes tant endeça qu'au delà les monts ont joint leurs regrets aux eloges qu'ils lui ont donnés. Le Docteur Lami a lié à la suite du sien des vers latins composés à la louange du Comte par un Anonime qui les lui a fait parvenir. C'est par ces vers que nous finirons ces mémoires concernant la vie et les ecrits d'un Sçavant dont le nom ira jusqu'à la postérité la plus reculée; et nous les rapportero d'autant plus volontiers qu'ils nous fournissent une heureuse occasion de terminer ces mémoir par le nom auguste que l'on voit à la tête, et sous les auspices duquel nous les avons commencés.

hæc

hæc Algarotti effigies quo cive Superbit
Regina, Adriacis quæ dominatur aquis.
Illius ore loqui dulces ante omnia Musas
credidimus, Charites illius ore loqui.
Illius ingenio nec te latuere, Licori,
ardua Newtoni dogmata, prisma, color.
plauserunt tanto contenti judice Vates;
Æmula naturæ plausit amica Manus.
enituere illo choreæ, Scenæque Magistro;
enituit Russi purior orbis honor.
Olli ynchas, Romæq: canunt præconia reges;
aptius ex illo Mars sibi legit opus.
Sed quid ego hæc retuli? Magno placuit Friderico
hoc unum longi carminis instar erat.

Ex Biblioth. Regia Berolinensi.

III

2